



Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

Bibliothèque

Fonds
ancien

Cet ouvrage fait parti du fonds ancien de la bibliothèque de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon. Dans le cadre de la politique de valorisation du fonds ancien, ces ouvrages numérisés sont disponibles à l'adresse suivante :

<http://www.vet-lyon.fr> (> Bibliothèque >> Fonds ancien)

Ecole de cavalerie. Tome second

Par F. Robichon de La Guérinière (1736)

Cote de l'ouvrage : 1513-2 (303 pages)

PDF généré : pages 1 à 303 soit 303 pages

Document créé le 29-07-2010 à 21h30

1813

E C O L E
D E C A V A L E R I E
T O M E S E C O N D.

ÉCOLE DE CAVALERIE

CONTENANT
LA CONNOISSANCE,
L'INSTRUCTION,
ET LA CONSERVATION
DU CHEVAL.

Par M. DE LA GUERINIERE, Écuyer du Roi.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez JACQUES GUERIN, Libraire-Imprimeur, Quai
des Augustins.

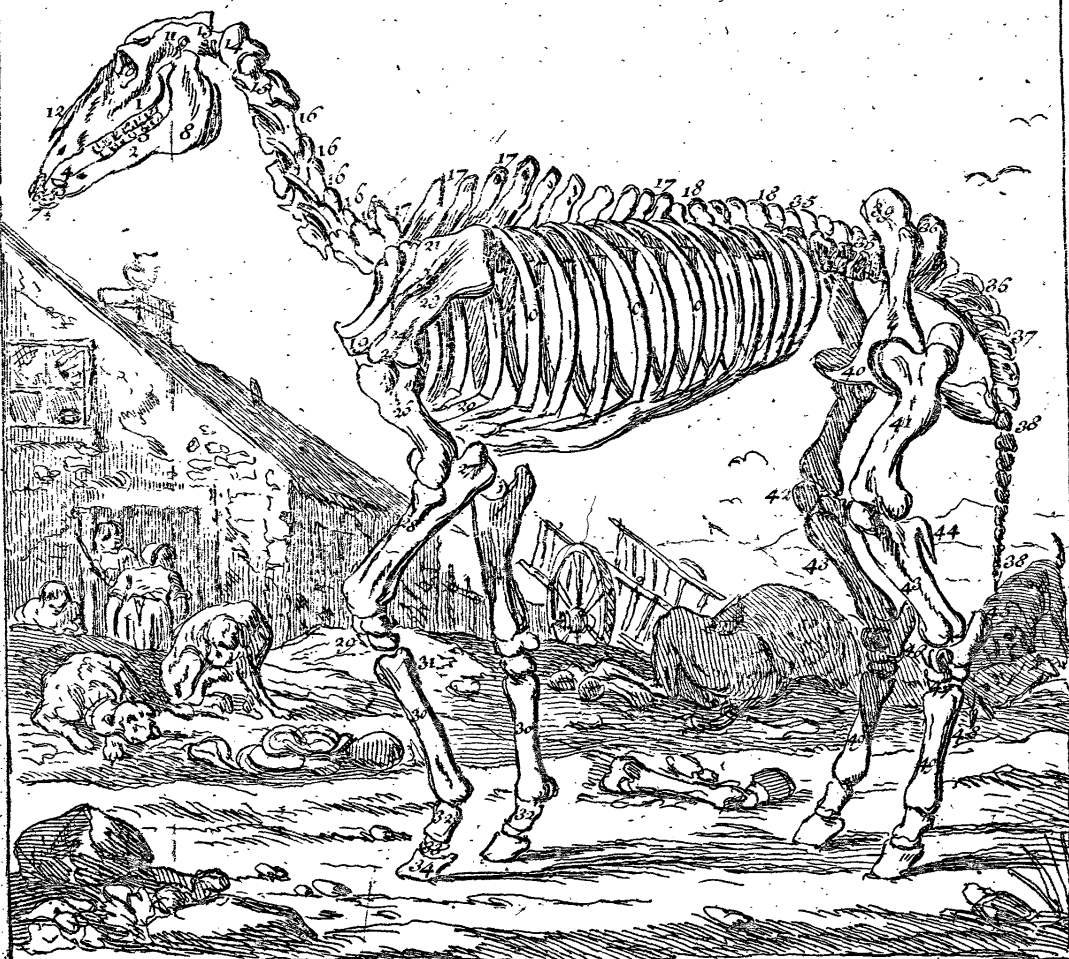
M. DCC. XXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Os de l'Avant- main & du Corps.

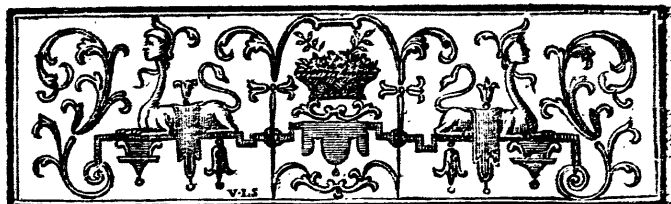
1. Machoire Supérieure.
2. Machoire Inférieure.
3. Dents Machélières.
4. Crochets.
5. Coins de la Machoire infér.º
6. Mitoynes de la Machoire infér.º
7. Pincers de la Machoire infér.º
12. Les dents de la Sup.º sont brisées.
8. Portion de la Machoire infér.º
que l'on nomme os de la ganache.
9. Condile de la machoire.
10. Fosse, ou Orbite de l'oeil.
11. Le Zygoma.
12. Pinnes du nez.
13. Tête ou condile de l'occiput.
14. Atlas, ou 1.º Vertèbre.
15. Le Pivot, ou la 2.º Vertèbre du col.
16. Les 3 autres Vertèbres du col.
17. Les 12. Vertèbres du garot.
18. Les 6. Vertèbres qui achèvent le dos.
000. Les Côtes.
19. L'os de la poitrine, ou le Sternum.
20. Coudes, ou angles formés par la
jonction des Côtes et de leurs
appendices cartilagineux, qui
unissent les côtes au Sternum.
21. 22. L'omoplate la palette, ou le
25. paleron.
21. La cavité sousépineuse.
22. L'épine de l'omoplate.
23. La cavité sousépineuse.
24. Le Col de l'omoplate.
25. La tête dans laquelle est une
cavité où roule la tête de l'hu-
merus.
26. L'humérus, ou le Bras propre-
ment dit.
27. 28. L'avant-bras.
27. Le Coude, ou l'os Cubital.
28. Le Rayon. Les 2 os sont soudés
ensemble.
29. Les os du genou.
30. Le Canon.
31. L'une des 2 Épines du Canon.
32. L'os du pâturon.
33. L'os de la Couronne.
34. Le petit pied, ou le Noyau.

LE SQUELETTE DU CHEVAL Dessiné d'après celui de l'Académie des Sciences.

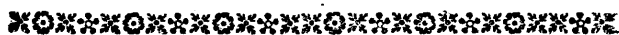


Os de l'Arrière- main.

35. Six Vertèbres des lombes ou
Reins, qu'on appelle commu-
nement le Rognon.
36. Cinq ou six Vertèbres cœ-
stées ensemble, qu'on appelle
l'os Sacrum.
37. Fin de l'os sacrum et le
commencem.º de la queue.
Ces Vertèbres ont peu d'os.
38. Les os de la queue, qui jouent
beaucoup plus librement.
39. Les os des yles, ou du
Bassin.
40. Os Pubis.
41. Femur.
42. Rotule: c'est ce qu'on appelle
le grasset.
43. L'os de la cuisse ou Tibia.
44. Os peroné.
45. Os du jarret.
46. Os de la Poulie.
47. Quatre autres os du jarret.
48. Epine du Canon.
49. Le Canon. &c.



ECOLE DE CAVALERIE. *TROISIEME PARTIE.*



CHAPITRE PREMIER.

Hippostéologie, ou Traité des Os du Cheval.



UOIQUE cette Partie ait été traitée par plusieurs Auteurs, on peut assurer cependant, qu'aucun n'a été copié dans cet Ouvrage, & que la description de chaque os a été faite sur le Squelette même du Cheval.

Pour suivre l'ordre auquel on s'est assujéti, ce Chapitre sera divisé en trois Articles, dont le premier traitera des Os de l'avant-main: on parlera des Os du corps dans le second; & nous examinerons ceux de l'arrière-main dans le troisième.

Tome II.

A

Mais avant que d'entrer en matiere sur les Os du Cheval , il est à propos d'expliquer quelques termes qui pourroient sembler barbares , mais dont nous serons obligés de nous servir dans la suite , parce qu'ils sont consacrés.

Toutes les parties du corps de l'animal peuvent se rapporter à une seule , comme la plus simple , que l'on nomme , FIBRE , FIBRILLE , FILAMENT , FIL ou FILET. C'est une partie étendue en longueur , & à laquelle l'imagination donne peu d'épaisseur , & encore moins de largeur.

Selon que ces fibres sont différemment arrangées , on leur donne différens noms , parce qu'elles forment différentes parties.

Lorsqu'elles sont plusieurs ensemble , rangées sur un plan parallele , croisées & entrelassées par d'autres perpendiculaires ou obliques , elles forment les membranes.

Sont-elles rangées plusieurs ensemble en forme de cylindre , comme les douves d'un tonneau , & entrelassées par d'autres fibres , ou en orle* ou spirales , elles forment des tuyaux que l'on appelle *Vaisseaux*.

Imaginez un vaisseau replié autour de lui-même en forme de peloton , lequel se divise à la sortie en deux branches , dont l'une sépare une liqueur superflue ou nécessaire à d'autres usages , & l'autre rapporte à la masse du sang le reste de la liqueur qu'il a apportée , & vous aurez l'idée de la glande , que les Anatomistes appellent *Conglobée*.

Si le vaisseau sépare une liqueur superflue ,

*Orle , est la figure que décrit la ligne qui passeroit dans toutes les dents d'une roue d'Orloge.

comme l'urine, la sueur, &c. on l'appelle **EXCRETEUR** : s'il sépare une liqueur utile, comme la bile, la salive, &c. on le nomme **SECRETEUR**.

De l'amas de plusieurs de ces glandes réunies, naissent les conglomérées.

Les fibres réunies en un seul faisceau blanc, qui remonte jusqu'au cerveau, en se joignant à d'autres, semblablement compactes & serrées, sans former de cavité sensible dans les troncs, après la réunion de plusieurs de ces paquets joints ensemble, elles font les nerfs destinés à porter le sentiment & peut-être le mouvement dans toutes les parties.

On en trouve dans le même ordre, qui par leur réunion, forment aussi un corps blanc, mais devenant plus lâches, moins serrées par une, quelquefois par les deux extrémités, forment une masse ou substance rougeâtre par le sang dont elle est abreuvée, que l'on nomme muscle ou chair, & le corps blanc s'appelle *Tendon*.

Lorsque cette masse rougeâtre ne s'y trouve point, & que ces fibres ne viennent point prendre leur origine dans le cerveau, ce ne peut être qu'un ligament ; ils servent communément à unir deux os ensemble, & quelquefois à donner attache à quelque viscere.

Un muscle a quelquefois deux tendons, & un tendon se trouve aussi quelquefois entre deux extrémités musculieuses : ces mêmes fibres musculieuses, imitant la figure circulaire ou d'un anneau, s'appellent **SPHINCTERES**, du mot grec σφιγκτηρ, qui signifie **ANNEAU**.

De ces vaisseaux, il en est qui ont naturellement & sans interruption un bâtement ou une vibra-

tion que l'on appelle *Pouls* à *PULSU* ; ce sont les artères , qui portent le sang du cœur à toutes les parties du corps ; celles qui le rapportent des extrémités , n'en ont point , & s'appellent *Veines*.

Il y a encore d'autres vaisseaux destinés à porter ou contenir d'autres liqueurs , mais ils ont tous le nom commun de *SECRETEURS* ou *EXCRETEURS* , & la liqueur qu'ils contiennent , suivant sa qualité , en caractérise le nom particulier.

L'anatomie moderne a pourtant donné à ceux destinés à la circulation de la limphe , celui de *veines* & d'*artères* lymphatiques.

On entend par limphe , la partie du sang qui se coagule dans la poëlette , & se liquefie à une chaleur douce , au lieu qu'elle se durcit à un feu violent.

Lorsque ces mêmes filamens se trouvent dans un degré de compaction plus serré que les ligamens , & abreuvés d'un suc visqueux & gluant , ils ont beaucoup plus de ressort , & sont propres à servir de coussins à des parties plus dures , plus solides & plus cassantes ; sçavoir , les os , qui se froisseroient continuellement par le contact & se briseroient promptement , s'ils n'en étoient revêtus à chacune de leurs extrémités , qui peuvent être sujettes au contact d'un os voisin ; c'est à cet employ que sont destinés ces cartilages : l'humidité gluante & visqueuse dont ils sont abreuvés , venant à se dessécher , ils acquièrent souvent la dureté des os , & le deviennent même avec le tems.

L'Os enfin se forme de la réunion de quelques fibres , comme le cartilage , mais beaucoup plus ferrées , & qui laissant par conséquent moins de passage au suc qui pourroit les humecter , se dessèchent plus vite.

Des deux substances qui se remarquent dans l'os ; l'une , que les Anatomistes appellent *Virrée* , est cassante , & l'autre spongieuse : on peut en entrevoir la raison sur les mêmes principes que nous avons avancés.

L'on considère dans l'os des éminences & des cavités.

Les éminences ont deux sortes de noms *Apophise* & *Epiphise*.

L'Apophise est une éminence , faillie , ou inégalité de l'os faite par l'expansion ou prolongation des fibres-mêmes de l'os.

L'Epiphise est un os enté sur un autre , mais plus petit que celui sur lequel il est enté , & qui s'articule sans mouvement , à la faveur d'un cartilage mince qui les unit , & ne fait des deux os qu'une piece solide. Ce cartilage venant à s'ossifier soi-même , comme nous avons dit que cela arrivoit quelquefois , l'Epiphise devient pour lors Apophise.

Les cavités de l'os ont plusieurs sortes de noms ; mais comme ils sont pris de leur figure , nous en passerons les définitions , qui seroient plus obscures que ce que nous voudrions définir ; car qui ne sçait pas ce que signifie , *trou* , *canal* , *fosse* , *sinus* ou *cul-de-sac* , *échancrure* , *sinuosité* ou *sillon* , *scissure* ou *gouttière* , &c ?

Il s'agit plutôt de sçavoir à présent de quelle manière tant de pieces d'os , dont le corps est composé , sont unies ensemble.

On en distingue de deux sortes ; sçavoir , articulation avec mouvement , & articulation sans mouvement (ou jonction , c'est la même chose).

L'articulation avec mouvement , se fait de

deux manières; l'une par genou, l'autre par charniere.

Les Méchanistes appellent *Genou*, le mouvement d'une boule ou sphere dans une cavité presqu'épherique, qui par conséquent se meut circulairement & en tout sens : cette dénomination est absolument impropre, car le genou d'aucun animal ne se meut de cette maniere; mais ce terme étant universellement consacré à cette maniere de mouvoir, & y ayant d'autres parties dans l'animal où cette articulation se trouve, nous en conserverons l'expression.

La charniere est un mouvement limité à décrire une portion de cercle, à aller & venir en un seul sens, comme celui des charnieres de tabatières, des couplets de portes, ou même de celles qui roulent sur des gonds, dont il se trouve des exemples dans le corps.

L'articulation sans mouvement, s'appelle *Suture* ou *Commiffure*; c'est lorsque les inégalités de deux os se reçoivent réciproquement dans leurs cavités, comme les dents dans leurs alveoles, les os du crâne les uns avec les autres, les épiphyses avec leurs os, quoiqu'il y ait un cartilage entre-deux; il est donc aisé de voir que l'on appelle Suture, ce que les Ouvriers appellent *Mortaise & Queue d'aronde*.

Quelques Anatomistes ont donné plusieurs autres espèces d'articulations; mais comme il est aisé de voir, en faisant quelque attention, qu'elles se rapportent nécessairement à une de celles que nous venons d'expliquer, nous les passerons sous silence, nous irons tout de suite au détail des os de l'avant-main : & nous commencerons par ceux de la tête.

ARTICLE PREMIER.

Des Os de l'Avant-main.

DE LA TESTE.

LA tête est une boîte osseuse composée de plusieurs pièces, dont l'usage est de contenir les principaux organes des sens & de les défendre par sa dureté contre les chocs violens qu'ils pourroient recevoir des corps extérieurs. Elle est composée de deux pièces principales ; sçavoir , la machoire supérieure & l'inférieure. La machoire supérieure (ou le crâne) est composée de vingt-six os , que l'on ne peut reconnoître tous , qu'en brisant le crâne d'un poulain très jeune , leurs jointures ou futures en sont cependant distinguer plusieurs assez aisément les uns des autres , surtout dans les jeunes sujets.

En considérant de face un crâne de Cheval décharné posé horisontalement sur une table , & dont on a détaché la machoire inférieure , les deux premiers os qui se présentent par leur extrémité antérieure , sont les maxillaires , lesquels sont les deux côtés de la face du Cheval. Nous appellerons face au Cheval , toutes les parties contenues depuis la partie supérieure des yeux jusqu'au bout du nez , y compris ce qui est couvert par la levre supérieure. Ces os sont percés dans leur partie latérale moyenne d'un trou ou plutôt d'un canal qui donne passage à un nerf assez gros , qui vient de la quatrième paire du cerveau ; chacun de ces os est percé dans sa partie inférieure de dix trous , que l'on nomme *Alveoles* , desti-

nés à loger les dents , sçavoir les six machelières ou molaires à la partie postérieure ; à un ponce ou environ de distance du crochet dans les mâles ; & un peu plus avant la dent des coins ; ensuite une mitoyenne , & une des pinces à la partie antérieure , dont les qualités , qui sont utiles pour la connoissance de l'âge , sont détaillées dans le Chapitre de l'âge ; nous ajouterons seulement ici , que ces dents de devant ne servent point à l'animal pour mâcher ; il s'en sert pour couper le fourage & ramener l'aliment par le moyen de la langue & des autres muscles de la bouche vers les grosses dents postérieures pour les broyer.

Ces deux os à la partie antérieure , forment par leur réunion , un petit canal court & contourné , par où sortent les veines du palais , qui vont se perdre dans les lèvres.

Au-dessus de ces os s'en présentent deux autres , qui ont la figure d'un bec d'aigle par le bout ; ils sont séparés l'un de l'autre par une longue future qui traverse le front & remonte jusqu'au sommet : on appelle cette future la future droite ou sagittale : ces deux os s'appellent *les pines du nez* , & sont articulés chacun de leur côté avec les os maxillaires par une future qui en porte le nom , & est dite , *Suture pinnale* : ces os en leur place forment une espèce de cœur.

La future sagittale en remontant vers le sommet sépare deux autres os , qui sont ceux du front placés directement sous l'épie ou molette entre les deux yeux. Chacun de ces os a une apophyse ou saillie , qui fait une grande partie de l'orbite ou contour de l'œil ; cette apophyse a un trou , par où sort un nerf qui va au péricrâne.

En

En remontant plus haut, la même future sagittale traverse deux os, qui paroissent triangulaires, parce qu'ils portent une figure de triangle imprimée sur leur substance, mais qui ne circonscrit point toute leur étendue, qui est beaucoup plus grande; on les appelle *Pariétaux*, parce qu'ils sont placés aux deux côtés du front.

Cette future se va enfin terminer à l'os du toupet, où naît le poil, qui porte le même nom.

Les pariétaux sont séparés du coronal par la suture transverse, ainsi appelée parce qu'elle est droite, & traverse la face horizontalement; & le coronal l'est des pinnes du nez par l'arcuale, nommée ainsi à cause de sa figure d'arc.

Les os des tempes sont convexes en dehors & concaves en dedans. A leur partie latérale externe, ils produisent une longue apophyse qui est coudée & va fermer l'orbite, & en se joignant avec la saillie de l'os maxillaire, & cette jointure étant recouverte d'un os fort long triangulaire, qui est l'os de la pommette, ils forment l'arcade appelée *Zigoma*. Dessous cette apophyse, est une cavité destinée à recevoir le condyle de la mâchoire inférieure; & derrière cette cavité un talon, pour y retenir la mâchoire; ce talon s'appelle *Apophyse mastoïde*.

Derrière cette apophyse mastoïde, il s'en trouve une autre longue & pointue comme une aiguille, que l'on nomme *Stiloïde*.

De ces apophyses stiloïdes, qui portent leur direction vers le nœud de la gorge, partent deux os qui vont à la partie antérieure du gosier, lesquels s'unissent à angle aigu avec deux autres plus courts, qu'à cause de leur figure on nom-

me les *Pilons*. Sur les extrémités supérieures de ceux-ci, s'en articule un autre qui ressemble à une fourche à deux fourchons, & donne à cause de cela, à tout cet assemblage d'os le nom commun de *Fourchette*. Cet os est appelé par les Anatomistes, *Hyoïde*; c'est celui qu'on trouve à la racine des langues de mouton.

Derrière le toupet on trouve un os d'une figure singulière; car la tête étant renversée & couchée aussi horizontalement, en regardant de face la partie postérieure du crâne qui est remplie par cet os, il représente assez parfaitement la tête d'un bœuf, son nom est l'*Occiput*; il y a trois trous principaux & quatre apophyses: le plus grand des trous s'appelle *Ovale*, & donne passage à la moëlle allongée, qui est la prolongation de la substance du cerveau, qui régne jusqu'à la troisième ou quatrième vertèbre de la queue: les deux autres trous donnent passage aussi à la moëlle spinale & à la septième paire de nerfs, lesquels vont à la langue, à la gorge, & à l'os hyoïde.

Des quatre apophyses ou saillies, les deux plus grosses sont lisses & arrondies, & sont connues sous le terme consacré de *Condyles*; les deux autres, qui sont plus longues, auront le nom de *Cornes*, dont elles représentent la figure.

Il est à ce même os une cinquième saillie ou apophyse, qui se recourbe en dessous, pour servir de base au cerveau: elle n'a point d'autre nom que celui d'*Avance occipitale*.

Dans sa partie interne il se trouve une petite lame mince, qui sert de cloison pour séparer le cerveau du cervelet: on l'appelle la *Cloison*.

En considérant toujours la base du crâne renversée, le premier os qui suit l'avance de l'occiput est le sphénoïde dérivé d'un mot Grec qui signifie coin, lequel achève, avec un autre os que nous allons nommer, *la Base du crâne*. Cet os a deux principales apophyses ou saillies, qu'on nomme *Ailes* à cause de leur figure : ces ailes s'élargissent vers le palais, & au bout du plus épais de ces rebords se trouve un petit crochet ou une espèce de poulie fixe, par où passe le tendon du peristaphilin, muscle destiné à relever la lèvre.

Du milieu de cet os part une autre lame osseuse, tranchante d'un côté, filloée de l'autre en forme de gouttière, longue & mince comme un poignard laquelle va finir à la symphise ou réunion des os maxillaires. Cet os est dit *Vomer*, par la ressemblance qu'il a au soc d'une charrue.

De cet os tout spongieux se prolongent quatre lames osseuses percées d'une infinité de petits trous & repliées comme des cornes, attachées aux parois internes des maxillaires ; deux de chaque côté du vomer : nous les appellerons *les Cornes du nez*.

Le vomer allant s'insérer par son extrémité aux os maxillaires, s'attache, en passant, aux os du palais, lesquels sont enfermés entre les ailes du sphénoïde & les os maxillaires. Ces os du palais ont chacun un trou ; que l'on appelle *Gustatif*, parce que les nerfs du goût, passent par ce trou ; à leur réunion l'un avec l'autre ils forment un petit bec, où s'attache la lèvre.

Nous venons de voir tous les os qui se trouvent situés sur une même ligne depuis une extrémité du crâne jusqu'à l'autre, tant en dessus

qu'en dessous ; il nous en reste trois de chaque côté, pour achever le contour de la face du crâne. Deux de ces os forment une grande partie de l'orbite, & sont articulés avec l'os maxillaire par une future ; l'un s'articule de plus avec un des pinnes du nez & le coronal, & s'appelle *l'Os du grand angle de l'œil* ; c'est celui qui est le plus près du front. Dans cet os est creusé un petit canal pour le sac lacrimonal : sur le rebord que forme l'orbite, est une échancrure pour le passage d'un cordon de nerfs qui va aux muscles & au globe de l'œil. L'autre os à côté, a une apophyse ou saillie, qui par sa production acheve une grande partie de l'orbite, fait le petit angle, & forme la moitié de cette arcade qui fait une espèce d'anse à la tête. Cet os est l'os de la pommette.

Enfin le troisième & dernier des os apparens du crâne, est un os enclavé dans la partie inférieure & postérieure de l'os des tempes & fermé par la base d'une corne de l'os occipital : cet os est nommé *Pierreux* par les uns, & *Eponge* ou *Spongieux* par d'autres ; sa dureté ne laisse pas d'être assez considérable, il est fort irrégulier & composé de plusieurs parties qui ont chacune leur nom. Cet os est creux & sa cavité se nomme *Chambre intérieure de l'oreille* ; le conduit s'appelle le *Tuyau*. Ceux qui seront curieux de connoître parfaitement la mécanique de cette partie, consulteront l'ouvrage de M. du Verney, qui en a fait un *Traité* fort sçavant ; nous nous contenterons de dire, que c'est dans cette chambre intérieure que sont renfermés les principaux organes de l'ouïe, lesquels sont osseux, mem-

braneux , & musculueux : les osseux , que l'on ne peut voir sans briser le crâne , sont au nombre de trois ; l'étrier , l'enclume , & le marteau , nommés ainsi à cause de leur figure.

Le dernier des os de la tête , est l'os de la mâchoire inférieure ; sa figure est assez connue ; la partie antérieure s'appelle *le Menton* , où sont logées dans autant d'alvéoles , huit dents , y compris les crochets , dont le nom & la description ont été données dans le Chapitre de l'âge. Depuis le crochet jusqu'aux molaires , qui sont six de chaque côté , il y a un intervalle qui est la place où se met le mors , lequel est recouvert par la gencive ; c'est en cet endroit que se trouvent les barres ; on voit à la partie latérale externe , une espèce de trou , qui est le débouché d'un canal appelé *Conduit mentonnier* , par où passe un gros rameau de nerfs qui en distribue un surgeon à chaque dent.

Les deux apophyses larges de la partie postérieure de cet os qui forme la ganache , sont partagées en deux autres apophyses , dont celle qui a une tête s'appelle *Condille* , & s'articule par charnière dans une fosse de l'apophyse mastoïde ; mais comme cette charnière est mobile elle-même comme dans une espèce de coulisse , elle forme un mouvement ovalaire ou elliptique qui imite le genou , quoique ce n'en soit pas un. L'autre apophyse se nomme *Coronoïde* , & donne attache à de forts muscles qui viennent des tempes. A la partie interne de cette mâchoire on voit deux grands trous , qui sont l'entrée des conduits mentoniers.

Il est à remarquer que la mâchoire inférieure

est plus étroite que la supérieure de la largeur des deux rangs des dents supérieures, puisque la ligne externe, qui passeroit sur le bord des dents molaires de la mâchoire inférieure de chaque côté, vient frapper précisément contre la ligne interne des supérieures: la raison en est, que celles-ci sont destinées à broyer les alimens; c'est pourquoi il n'en est pas de même des antérieures, qui servant à trancher, sont posées juste l'une sur l'autre, comme des forces. Cette mâchoire est la seule mobile.

Des Os du Col ou Vertebres.

L'on appelle *Vertebres* tous les os, qui depuis la nuque, forment une espèce de chaîne jusqu'au bout de la queue.

Le col en a sept; la première s'appelle *Atlas*, en mémoire sans doute de ce fameux Héros, que l'histoire antique nous assure avoir porté le globe de l'Univers. Cette vertebre est composée de sept apophyses, quatre antérieures ou supérieures, qui forment une cavité ovalaire, où la tête s'articule par un genou ayant mouvement libre en tous sens, limité pourtant par ces mêmes apophyses, pour ne point comprimer la moëlle allongée qui passe par un large trou, qui se trouve au fond de cette cavité; deux apophyses latérales, qui ressemblent assez à des oreilles de chien, sur tout par la partie supérieure; & une autre inférieure ou nazale, parce qu'elle ressemble parfaitement à un bout de nez.

La deuxième vertebre s'appelle *le Pivot*, parce que cette première, qui est assez fortement

ferrée contre la tête, tourne dessus comme sur un pivot : elle a aussi sept apophyses, dont la première s'appelle *Odontoïde*, parce qu'elle ressemble à une dent : elle sert de pivot à la tête par le moyen de la première vertèbre, qui tourne sur celle-ci à droite & à gauche : deux larges têtes se trouvent au côté de celle-ci, que l'on appelle *Coudiles* ; deux latérales ou épineuses ; la nazale qui est beaucoup plus grande que celle de la première vertèbre, & la postérieure ou stomacale, parce qu'elle représente d'un certain sens très parfaitement un estomac de volaille, dont on a levé les ailes & les cuisses.

Cette vertèbre, aussi-bien que toutes les autres jusqu'au bassin, sont percées d'un canal pour le passage de la moëlle allongée. Sous la base de l'apophyse nazale, est une large cavité ronde, où roule une tête parfaitement ronde de la troisième vertèbre ; ainsi cette vertèbre s'articule avec la première par charnière, & avec la troisième par genou, aussi-bien que toutes les suivantes qui s'articulent par genou.

Les cinq autres ont chacune une tête & une cavité ronde, par lesquelles elles s'articulent ensemble par genou.

Pour achever l'avant-main, il nous reste à parler des extrémités antérieures, que nous pourrions subdiviser en cinq parties ; sçavoir, l'épaule, le bras, le genou, le canon, & le pied.

L'épaule est composée de deux os. Le premier s'appelle l'*Omoplate*, les Bouchers l'appellent *Palteron*, prétendant, parce qu'il est plat, qu'il a la figure d'une Paëlle. Le deuxième est l'*Humerus*, ou proprement l'*Os de l'épaule*.

L'omoplate est un os triangulaire d'environ un pied de longueur, assez plat dans toute son étendue, un peu concave du côté qui est appuyé sur les côtes, & convexe de l'autre côté. Sur le côté convexe, est une saillie ou apophyse longue, que l'on appelle l'*Epine*. Cette épine, qui sépare les deux côtés les plus longs de ce triangle, vient finir avec eux à une espèce de tête ronde creusée sphériquement pour recevoir la tête de l'humerus.

L'humerus est un os plus court que le précédent, mais plus fort, plus gros, & un peu contourné en S. Cet os est creux & contient beaucoup de moëlle ; il s'articule avec le précédent par genou, & sert à faire le mouvement que l'on appelle *Chevaler*, dans les Chevaux. Cet os a vers le milieu de sa longueur une saillie éminente, ronde, convexe d'un côté, & concave de l'autre, qui donne attache à des muscles : l'autre extrémité finit par deux têtes ou condyles séparés à la partie postérieure par une scissure ou rênure destinée à recevoir une saillie de l'os du coude avec lequel celui-ci s'articule par charnière.

Le bras fait la deuxième partie : il est composé de deux os qui sont comme soudés ensemble ; le plus gros est le rayon, & l'autre qui forme une espèce de talon, est ce que nous avons appelé le *Coude* ou *Cubitus*.

Le genou est la troisième partie : il est composé de sept os qui forment une masse osseuse retenuë par plusieurs ligamens : cette multiplicité d'os, rend cette articulation beaucoup plus souple. Il seroit trop long pour cet Ouvrage, d'en donner ici la description : nous dirons seu-

lement que toute cette masse s'articule avec le bras & avec le canon par charniere, quoique ce soit le genou.

La quatrième partie est le canon, qui est un os plus court que le rayon, mais d'une figure à peu près semblable, sur lequel sont soudés à la partie postérieure & intérieure dans la longueur, aussi deux autres petits os longs & secs, que nous appellerons *ses Epines*.

La cinquième & dernière partie enfin, est le pied composé de six os; sçavoir, les deux os triangulaires, l'os du paturon, celui de la couronne, le petit pied, & le sous-noyau.

Les deux os triangulaires sont placés directement derrière la jointure du canon & du paturon, & forment le boulet.

L'os du paturon est un diminutif de l'os du canon, & est seul.

Celui de la couronne est le diminutif du paturon.

Le petit pied est un os triangulaire, arrondi par devant. La partie supérieure représente l'empeigne d'une mule de femme, avec un petit bec sur le coup du pied; & l'inférieure représente un fer à cheval. Le sabot dans lequel est renfermé le petit pied, est une corne dure par dessus, plus tendre par-dessous, & sillonnée en dedans comme les feuilles qui sont sous la tête d'un champignon.

Quant au corps entier de toute la jambe, y compris l'épaule, il ne s'articule avec aucun os du corps, mais il est attaché avec la partie latérale antérieure de la poitrine par de forts ligamens, & de forts muscles.

A R T I C L E II.

Des Os du Corps.

LE corps est composé de vertebres, des côtes, & de l'os triangulaire appelé *Sternum* ou *Os de la poitrine*.

Les vertebres sont des os d'une forme irrégulière, lesquels contiennent cette chaîne qui commence à la nuque & finit au bout de la queue.

Elles ont toutes une saillie épineuse à la partie supérieure, à la différence du col, les quatre premières croissent par degré : la quatrième & cinquième sont les plus longues & forment le garot; puis elle vont en diminuant jusqu'à la douzième : les six suivantes sont égales.

Elles s'articulent ensemble par genou comme celles du col, & par un cartilage plus épais.

Sur ces dix-huit vertebres s'articulent par charnière autant de côtes de chaque côté : voici de quelle façon.

Chaque côte a deux têtes, une ronde, & une plate & lisse; la ronde s'articule dans une cavité sphérique qui est pratiquée dans la partie postérieure & inférieure de la vertebre qui est la plus proche du col, & elle s'articule sur la suivante, qui est du côté de la croupe, par sa tête plate, qui fait un double jeu nécessaire pour le mouvement de la poitrine : ainsi il y a dans cette articulation charnière & genou.

A l'extrémité de chacune des côtes, se trouve un cartilage fort, & cependant un peu souple, lequel se confond avec les extrémités cartilagineuses d'un os ou de plusieurs os, qui avec l'â-

ge, s'ossifient en un, que l'on appelle *Sternum* ou *Triangulaire*, parce qu'étant détaché de la partie osseuse des côtes, il représente une échelle triangulaire qui n'auroit qu'un montant, lequel seroit dans le milieu.

Il n'y a que les neuf premières côtes qui s'articulent immédiatement avec cet os, les autres se joignent au cartilage de la neuvième par de longues expansions cartilagineuses couchées les unes sur les autres.

L'os de la poitrine appelé *Sternum*, est le point de réunion de toutes les côtes à leur partie inférieure. Cet os finit vers le ventre par un cartilage pointu comme l'extrémité d'un poignard; ce qui lui a fait donner le nom de *Xiphoides*, du mot Grec *ἄξιος*, épée.

Après les dix-huit vertèbres qui soutiennent les côtes, s'en trouvent six autres que l'on nomme *Lombaires des lombes* ou *Rognons*. Ces six vertèbres sont assez semblables entr'elles, mais figurées différemment de celles du coffre; on les distingue de toutes les autres, parce qu'elles n'ont que trois saillies grandes, larges & plates, deux latérales, & une supérieure, qui est la plus large & la plus courte. Le corps de la vertèbre est percé comme toutes les précédentes pour le passage de la moëlle allongée: elles s'articulent aussi par genoux; mais il arrive quelquefois par maladie, qu'elles s'ossifient plusieurs ensemble.

A R T I C L E II.

Des Os du Corps.

LE corps est composé de vertebres, des côtes, & de l'os triangulaire appelé *Sternum* ou *Os de la poitrine*.

Les vertebres sont des os d'une forme irrégulière, lesquels contiennent cette chaîne qui commence à la nuque & finit au bout de la queue.

Elles ont toutes une saillie épineuse à la partie supérieure, à la différence du col, les quatre premières croissent par degré : la quatrième & cinquième sont les plus longues & forment le garot; puis elle vont en diminuant jusqu'à la douzième : les six suivantes sont égales.

Elles s'articulent ensemble par genou comme celles du col, & par un cartilage plus épais.

Sur ces dix-huit vertebres s'articulent par charnière autant de côtes de chaque côté : voici de quelle façon.

Chaque côte a deux têtes, une ronde, & une plate & lisse; la ronde s'articule dans une cavité sphérique qui est pratiquée dans la partie postérieure & inférieure de la vertebre qui est la plus proche du col, & elle s'articule sur la suivante, qui est du côté de la croupe, par sa tête plate, qui fait un double jeu nécessaire pour le mouvement de la poitrine : ainsi il y a dans cette articulation charnière & genou.

A l'extrémité de chacune des côtes, se trouve un cartilage fort, & cependant un peu souple, lequel se confond avec les extrémités cartilagineuses d'un os ou de plusieurs os, qui avec l'â-

ge, s'ossifient en un, que l'on appelle *Sternum* ou *Triangulaire*, parce qu'étant détaché de la partie osseuse des côtes, il représente une échelle triangulaire qui n'auroit qu'un montant, lequel seroit dans le milieu.

Il n'y a que les neuf premières côtes qui s'articulent immédiatement avec cet os, les autres se joignent au cartilage de la neuvième par de longues expansions cartilagineuses couchées les unes sur les autres.

L'os de la poitrine appelé *Sternum*, est le point de réunion de toutes les côtes à leur partie inférieure. Cet os finit vers le ventre par un cartilage pointu comme l'extrémité d'un poignard; ce qui lui a fait donner le nom de *Xiphoïde*, du mot Grec *ἔλφος*, épée.

Après les dix-huit vertèbres qui soutiennent les côtes, s'en trouvent six autres que l'on nomme *Lombaires des lombes* ou *Rognons*. Ces six vertèbres sont assez semblables entr'elles, mais figurées différemment de celles du coffre; on les distingue de toutes les autres, parce qu'elles n'ont que trois saillies grandes, larges & plates, deux latérales, & une supérieure, qui est la plus large & la plus courte. Le corps de la vertèbre est percé comme toutes les précédentes pour le passage de la moëlle allongée: elles s'articulent aussi par genou; mais il arrive quelquefois par maladie, qu'elles s'ossifient plusieurs ensemble.

A R T I C L E III.

Des Os de l'Arriere-main.

L Es os de l'arriere-main comprennent l'os sacrum, les os des iles ou des hanches, les cuisses, le jarrêt, les jambes de derriere, la queue.

L'os sacrum est un os triangulaire un peu recourbé par la pointe, & un peu concave par sa partie inférieure ou interne, convexe par sa partie extérieure. Cet os est une suite de cinq vertebres ossifiées ensemble naturellement dès la plus tendre jeunesse de l'animal. Ces cinq vertebres se distinguent encore dans l'adulte, qui est pour le Cheval l'âge de 4. ou 5. ans, par les apophyses épineuses ou supérieures qui sont parfaitement conservées : la premiere même de ces vertebres conserve aussi les deux apophyses latérales & les a beaucoup plus fortes que les précédentes. Ces apophyses ont un côté grenu, par lequel elles s'articulent par future avec les bords internes de l'os des iles à la faveur d'une lame cartilagineuse qui en fait le ciment & s'efface avec le tems.

Cet os est percé d'un canal dans sa longueur pour le passage de la moëlle allongée, à la partie interne : il y a quatre trous de chaque côté & deux échancrures, une en haut & une en bas de chaque côté pour la sortie des nerfs sciatiques qui sont les nerfs de la cuisse.

A l'extrémité de cet os commence la queue, dont les deux ou trois premiers noeuds sont percés encore pour le passage de la moëlle : les

Suivans ne le sont plus, & sont colés les uns aux autres par des cartilages fort gluans; les filamens de nerfs se répandent & parviennent ainsi jusqu'à l'extrémité de la queue. Ces os sont au nombre de dix-sept.

Reste présentement à expliquer les os des iles, de la cuisse & des jambes de derriere.

Les os des iles sont deux, un de chaque côté, qui se joignent dans le quadrupède à la partie inférieure, où naissent les parties génitales dans les mâles, par une suture que l'on nomme *Pubis*.

Chacun de ces os est subdivisé en trois par les Anatomistes, l'Ileon, l'Ischion, & le Pubis.

L'Ileon est la partie supérieure, large & évasée comme une palette, qui s'articule par suture avec l'os sacrum.

Le Pubis, est celle qui s'articule par la suture qui joint les deux os du côté droit & du gauche.

L'Ischion, est cette pointe postérieure excédente qui vient se terminer dans le milieu de cette grande cavité ronde, que l'on nomme *Cotiloïde*, par la ressemblance qu'elle a à une écuelle.

Les traces de cette réunion s'effacent dans un âge si peu avancé, qu'il n'en reste dans l'adulte aucun vestige. De chaque côté de la suture du pubis, se trouve un large trou appelé de sa figure ovale, *Ovalaire*. Il n'a d'autre usage que de rendre cet os plus léger,

Dans cette cavité cotiloïde, est une grosse tête ronde d'un os fort gros & assez long, creux & plein de moëlle. Cet os s'appelle *le Femur*. On remarque dans cet os quatre principales éminences ou apophyses. Les deux supérieures qui ne for-

ment qu'une seule masse fourchuë se nomment *le grand Trocanter* : c'est la pareille éminence , qui dans l'homme soutient la culote. La troisième éminence , qui se trouve au-dessus , s'appelle *le petit Trocanter* : la quatrième est opposée à celle-ci , & à la partie interne , nous la nommerons *Apophyse intérieure*. Au bas de cet os à la partie latérale externe , est une fosse profonde à loger une noix. Toutes ces apophyses & cavités , donnent attache à des muscles ou tendons.

L'extrémité de cet os se termine par deux forts condyles , séparés l'un de l'autre par de larges fillons , où sont attachés de courts & forts ligaments , qu'on nomme *Croisiez*.

Cet os s'articule avec le suivant par charniere ; cette articulation est ce que nous avons nommé ailleurs *le Grasset* ; & cette jointure est recouverte par un os , que l'on nomme *la Rotule* ou *l'Os carré*.

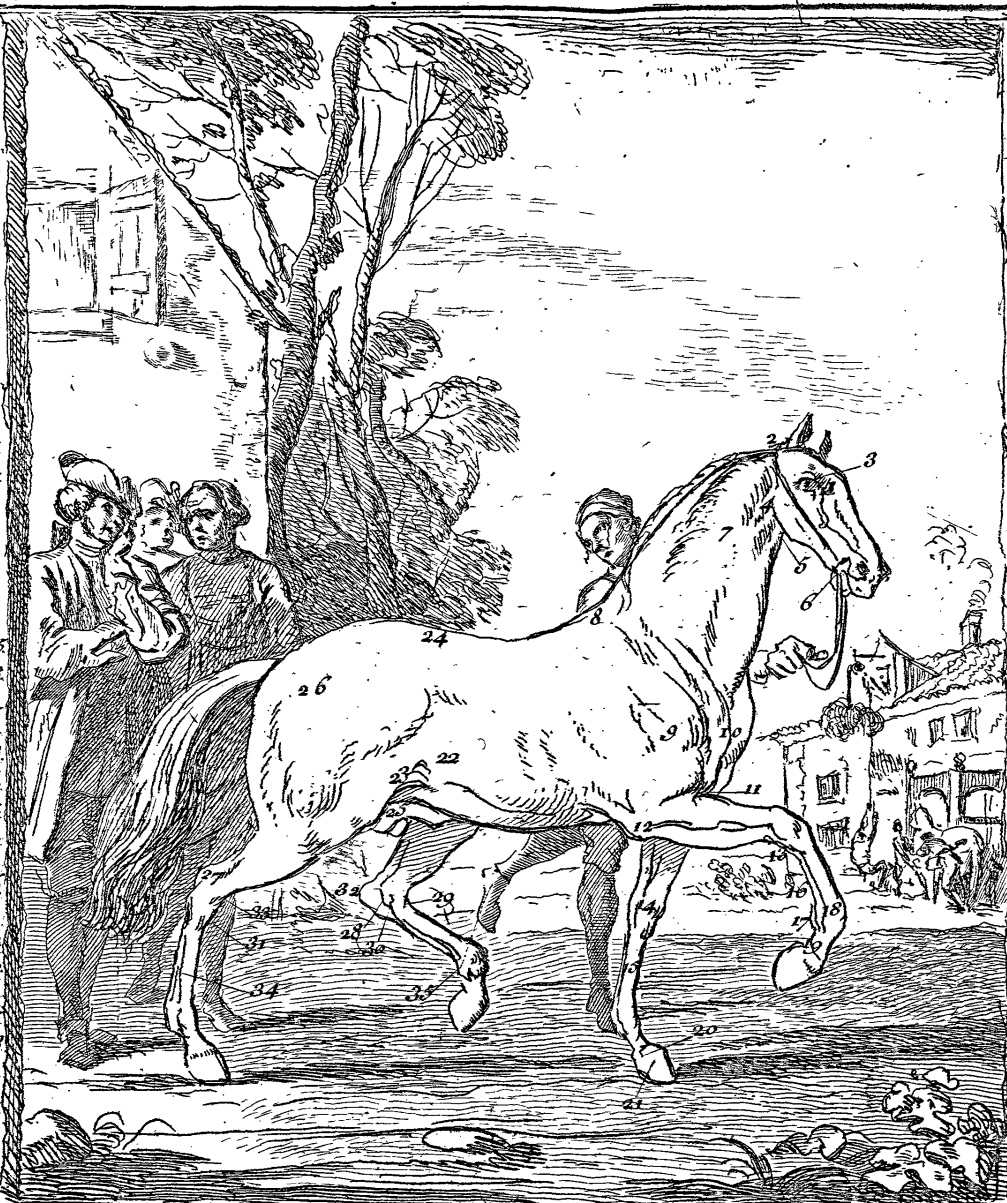
Nous avons appelé l'os qui joint celui-ci , *l'Os de la cuisse*. Cet os ressemble à un prisme triangulaire ; il est creux & plein de moëlle , sa tête supérieure est une épiphyse fort inégale ; il finit par en bas par trois éminences qui forment deux cavités semi-circulaires fort lisses ; c'est pour former une charniere avec un os qui est dessous , que l'on nomme *la Poulie* , parce qu'il ressemble assez par devant à cette machine.

Derrière la poulie est un os que nous avons nommé *la Pointe du jarret*.

Sous ces deux s'en trouvent quatre autres petits qui sont *les Osselets*.

Sous ceux-ci , le canon , qui est un peu plus long qu'à la jambe antérieure. Les autres sont

Maladies du Corps.	
Fievre.....	131.
Farcin.....	133.
Courbature.....	147.
22 Poussé.....	140.
Toux.....	148.
Grasfondure.....	149.
Flux de ventre.....	152.
Vers.....	153.
Jaunisse.....	157.
Tranchées.....	159.
Rétention d'urine.....	162.
23 Fortrature.....	161.
Cheval maigre, degouté.....	16.
24 Blessures sous la selle, sur les rognons, Cors.....	163.
Effort de reins.....	165.
Gale.....	167.
25 Enflure de bourses, sous le ventre, et autres enflures.....	171.
Maladies de l'Arrière-main.	
26 Cheval épouinté, Ehanché, Effort du jarret.....	175.
Enflure à la cuisse.....	178.
Fondement qui tombe.....	179.
Chûte de membre, matrice.....	180.
Hernies.....	183.
27 Verruon.....	186.
28 Courbe.....	187.
29 Varisse.....	190.
30 Eparvin.....	191.
31 Jardon.....	196.
32 Capelet.....	19.
33 Solandras.....	199.
Quaiér de rat.....	200.
Eaux des jambes.....	201.
Mules traversières.....	205.
Poirreaux, Verues.....	208.
Fic.....	211.



Maladies de l'Avant-main.	
Mal de tête.....	26.
Feu.....	27.
1 Vertigo.....	28.
Mal de tête de contagion.....	31.
2 Mal de taupe.....	36.
3 Fluxion, coup sur l'œil.....	33.
Lunatique.....	35.
Dragon.....	38.
Taie.....	100.
Onglet.....	39.
4 Etrangillon, ou Esquinancie.....	40.
Aviver.....	42.
5 Gourme, fausse Gourme.....	45.
Rume, Morfondement.....	50.
Morve.....	52.
Barbillons, Lampas.....	56.
Surdens.....	57.
6 Barres et langue blessées.....	58.
Pinsanasse.....	59.
Tic.....	60.
7 Mal de Cerve.....	61.
8 Tuinaux blessés sur le garot.....	68.
9 Effort d'Epaule, faux Ecart.....	69.
10 Avant-cœur.....	74.
11 Ecorché entre les ars.....	10.
12 Loupe.....	75.
13 Malandras.....	77.
14 Effort du genou.....	87.
15 Suro, Fusée, osselet.....	78.
16 Nerfure.....	82.
17 Jambes foulées, usées.....	87.
Entorse, Memarchure.....	83.
18 Blessures sur le boulet.....	90.
Molletes, ganglion.....	10.
Enchevêtrement.....	101.
19 Javar, atteinte.....	94.
Forme.....	93.
Crapaudine.....	108.
20 Peignes, grappes.....	109.
Matière s'oufflée au poil.....	112.
Forbure.....	101.
Mechans pieds.....	112.
Encastellure.....	113.
Ognon dans le pied.....	117.
Dessole de nouveau.....	118.
Bleyme.....	119.
21 Seyme.....	120.
Solbature.....	124.
Pieds douloureux.....	10.
Etonnement de sabot.....	10.
Teignes.....	126.
Enclouure.....	127.

semblables à ceux des jambes de devant.

Tous ces os sont recouverts d'une membrane toute nerveuse fort tendue, & par conséquent très-sensible, que l'on nomme *le Perioste*: c'est cette membrane qui fait ressentir une douleur si aiguë, quand on reçoit un coup sur un os.

Le perioste du crâne a seul un nom particulier, & est formé par l'expansion de plusieurs filets nerveux & membraneux, qui se détachant de la dure-mere au travers des sutures, vient par leur nouvelle réunion en une seule membrane, former cette enveloppe autour des os de la tête, & se nomme *pericrâne*.



CHAPITRE II.

Des Maladies du Cheval.

Nous nous sommes moins étudiés à donner beaucoup de formules & de receptes, & à faire des raisonnemens sur la nature & sur les causes les plus éloignées des maladies, qu'à en donner des définitions claires, nettes, & courtes, ou du moins des descriptions exactes, & ce que l'on peut appeler proprement, l'Histoire d'une maladie. Nous nous sommes contentés de rapporter succinctement les observations de pratique les plus importantes, & qui avoient du rapport aux maladies que l'on traitoit, sans faire aucune citation des auteurs qui en ont traité, afin de ne point ennuyer. En un mot, nous avons cherché à faire reconnoître sûrement chaque maladie, & à la faire distinguer de celles qui

y peuvent ressembler; c'est cette partie que les Médecins appellent *le Diagnostique*, & dont le manque de connoissance cause de si grands désordres. Après le Diagnostique, nous avons expliqué exactement le Pronostic le plus que nous avons pu, pour ne point engager mal-à-propos dans une dépense en médicamens, qui excède quelquefois la valeur du Cheval : Ainsi ceux qui s'attendent à trouver grand nombre de receptes ou formules, seront trompés. On a choisi parmi celles dont l'expérience nous a assuré le succès, les plus simples, les plus communes & les moins cheres, pour éviter autant que faire se peut, les reproches que l'on a fait aux meilleurs Ouvrages qui ayent paru sur cette matiere; sçavoir, que leurs drogues étoient trop rares, hors de prix, & que pour le moindre mal, il falloit un Apoticaire; encore falloit-il que cet Apoticaire fût connoisseur en fait de Chevaux. Ce que nous indiquons sera peu sujet à cet inconvénient. Tous les Apoticaires indifféremment seront d'autant meilleurs, que n'ayant dans leurs boutiques que des drogues choisies pour les hommes, ils ne font point amas du rebut des drogues; & les remèdes en seront plus efficaces, & n'en seront pas beaucoup plus chers.

C'est donc sur la méthode que nous avons le plus insisté. On appelle Méthode le point de vue principal que l'on doit toujours avoir devant les yeux pour parvenir à la guérison, pour connoître les différens mouvemens de la nature; qui doivent indiquer le parti qu'il faut prendre, soit pour aider la nature, quand ses efforts ne sont pas suffisans pour se délivrer de la maladie, & corriger ou procurer la dépurarion & l'évacuation de l'humour

meur maligne qui la cause , soit pour ne la point interrompre , quand elle opère d'elle-même , soit pour la remettre quand elle se fourvoye totalement de la route salutaire ; & même l'arrêter tout court , quand elle tend à sa destruction. C'est cette partie que M. de Soleyfel a entrevue & tâché de suivre , & qui lui a attiré à juste titre une si grande réputation ; mais il y a plusieurs maladies dans lesquelles il semble l'avoir négligée ; & le peu d'ordre qu'il a mis d'ailleurs dans l'arrangement de ses matieres , l'a obligé à des redites , que la division générale & uniforme , qui regne dans cet Ouvrage , nous épargne.

Pour les dissertations sur les fermentations différentes , que subissent les humeurs dans chaque maladie , sur lesquelles s'est beaucoup étendu *le parfait Maréchal* , nous les croyons entièrement inutiles pour la guérison. Il faut laisser les Physiciens s'exercer sur cette matiere ; & quant aux influences des Planettes , nous n'en parlerons point , parce que leur puissance sur les corps terrestres n'a pas encore été démontrée ; que cette matiere est trop obscure pour entrer dans de si grands détails , & que cette opinion a beaucoup perdu de son crédit dans le siècle où nous sommes.

Les autres Auteurs qui ont traité de Maréchalerie n'étant point comparables à M. de Soleyfel , nous nous abstiendrons d'en parler. M. de Saunier dont l'ouvrage paroît depuis , mérite cependant une exception ; & nous avouons avec franchise que , quoique dans son livre il ne se soit pas assujéti à traiter les maladies avec une methode aussi

exacte en apparence que M. de Soleysfel , on peut le regarder cependant comme un recueil d'excellens remedes , que l'on peut employer dans les maladies où il les destine. Nous lui devons d'autant plus cette justice , que nous avons vu avec plaisir , que dans presque toutes les maladies que nous avons traité , nous étions conformes avec cet Auteur véritablement expérimenté dans la manœuvre qu'il convient d'y faire , & que nous avons donnée dans nos deux premières éditions qui ont précédé la sienne , dans laquelle nous avons trouvé encore des remedes que nous avons omis , qui méritent d'avoir place dans la présente édition , & dont l'usage ne peut être qu'excellent.

ARTICLE PREMIER.

Des maladies de l'Avant-main.

DU MAL DE TESTE.

LE nom de cette maladie est un terme si général , que les Auteurs qui en ont traité , semblent avoir choisi cette expression , plutôt pour sauver leur ignorance dans beaucoup de rencontres , ou ils voyoient un Cheval tourmenté par des douleurs , dont la cause leur étoit inconnue , que dans l'intention de caractériser une maladie particulière. Je n'en veux pour preuve que les symptômes vagues & indéterminés , auxquels ils donnent à connoître cette maladie ; & quand ils ont voulu donner quelque chose de plus précis , il s'est trouvé qu'ils ont parfaitement décrit la maladie

que l'on appelle *Ictericie* ou *Jaunisse*, qui n'est autre chose qu'une éffusion de bile universelle, moins perceptible aux Chevaux qu'aux Hommes, en ce que la peau, dans ceux-ci, est colorée de cette humeur prédominante ; & le cuir des autres ne peut, à cause du poil qui le recouvre, rendre cette couleur sensible ; ce qui fait que l'on ne peut appercevoir de jaune, qu'au blanc des yeux & à la partie interne des levres.

Les différentes sortes de remèdes de genres différents & même opposés, employés dans les occasions où l'on a vu les Chevaux attaqués de cette même maladie, font voir que l'on confondoit diverses maladies sous le même nom, faute d'en bien connoître la nature.

Le mal de tête n'est donc pas maladie par lui-même, il n'est que le Symptôme d'une autre, ou son avant-coureur, comme de la gourme, du feu, dont il semble être le caractère particulier, & de plusieurs autres.

Du Feu.

DANS le Feu, le Cheval ne peut fianter ; il a la bouche brulante ; la tête lourde, pesante & abrutie ; il la laisse aller dans la mangeoire ; le poil & le crin lui tombent ; & il perd l'appetit : on nomme aussi ce mal de feu, *Mal d'Espagne*. Il est vraisemblable que ce mal n'est autre que la fièvre ardente & continue.

Le premier & le plus essentiel de tous les remèdes, est de saigner promptement le Cheval, pour dégorgier les vaisseaux de la tête, qui sont embarrassés, je ne dis pas abondamment, parce que le Cheval tombe souvent en foiblesse pen-

dant la saignée dans cette maladie ; mais on y supplée en réitérant fréquemment cette opération, car elle est absolument nécessaire.

Cinq ou six heures après la saignée , donnez au Cheval un lavement émollient , composé comme il va être dit : & continuez d'en donner un ou deux par jour.

Le lendemain de la saignée , donnez-lui une prise de poudre cordiale , que l'on préparera de la manière suivante.

Prenez baïes de laurier , réguelisse , gentiane , aristoloche ronde , mirte , raclure de corne de cerf , de chaque quatre onces , semences d'orties , quatre onces & demie : hissope , agaric , rubarbe , cloux de gerofle , noix muscade , de chaque une once ; pulverisez le tout & le passez au travers d'un tamis fin , & le gardez pour le besoin. La dose pour une prise est de deux onces infusées à froid pendant douze heures (quand on en a le tems) dans une pinte de vin blanc , que vous faites avaler au Cheval avec la corne : il faut , s'il est possible , qu'il ait été bridé quatre heures auparavant , & qu'il le soit quatre heures après.

Comme cette maladie est proprement une fièvre maligne , & qu'il y a un grand feu dans le corps du Cheval , ce qui en fait donner le nom à la maladie , il faut tâcher de rafraîchir les entrailles le plus qu'il est possible ; c'est pourquoi il faut lui donner matin & soir un lavement , & lui faire manger , en le débridant , du son mouillé d'eau chaude , & le faire boire à l'eau blanche & chaude , en cas qu'il en veuille boire ; car il est des Chevaux qui périroient plutôt de soif , que de boire ni eau blanche , ni eau chaude : en ce cas

on la donne la moins froide que faire se peut.

Avant de donner un lavement au Cheval, il faut avoir la précaution de le vuider ou déboucher (vous en trouverez la méthode au Traité des Opérations) afin que le remède puisse pénétrer dans les entrailles & amollir les matieres qui y sont endurcies.

Pour faire un lavement émolliant , prenez un picotin de son de froment , & le faites bouillir dans deux pintes d'eau avec une livre de miel commun & deux onces de beurre frais , & y ajoutez , après avoir passé la décoction , un poisson de vinaigre commun, ensuite vous froterez le Cheval par tout le corps avec de l'eau-de-vie ; puis lui mettrez chaudement un drap imbibé dans une décoction d'un demi-boisseau d'avoine , que l'on aura fait bouillir dans cinq ou six pintes de lie de vin avec trois chopines ou deux pintes de vinaigre.

Le lendemain réitérez la prise de poudre cordiale & continuez le même régime.

Comme il n'est pas aisé d'avoir ces poudres cordiales par tout ni dans le moment , on pourra user des remèdes suivans.

Mêlez ensemble thériaque , 2. onces pour un Cheval de selle , & 3. onces pour un Cheval de carosse ; miel de Narbone & sucre en poudre, de chaque un quarteron , que vous ferez avaler au Cheval dans trois demi-septiers de vin blanc mêlés ensemble.

Ou bien eau de plantin & de chicorée sauvage , de chaque une chopine ; sirop violat, deux onces pour un breuvage, que vous ferez prendre au Cheval trois heures après la saignée au défaut des

poudres cordiales , observant le même régime , & ayant soin de le bien couvrir & de le tenir chaudement.

Ou bien vous mettrez , beaume de copahu , une once ; sirop rosat , deux onces ; contrayerva en poudre fine, deux gros , dans eaux de scorfonere , de scabieuse , de chardon benit , & de rose , de chaque six onces.

Ou bien encore ; eaux de scabieuse , de scorfonere , de chardon beni , de plantin & eau-rose , de chaque quatre onces ; safran du Levant, deux scrupules ; rubarbe , un gros , pour un breuvage ; que vous réitérerez le lendemain, s'il en est besoin, aussi-bien que le précédent.

Voici encore un autre procédé , & que l'on dit être très-efficace. Frotez le Cheval par tout le corps avec du vin rouge & de l'huile d'olive chauffés ensemble : liez le Cheval la tête basse, couvrez-la, & même tout le corps d'une bonne couverture ; faites rougir deux ou trois pierres assez grosses ; versez dessus de l'huile d'olive , de façon qu'il en reçoive toute la vapeur par dessous la couverture, & particulièrement par les nazeaux : réitérez cette fumigation trois fois par jour pendant deux ou trois jours , & après la premiere fumigation , faites-lui avaler trois demi-septiers du sang tout chaud d'un mouton ou d'une brebis , avec chopine de lait de vache tout chaud , & autant de bonne huile d'olive.

Ce dernier remède a encore plus d'efficace dans une espèce de maladie de feu , à laquelle on a donné le nom de *Mal de Tête de contagion*.

Si au bout de quatre ou cinq jours la fièvre ne se modere pas, vous ferez un breuvage avec deux

onces de Kinkina en poudre, que vous ferez infuser dans une chopine de vin émétique & autant d'eau commune où l'on aura fait fondre demi-once de crystal mineral. On réitérera ce remède trois ou quatre jours de suite, & on essaiera l'appetit du Cheval en lui présentant de la nourriture. Si l'appetit paroît revenu, c'est un bon augure. En prenant ce remède, il faut le tenir quatre heures devant & autant après au filet.

Mal de Tête de contagion.

C'EST vraiment une maladie épidémique & contagieuse, qui peut infecter tous les Chevaux de vingt lieues à la ronde. Cette maladie sembleroit avoir quelque rapport avec l'hérésipele phlegmoneux, par les signes suivans. La tête du Cheval devient extrêmement grosse; les yeux sont enflammés, lui sortent presque de la tête, & larmoient perpétuellement. Il coule par les nazeaux une matiere jaune & pourrie, dont l'attouchement seroit capable de gâter tous les Chevaux d'une écurie. C'est pourquoi on sequestre d'abord un Cheval, que l'on reconnoît atteint d'une telle maladie, & on le sépare des autres, auxquels elle se communiqueroit promptement. Au reste cette maladie, quoique dangereuse, est plutôt terminée (en bien ou en mal) que la gourme, la fausse gourme & la morfondure, &c. avec lesquelles elle a quelque ressemblance; l'écoulement des matieres provenant des glandes qui se grossissent sous la ganache & de la suppuration qui s'ensuit, en fait la guérison. La couleur jaune des matieres qui sortent par les nazeaux distingue cette maladie, de l'étranguillon où les matieres sont vertes. Il faut d'abord ôter l'a-

voine au Cheval malade , lui donner très-peu de foin , & le nourrir de son ; on le fera boire à l'eau blanche , & on lui fera un billot avec racine d'angélique , & de gentiane en poudre , de chaque demi-once ; poudre de réguelisse & *assa fœtida* , de chaque une once , que l'on incorporera avec un quarteron de beure frais : on continuera l'usage de ce billot tous les jours ; & de deux jours l'un on lui donnera le breuvage suivant ; un gros de safran ; agaric , rubarbe , oliban , gentiane , racine d'angélique , cristal minéral , de chaque demi-once ; le tout en poudre , délayé dans cinq demi-septiers de vin , ayant soin qu'il n'ait rien pris vingt-quatre heures auparavant ; & on donnera le soir un lavement émolliant. On parfumera deux fois par jour le Cheval avec la fumée de cette corne tendre qui vient aux jarrêts , & qu'on appelle vulgairement *Châteignes* ou *Ergats* ; on en coupera par préférence à un Cheval entier , & on la mettra hachée bien menue sur un réchaud , & on en fera recevoir la fumée par le même moyen que dans la précédente fumigation , ou par le moyen d'un sac percé par les deux bouts , en nouant l'orice supérieur autour du col du Cheval. Il faudra aussi prendre deux plumes d'oye avec leurs barbes , & les froter avec de l'huile de laurier , & attacher le bout du côté du tuyau , avec une petite corde , en faisant entrer les plumes par la barbe dans le nez , une à chaque narine , de toute leur longueur , & les attacher avec cette petite corde à la muserole du licol , & attacher le Cheval de façon que la matière ne tombe pas dans la mangeoire , & faire cela 3. ou 4. fois par jour , une demi-heure à chaque fois. Il ne faudra pas négliger de froter aussi

deux fois par jour les racines des oreilles & les parties postérieures de la mâchoire jusques dessous la ganache, avec un mélange d'égalles parties d'huile de laurier & d'onguent d'altheâ, envelopant la tête avec une peau d'agneau ou de lievre ; parce qu'il faut dans cette maladie faire tous les efforts pour faire aboutir cette enflure en matière ; & si elle peut percer d'elle-même, le Cheval en sera plutôt guéri. Si le mélange que l'on vient de prescrire n'avance pas assés la suppuration, il faut faire cuire de gros oignons de lys dans la braise, les appliquer le plus chaudement que le Cheval pourra souffrir, avec led. onguent & de la filasse par dessus, que l'on fera tenir avec un bandeau, ou une peau d'agneau ou de lièvre, pour que cette partie soit plus chaudement ; Et si l'aposthume ne perce pas au bout de 7. à 8. jours, il faudra le percer avec un fer rouge, de la grosseur du bout du doigt ; la matière en sortira & si elle sort abondamment, on y introduira tous les jours une tente de filasse, frotée avec de l'onguent basilicum jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de matière ni de sang, continuant toujours à tenir la playe bien chaudement ! S'il n'étoit point sorti de sang de cet abcès, il seroit presque inutile de rien mettre dans la playe, on le frotera seulement avec l'onguent ci-dessus.

Du mal des Yeux ; De la Fluxion & du coup sur l'Oeil.

Le mal des Yeux se manifeste par une grande sensibilité, rougeur, chaleur, & tension, que le Cheval ressent dans cette partie, craignant même d'ouvrir l'œil à la lumière qui le blesse, & qui est un corps

dont l'impression est encore trop rude pour lui. Les paupières sont épaisses & enflées; couvrent presque la prunelle, qui paroît enflammée lorsqu'on les sépare; & il sort de l'eau des deux angles de l'œil, qui est toujours humide. On appelle ce mal d'un nom général *Fluxion*, parce que cette partie ne s'enfle que par l'amas & l'engorgement des humeurs qui viennent s'y rendre en affluence, & n'en sortent pas de même. Cette fluxion peut venir de cause interne, aussi-bien que de cause externe. On les distingue l'une de l'autre, en ce que celle qui vient de causes externes, comme de chute, contusion, coup, ou blessure fait en peu d'heures un progrès infini; & celle qui vient de cause interne, comme d'acreté dans les humeurs, ou d'une trop grande abondance de sang, ne croît qu'en plusieurs heures.

A moins que la meurtrissure ne soit violente ou compliquée, c'est-à-dire, avec fracture de quelque os voisin, cette fluxion guérit aisément & promptement, en y appliquant les remèdes convenables. Il n'en est pas de même de celle qui vient de cause interne. La cause, en étant plus cachée, rend la guérison de ce mal plus longue & plus difficile; c'est pourquoi il est à propos, autant qu'il est possible, de se faire instruire par les personnes qui n'ont pas quitté de vue le Cheval, dès avant les commencemens de son mal; de l'occasion qui l'a fait naître; des progrès qu'il a faits; & si cette fluxion n'est pas périodique, ce qu'on appelle *Lunatique*, on ne risque point de le saigner au col, sur tout si le mal vient de cause externe, & si la contusion a été violente; & on lui baignera l'œil avec une des eaux suivantes.

Prenez iris de Florence , en poudre fine ; sucre candi , eau-de-vie & de la reine d'Hongrie , de chaque quatre cuillerées ; vitriol blanc , deux gros ; mêlez le tout dans quatre pintes d'eau de fontaine , lavez l'œil avec une éponge , de trois heures en trois heures , jusqu'à ce que vous voyiez un amandement ; puis continuez de six heures en six heures si le mal diminue ; & enfin employez la suivante qui est plus simple.

Une cuillerée de poudre de la racine d'iris de Florence & autant de sucre candi dans une pinte d'eau. La suivante est préférable , quand on a la commodité de l'avoir ayant été longtems éprouvée avec succès.

Prenez pierre calaminaire rouge , tuthie , couperose blanche & sucre candi , de chaque demi-gros en poudre fine ; coupez un œuf dur tranversalement , ôtez le jaune , mettez vos poudres à la place , enveloppez votre œuf rejoint dans un linge que vous mettrez infuser dans trois onces d'eau de plantin , & autant d'eau-rose ; exprimez ensuite l'œuf & le linge fortement , & vous servez de cette eau , ou la gardez pour le besoin.

De toutes les fluxions provenant de cause interne , la plus dangereuse , la plus difficile à guérir , & qui dépare le plus un Cheval , est une espèce de fluxion habituelle sujette à revenir régulièrement de tems à autre , & qui donne au Cheval le nom de *Lunatique*.

Du Cheval Lunatique.

L'ON appelle un Cheval lunatique , celui qui est sujet à une fluxion sur un ou sur les deux yeux , dont le retour périodique au bout d'un ou plu-

sieurs mois lui obscurcit tellement la vue , qu'il n'en voit aucunement pendant des jours entiers. La fluxion passée , l'œil redevient aussi beau , & il paroît en voir aussi clair qu'auparavant.

Les accès de ce mal , paroissant avoir un cours à peu près aussi réglé que celui de la Lune , auront sans doute donné lieu de croire qu'elle pouvoit y contribuer par ses prétendues influences. Mais sans examiner si c'est à bon titre que l'on prend cet astre à partie , nous nous contenterons d'observer , que cette maladie provient de l'abondance d'une humeur laquelle n'acheve sa circulation & sa depuration qu'au bout du terme limité de trente jours , de soixante ou quatrevingt-dix ; en un mot , d'une ou plusieurs fois , le nombre de trente jours , plus ou moins soit en vertu de la configuration & mécanique des organes , soit par l'impression , si l'on veut , d'une cause supérieure. Cette maladie se distingue de la fluxion ordinaire , en ce que dans la périodique on remarque au dessous de la prunelle une espèce de couleur de feuille morte. Du reste , au retour périodique près , les accidens sont les mêmes , inflammation à l'œil ou chaleur , enflure , obscurcissement sur la vue , abondance de larmes , taches jaunes , blanches & rouges , &c.

Quoique ce soit une perfection & pour la beauté & pour la bonté d'un Cheval , que d'avoir la tête sèche , il est pourtant un juste degré , passé lequel cette qualité dégénère en défaut. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir des Chevaux qui ont la tête fort sèche , attaqués de fluxions lunatiques ; car quoique ce mal paroisse affecté aux têtes grasses , à cause de la grande humidité qui y abonde , & qu'elles y soient plus su-

jettes, le dessêchement & l'émaciation des autres produit quelquefois le même effet. L'œil manquant de nourriture, le Cheval perd enfin l'usage de la vue.

Cette remarque doit engager à faire une égale attention sur la vue des têtes sèches, comme sur celle des têtes grasses.

Cette espèce de fluxion est d'autant plus dangereuse, que certainement elle fait perdre la vue au Cheval en très-peu de tems, soit qu'elle vienne tous les mois, ou tous les deux ou trois mois; car on remarque qu'au plûtard au huitième ou neuvième retour périodique, le Cheval en perd entièrement la vue & l'œil perd sa nourriture, & devient maigre & atrophie. A moins que l'on ne reconnoisse cette maladie dans son commencement, il est inutile d'y tenter aucun remède; parce qu'ils sont ordinairement inutiles, & que l'on perd en vain son tems & les remèdes sans soulager le Cheval.

Dans cette espèce de fluxion, on ne doit point saigner les Chevaux; mais on peut bien les purger. On ne le doit cependant pas faire d'abord, mais il faut pendant quatre ou cinq jours donner deux lavemens par jour au Cheval, puis passer à la purgation, & lui laver les yeux avec l'eau décrite au Chapitre précédent; mais pour éviter la récidive, il fera plus sûr de lui barer la veine du larmier. Quand la fluxion est passée, quelques-uns prétendent qu'il faut au mois suivant, le dénervier au bout du nez. Voyez la maniere d'y proceder aux opérations de Chirurgie.

Il est bon d'observer que quelques personnes prétendent, que rien ne rend les Chevaux plus

sujets à ces sortes de fluxions, que de leur donner du grain ou de l'avoine de trop bonne heure comme font quelques-uns qui en donnent aux jeunes Chevaux dès l'âge d'un an, non que cette nourriture ne soit bonne: mais il faut faire moudre le grain, parce que les machoires trop foibles à cet âge se fatiguent trop sans cette précaution.

Du Dragon.

Le dragon est une tache blanche, ou rousse, ou noire, qui vient au milieu de l'œil; & qui s'étend insensiblement, & couvre enfin toute la prunelle. Cette tache à quelquefois la figure d'un petit ver ou serpent tortueux, qui lui a fait donner le nom de *Dragon*. Un coup peut en être l'occasion; ce mal peut aussi venir de cause interne; mais de quelque cause qu'il vienne, comme ce mal demanderoit plutôt une opération (qui n'est pas aisée à faire à un Cheval), qu'une simple application de remèdes extérieurs, qui ne peuvent agir sur le mal même, & que les Chevaux ne sont pas des animaux patients & tranquilles, on regarde ce mal comme incurable. C'est pourquoi il se faut donner de garde d'acheter un pareil Cheval, quelque espérance de guérison que celui qui le vend veuille en donner.

De la Taie.

Les yeux des Chevaux ne sont pas exempts d'une maladie, qui n'est que trop commune parmi les hommes; on la nomme *Taie* ou *Cataracte*. Cette maladie est l'épaississement des liqueurs qui circulent dans le cristallin ou dans la membrane qui l'enveloppe, ou la formation d'une nou-

velle membrane qui vient se jeter comme une toile à travers au devant de la prunelle, & obscurcit par conséquent, & même fait perdre la vue. Il y a peu de guérison à espérer, par les mêmes raisons qu'au Dragon. Cependant quand on s'en apperçoit dans son commencement, il n'y a aucun danger de barer la veine, & de faire les autres remèdes; mais si c'étoit simplement dans la cornée que fût l'épaississement, ou dans l'humeur aqueuse, comme il arrive à quelque vus grasses, on prend du sel marin, que l'on enferme dans un morceau de bois d'aune, creusé exprès & rebouché; on calcine le tout; & quand le bois est en charbon, on le retire, & on sépare adroitement le sel que l'on met en poudre; & avec le ponce on en introduit dans l'œil. Quand le mal est extérieur, il n'y a point de vue que ce remède ne nettoye; mais si le mal est profond, il ne peut l'emporter.

De l'Ongler.

IL vient aux Chevaux aussi communément qu'aux hommes une incommodité qui n'est pas fort dangereuse; mais qui, étant négligée, pourroit faire perdre la vue; on l'appelle *Ongler*: c'est une dilatation variqueuse des vaisseaux de la cornée transparente, qui vont se rendre par un tronc à la cornée opaque, & dont les membranes s'épaississent insensiblement au point que les ramifications qui partent du centre de la cornée transparente qui est vis-à-vis de la prunelle, deviennent épaisses & opaques, & ôtent par conséquent la vue au Cheval. Pour y remédier, il faut faire l'opération que l'on trouvera au Chapitre des Opérations.

De l'Etranguillon ou Esquinancie.

Ce que l'on appelle aux hommes *Esquinancie*, attaque dans les Chevaux les mêmes parties qui sont le siège de l'étranguillon : c'est pourquoi nous regardons l'une & l'autre comme la même maladie, d'autant plus que les accidens sont les mêmes dans l'homme & dans les animaux. Cette maladie est une inflammation des glandes maxillaires situées sous la portion de la mâchoire inférieure, que nous avons appelée *la Ganache* ; ce creux formé par les deux côtés de la ganache, s'appelle *L'auge* ou *la Braye*. Par la proximité, cette inflammation se communique aux glandes voisines, qui se trouvent situées à la base de l'os hyoïde, (c'est l'os du gosier) & même aux muscles qui environnent cette partie & aux glandes parotides, qui sont celles qui se gonflent dans le mal qu'on nomme *Avives* : En se gonflant elles compriment les veines jugulaires & font périr le Cheval en très peu de tems d'une espèce d'appopléxie, s'il n'est promptement secouru. Ce gonflement est si considérable que le Cheval ne peut tourner la Tête, ni à droite ni à gauche. On remarque dans cette maladie que le Cheval jette une pourriture verte par le nez qu'il ne faut pas confondre avec la morve.

Les alimens trop chauds, comme le grain en trop grande quantité, le froid subit & glaçant d'une eau de puits ou de source, donnée à un Cheval arrivant en sueur, ou la trop grande fraîcheur du lieu où on lui laisse reprendre haleine lorsqu'il est essouffé pour avoir été surmené, sont les causes les plus fréquentes de cette maladie.

Les

Les accidens en font violents : ces glandes referrées, & la lympe qui y circule, congelée subitement par le froid, qui a saisi cette partie, empêchent les nouveaux fucs, qui y abordent, de s'y filtrer. La membrane qui enveloppe la glande déjà tendue & comme *crispée*, est obligée de se tendre encore ; elle grossit & comprime la trachée-artère, qui est le canal de la respiration, & l'ésophage, qui est le passage des alimens ; & cause une douleur, non-seulement vive, mais désespérante par le danger continuel de la suffocation, ce qui oblige l'animal à se veautrer & à se débattre, comme s'il avoit des tranchées.

Quelquefois ce mal est réellement accompagné de tranchées, auxquelles succède une rétention d'urine : il est violent, dangereux, & demande un prompt secours.

Il faut saigner le Cheval aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, le vuidier, & lui donner un lavement ; réitérer la saignée de quatre heures en quatre heures ; lui mettre du beurre frais dans les oreilles, & lui étuver la gorge avec guimauve, graine de lin, alüme & feuille de lierre terrestre, de chaque une poignée, bouïllie en suffisante quantité d'eau de rivière.

Il faut réitérer ces fomentations le plus souvent que l'on pourra ; au moins cinq ou six fois le jour ; & après chaque fomentation, frotter la gorge avec populeum, beurre frais & huile de laurier fondus ensemble, & tenir la gorge bien enveloppée avec une peau de mouton. On peut aussi lui passer dans la gorge par dedans un nerf de bœuf bien souple & uni avec lequel on portera

du miel rosat dans le gozier, en l'introduisant doucement & le retirant de même, deux ou trois fois, pour le nettoier.

Il faut lui ôter l'avoine, lui donner du son à la place, & le faire boire à l'eau blanche, ayant soin de bien battre le son de froment dans l'eau & lui donner très-peu de foin.

Lorsque le mal est si violent, que non seulement le Cheval en perd l'appetit, mais même qu'il lui est impossible à cause de l'inflammation de pouvoir macher ni avaler; il faut lui faire une bouillie avec des biscuits secs ou des croutes de pain, que l'on broiera dans un mortier, & que l'on fera bouillir dans trois pintes de bonne biere ou dans une quantité suffisante de lait, & que l'on fera prendre avec la corne.

Ordinairement le Cheval est hors de danger, quand il a passé dix à douze jours sans mourir.

Des Avives.

Les avives sont une inflammation prompte & soudaine des glandes parotides. Ces glandes sont situées au dessous de la base de l'oreille en descendant vers le coin de la ganache. Le Cheval fait bien-tôt connoître qu'il en est incommodé par les violentes douleurs qu'il ressent, tant dans cette partie, que dans le ventre, parce que ce mal est toujours accompagné de tranchées, & les tranchées de rétention d'urine, ce qui oblige le Cheval à se tourmenter & à se débattre vivement. La réunion de ces deux accidens fait connoître que le mal principal est les avives; car il y a des tranchées sans avives, mais rarement des avives

sans tranchées. Aussi le Cheval porte-t-il souvent la tête du côté des flancs à droite & à gauche, comme s'il vouloit montrer l'endroit où il sent le plus de mal : il se couche & se relève souvent, sans trouver une place où il puisse avoir du repos, & ne peut uriner. C'est pourquoi il faut commencer par lui mettre de la paille fraîche sous le ventre pour le faire uriner, s'il est possible. si cela ne suffit pas, on le mènera dans une bergerie où il y ait un troupeau de moutons, & si cela ne fait point d'effet encore, on tâchera d'introduire dans le canal de la verge, un poux vivant, ou quelques morceaux de gros poivre concassé; ensuite on lui fera introduire dans le fondement le bras d'un homme graissé d'huile de noix; on fera presser la vessie, & on frotera le fourreau avec la même huile.

Il faudra ensuite saigner le Cheval au col, puis peu de tems après sous la langue; & dans l'intervalle lui donner trois quarterons d'huile d'amandes douces avec demi-septier d'eau-de-vie (pour un petit Cheval) ou chopine (pour un Cheval de carosse); puis saisir entre les doigts ces glandes gorgées, les manier, & écraser fortement, & les battre avec le manche du boutoir ou du brochoir pour les meurtrir; car c'est une mauvaise méthode que de les ouvrir. Ensuite vous ferez une pâte avec des feuilles d'ortie verte que vous pilerez avec de fort vinaigre, de laquelle pâte vous remplirez les deux oreilles du Cheval, de façon qu'elle puisse y rester 7. à 8. heures. Après ces remèdes, on pourra lui donner deux onces de thériaque, un quarteron de miel de Narbonne, & un quarteron de sucre, dans trois demi-septiers de vin.

Si le Cheval continue d'être tourmenté de tranchées, on le saignera aux veines du flanc, & on lui donnera un demi-septier de vin blanc, autant d'huile d'amandes douces, deux gros de crystal minéral & deux onces de thérébentine de Venise, avec une demi-once de poivre long en poudre, le tout mêlé ensemble. On remarque dans le bas de l'oreille en dedans une enflure, qui forme une espèce de repli. Il faut la percer avec le bistouri ou la lancette. Si le mal est récent, il n'en sortira que du sang corrompu; s'il est ancien, il en sortira du pus.

Comme ce mal fait perdre l'appetit aux Chevaux, si le Cheval restoit plusieurs jours sans manger, il faudroit lui faire avaler quatre jaunes d'œufs avec une muscade rapée, & un quarteron de sucre, dans une pinte de vin rouge pour le fortifier & le soutenir; ou bien lui donner la bouillie décrite au Chap. de l'Etranguillon. Pour éviter ce mal, qui est fort dangereux, & n'arrive jamais que par des accidens étrangers au temperament du Cheval, comme d'avoir bu une eau vive & froide, ou courante, ou tirée d'un puits très-profond, (c'est pourquoi cette maladie est plus commune dans les pays de montagnes qu'ailleurs,) il faut avoir soin, si le Cheval n'est pas accoutumé à la crudité de ces eaux, de la faire chauffer ou de la battre avec la main, ou d'y battre du son de froment; ou si l'on n'a pas la commodité de faire aucune de ces choses, de promener le Cheval au pas & au trot après qu'il a bu, pour échauffer l'eau dans son estomac par cette agitation.

De la Gourme.

Cette maladie est une dépuration de la pituite épaisse & visqueuse provenant de la qualité des nourritures que le Poulain a eues, ou du climat dans lequel il est né ; ce qu'il est aisé de concevoir en faisant attention , que dans les Pays Méridionaux , où l'air qu'on respire est plus sec , & les plantes moins chargées de phlegme, les Poulains & les Chevaux sont moins sujets à cette maladie , que dans les Pays qui tirent plus sur le Nord, climat auquel cette maladie semble être particulière. •

Cette dépuration se fait ordinairement par manière de dépôt sur les glandes qui sont situées sous la ganache , lesquelles s'engorgent considérablement , & viennent quelquefois à supuration ; quelquefois se dégorgent par les nazeaux sous l'apparence d'une mucosité foetide ; & quelquefois se dégorgent des deux manières à la fois , la tumeur qui se forme sous la ganache se perçant quelquefois d'elle-même.

Il est rare que les jeunes Chevaux échappent cette maladie vers l'âge de trois ou quatre ans dans ce Pays-ci ; & les deux manières dont nous venons de dire que se terminoit cette maladie , sçavoir , par supuration , ou en jettant par les nazeaux , sont les deux plus favorables : car il arrive quelquefois qu'un Cheval jette sa gourme en manière de pus par diverses parties , par une épaule , par un jarrêt , par-dessus le rognon , par un avant-cœur , par un pied , &c.

Aucun âge n'en est cependant excepté ; car

il y a des Chevaux qui jettent dès la première année, d'autres dès la deuxième ou la troisième; mais ceux qui jettent avant la troisième, sont sujets à jeter plusieurs fois. Il est pourtant avantageux qu'ils la puissent jeter de bonne heure & dans les pâtures, parce que l'herbe purge le Cheval, & qu'ayant la tête baissée, cela facilite l'écoulement des matieres. Mais comme on n'a point cette commodité dans l'Hyver, il faut tenir le Cheval chaudement dans l'écurie, le faire boire à l'eau tiède & blanche, lui ôter totalement l'avoine, & ne lui donner que du son.

La principale vuë que l'on doit avoir dans la cure de cette maladie, est de faire jeter par les nazeaux, ou de faire supurer la glande sous la ganache, autant qu'il est possible.

Quand un Cheval jette imparfaitement, il est rare qu'il porte santé, jusqu'à ce que cette maladie revienne dans un âge plus avancé, à six ou sept, même à dix & douze ans; c'est ce qu'on appelle *Fausse gourme*.

Pour prévenir cet accident, quand il paroît disposé à jeter, il faut lui faire un breuvage avec eau de scabieuse, scorfonere, chardon béni, rose & chicorée amère, & vin blanc, de chaque un demi-septier; y délayer une once de confection hyacinthe, & le lui faire avaler, après l'avoir laissé cinq heures au filet, & l'y laissant autant de tems après; ou bien on lui fait un autre breuvage, avec la poudre cordiale, dont il a été parlé ci-devant.

En le débridant donnez-lui du son mouillé d'eau chaude, & le faites boire tiède & à l'eau blanche.

Donnez-lui matin & soir le lavement émollient, décrit à la maladie du Feu, & lui seringuez plusieurs fois par jour dans les nazeaux de l'eau-de-vie battue avec huile d'olive; ou bien enduisez d'huile de laurier, une plume d'oye; saupoudrez le tout de tabac ou de poivre, & le mettez dans le nez du Cheval, ayant soin d'attacher ce plumeau au licoi avec un fil, mettez le Cheval au mastigadour pendant deux heures & réitérez le lendemain. Le troisième jour au lieu de poivre ou de tabac, usez d'ellebore en poudre, jusqu'à ce qu'il cesse de jetter. Il est bon encore de lui faire recevoir la fumée de quelques grains de genièvre jettés sur un réchaud de feu.

Si la tumeur sous la gorge est si considérable qu'elle paroisse plutôt disposée à supurer qu'à se dégorger par les nazeaux, frotez-la tous les jours avec parties égales d'huile de laurier & de beurre frais & le double, d'onguent d'altheâ, mêlés à froid. Tenez le Cheval couvert & chaudement, & enveloppez-lui la gorge avec une peau de mouton la laine en dedans, pour achever de digérer & d'évacuer l'humeur qui cause cette maladie, & dont le moindre reste est un levain qui produit par la suite une fausse gourme, non moins difficile à guérir que la gourme simple.

Si la tumeur ne paroît pas disposée à bien supurer, prenez un verre d'huile d'olive commune, deux onces d'huile de laurier, deux onces de beurre frais, & la grosseur d'une petite noix de poivre, & pleine la coquille d'un œuf de vinaigre. Faites fondre le beurre avec les huiles; quand le tout est fondu, jetez le poivre, &c. & faites avaler le tout tiède par les nazeaux au Cheval. Ce remède peut

causer des battemens de flanc, mais qui se dissipent au moyen de lavemens émolliants, que l'on réitérera deux fois par jour : ce remède est si efficace qu'il guériroit une morve commençante, c'est pourquoi on le donne dans la gourme ou fausse gourme, quand on a le moindre soupçon de morve : on peut réitérer ce remède jusqu'à quatre fois, laissant quatre jours d'intervalle entre chaque prise.

Quand un Cheval jette beaucoup, & qu'à cela près il boit & mange bien, & que l'on soupçonne la morve, donnez-lui cinq à six fois, de cinq en cinq jours, deux onces d'huile d'aspic pure.

Pour faire jetter facilement & en peu de jours un Cheval, qui a peine à jetter par les nazeaux, soit dans la gourme, soit dans la fausse gourme, on lui fait prendre dans son ordinaire, composé de moitié avoine & moitié son, matin & soir, une bonne pincée d'une poudre composée de parties égales de graine de paradis, graine de l'aurier, soulfre vif; le tout pulvérisé ensemble, & passé dans un tamis. Il faut observer que plus la tumeur sous la ganache est grosse, moins le Cheval est en danger, plutôt & plus sûrement il guérira, qu'en Été ou au Printems, saisons où cette maladie se manifeste le plus communément. La seule pâture guérit presque tous les Chevaux qui en sont atteints; quoiqu'en Hyver, en apportant la précaution de tenir le Cheval bien enveloppé dans une écurie bien chaude, cette maladie n'est pas beaucoup plus dangereuse.

On emploie divers mélanges d'onguens sur la tumeur.

On peut se servir du suivant : onguent rofat , onguent d'althéa , onguent populeum , miel commun , de chaque 4. onces ; onguent basilicum , 8. onces : fondez le tout à petit feu ; & après l'avoir retiré de dessus , vous remuerez le mélange , jusqu'à ce qu'il devienne froid.

Au défaut de ces onguens , on emploiera le cataplasme suivant : prenez sauge & lavende , une poignée de chacune , bien broyées dans un mortier ; ajoutez-y deux poignées de fleur de farine ; faites bouillir le tout ensemble dans du vinaigre à discrétion. Le tout étant bien cuit , vous en appliquerez sur les glandes qui sont sous la ganache , le plus chaud qu'il sera possible , deux fois par jour.

Il est à propos de faire manger par terre tous les Chevaux qui jettent ; cette attitude facilite l'écoulement des matières par les narines. Il faut avoir attention de bien faire nettoyer la place où on met leur nourriture , pour qu'ils ne respirent point de poussière. Lorsqu'ils jettent imparfaitement , on les aide par la fumée de ce parfum ou quelque semblable. Prenez oliban , mastic , storax calamite , semence d'ortie , agaric , baies de genievre & de laurier , de chaque une once , faites du tout une poudre dont on jettera une once sur un rehaut de feu pour en faire recevoir la fumée au Cheval , après lui avoir mis la tête dans un sac ouvert par les deux bouts , on réitére ce remède tous les jours pendant 10. à 12. jours.

De la fausse Gourme.

Cette maladie , qui comme nous avons dit , est le reste d'une gourme jettée imparfaitement ,

est alors beaucoup plus considérable qu'auparavant, d'autant qu'aux accidens décrits dans la gourme, se joignent la fièvre, une difficulté de respirer, & de grands battemens de flancs, par où commence cette maladie, & par où on la distingue de la morve. Mais le Cheval n'en est pas moins en danger, sur tout quand il vient de nouveau à jetter par le nez; car dans cet âge avancé, la dépuration ne s'y fait plus avec tant d'aisance, & l'on aura beaucoup plus de ressource dans la supuration, en ce que la tumeur, à cet âge, n'est pas toujours sous la ganache, mais quelquefois à la partie externe de l'os de la ganache, au même endroit où viennent les avives.

Quand il n'y a point de tumeur sous la ganache, le Cheval en est beaucoup plus malade, toute l'humeur étant obligée de sortir par le nez. L'on observe encore que cette humeur est plus jaune que dans la gourme, ce qui ne sert pas peu à les distinguer.

Il faut dans cette maladie, user de beaucoup plus de lavemens que dans la précédente, & beaucoup plus long-tems; ensuite user des eaux cordiales ci-devant prescrites, s'il peut lever la tête; & procurer, s'il se peut, une loüable supuration, pour mettre le Cheval en sûreté.

Du Rhûme ou Morfondement.

Ce que l'on appelle *Rhûme* dans les hommes s'appelle *Morfondement* parmi les Chevaux, le terme de *Rhûme* n'y étant point en usage. Cette maladie a ses accidens tellement semblables

aux précédentes, qu'on ne la peut aisément distinguer; car le Cheval paroît triste, & dégouté; touffe; jette aussi par les nazeaux une pituite âcre, gluante, blanche, ou verte; & a les glandes engorgées sous la ganache, aussi-bien que dans les maux dont nous venons de parler. Il s'y joint quelquefois une fièvre assez violente; la respiration s'embarrasse; & il paroît en grand danger de suffoquer. On la distingue pourtant en ce que le gosier devient dur & sec au toucher. Cette maladie ne laisse pas d'être périlleuse & quelquefois longue.

Elle peut dégénérer en mal de Cerf, & le col devient roide & les dents serrées de façon, qu'il n'est point de force qui puisse ouvrir la bouche du Cheval, comme on le verra, quand nous parlerons du mal de Cerf. Elle peut aussi dégénérer en morve.

Il faut donc aussi-tôt qu'on s'apperçoit de la tumeur sous la ganache, la lui froter avec quelque onguent qui l'excite à jeter; en voici un dont on peut se servir avec succès.

Prenez huile d'olive, huile de l'aurier, beurre frais, de chaque une once; onguent d'altheâ, deux onces; mêlez à froid en consistance d'onguent; s'il y a fièvre, donnez le breuvage décrit à la gourme, avec les mêmes précautions, & lui donnez en le débridant, du son mouillé d'eau chaude, & qu'il boive aussi à l'eau blanche chaude.

Donnez aussi des lavemens émolliants chaque jour, quoique plusieurs personnes, qui se mêlent de Chevaux, craignent de leur en donner dans le morfondement; car l'expérience nous con-

vainc qu'ils y font bien, & la raison nous en persuade : servez-vous de la description émolliante donnée à la maladie du Feu.

S'il n'y a point de fièvre, donnez-lui une prise de la poudre cordiale décrite aussi au Feu.

De la Morve.

Nous mettons la Morve à la suite de ces maladies, parce qu'elle leur succède quelquefois, quand elles ont été négligées ou maltraitées, & que les symptômes en sont fort semblables. Cette maladie a beaucoup de rapport à celle que l'on nomme pulmonie ou phthisie dans les hommes, car à la toux près, que les Chevaux n'ont point ordinairement dans ce mal, le siège de cette maladie paroît être un ulcère dans le poumon, quoiqu'on trouve dans cette maladie des ulcères dans d'autres parties, comme le foie, la rate, les reins.

Cette maladie se reconnoît à un écoulement qui se fait par les nazeaux, d'une humeur visqueuse, tantôt blanche, tantôt rousse, d'autres fois jaune ou verdâtre : joignez à ce signe, l'engorgement des glandes sous la ganache, lesquelles deviennent douloureuses & adhérentes à l'os. Quand même elle ne seroient pas adhérentes, si elles sont douloureuses, c'est un grand préjugé de morve.

On remarque communément que dans la morve les Chevaux ne jettent que d'un côté, & que dans le morfondement, ils jettent des deux.

L'on fait encore une épreuve, c'est de mettre la tête du Cheval sur un sceau plein d'eau

claire, & de broüiller l'humeur qui coule par le nez du Cheval. Si cette mucosité ou morve se précipite au fond, comptez que c'est du pus; si elle furnage, il y a lieu de croire que ce n'est qu'une lymphe épaissie; quelquefois même on y remarque quelque trace de sang : quand vous voyez ce signe, comptez la maladie pour incurable.

On connoît encore qu'un Cheval est morveux par cette épreuve : on trempe dans de fort vinaigre, un morceau de linge ou un plumaceau, qu'on lui fourre dans les nazeaux; s'il s'ébroue, (c'est l'éternuement du Cheval) il n'est point morveux, du moins confirmé; car il ne pourroit faire un mouvement si violent, s'il y avoit ulcère dans les nazeaux : s'il ne s'ébroue point par conséquent, on le regarde comme morveux.

Cette maladie est périlleuse pour le Cheval; mais elle est encore très-dangereuse dans une écurie, & se communique aisément, même par l'air que les Chevaux respirent. Ainsi la première chose que l'on doit faire, est de séparer des autres, un Cheval atteint de cette maladie; ensuite vous lui ferez prendre le remède suivant en breuvage.

Prenez trois tête d'ail, une poignée de graine de genièvre, un demi-verre de suc de bryone; pilez le tout ensemble; prenez outre cela poivre battu & gingembre en poudre, de chaque une once; canelle & clou de gérofle battus, de chaque une once & demie; & deux cueillerées de bon miel; mettez infuser le tout dans une pinte de vin blanc, & passez la liqueur. Faites in-

fuser d'un autre côté, une demi-once de bon tabac dans un verre de vin blanc, passez & mêlez les deux infusions, que vous ferez prendre au Cheval, ayant soin de le mener immédiatement après au trot & au galop, pendant un quart d'heure. Il faut qu'il soit deux bonnes heures avant & autant après sans manger ni boire. Il faut aussi le faire bien couvrir. Ce remède est violent, & le Cheval en est à l'extrémité ; c'est pourquoi on ne le donne, que quand la morve est bien mauvaise. On s'en sert aussi pour le farcin.

En voici un autre qui est plus doux ; prenez deux onces de Mercure coulant, que vous faites amalgamer avec suffisante quantité de fleur de soufre, dont on fait des pillules avec du beurre. Au bout de huit jours, donnez-lui de nouvelles pillules, & ainsi de huitaine en huitaine.

Ou bien donnez-lui chopine de vin émétique de deux jours l'un, pendant quinze jours ; mais malgré tous ces remèdes, tenez le mal pour incurable, quelque peu invétéré qu'il soit ; & même on ne doit tenter ces remèdes que dans l'incertitude où l'on est de sçavoir si c'est cette maladie : car si l'on en est assuré, c'est une dépense inutile, cette maladie étant reconnue par tous ceux qui ont de l'expérience pour être incurable. Nous ne sommes pas entrés dans le détail des trois espèces de morve glandeuse, epineuse & chancreuse, dont parlent tous les gens qui se mêlent de Chevaux, tant parce qu'ils ne les caractérisent & ne les distinguent pas assez bien l'une de l'autre, que parce qu'ils les reconnoissent toutes trois pour incurables.

Du Lampas ou Fève.

Le Lampas est une tumeur de la grosseur d'une noisette, qui se forme à l'extrémité antérieure de la machoire supérieure, proche des pinces : & quelquefois la chair descend d'un demi-doigt plus bas que les dents. Cette grosseur cause de la douleur au Cheval en mangeant, particulièrement lorsqu'il mange du grain. Comme ce mal ne s'en va pas de soi-même, on est obligé d'ôter la fève, même aux jeunes Chevaux, quoique les dents de lait ne soient pas encore tombées. Cela se pratique avec un fer rouge fait exprès pour cet usage, lequel est plat par le bout, & large comme une pièce de douze sols. On a soin de lui mettre auparavant dans la bouche un pas-d'âne envelopé dans du linge, pour lui tenir la bouche ouverte, de crainte de le blesser. Il faut beaucoup d'adresse dans le Maréchal qui fait cette opération, premièrement pour la faire en une application du fer chaud ; secondement pour ne pas cautériser jusqu'à l'os ; ce qui arrive quand on y revient à deux fois.

Quand les dents de lait sont tombées, on fait cette opération encore plus hardiment.

L'opération étant faite, il faut que le Cheval ne mange que du son mouillé pendant quelques jours ; & s'il ne recouvre point l'appétit, il faut lui laver la bouche avec un linge trempé dans du vinaigre, dans lequel on aura broyé deux ou trois têtes d'ail, avec une petite poignée de sel : ce linge s'attache au bout d'un bâton.

Quoique cette incommodité ne passe pas pour

maladie , il en peut cependant arriver de mauvaises suites, parce que le Cheval ne pouvant ni boire ni manger, tombe malade de foiblesse.

Barbillons.

On appelle barbillons de petites excroissances charnues , qui ont la figure des barbes d'un poisson, qu'on nomme Barbillon , situées à deux doigts au delà des crocs d'en bas à la partie latérale interne des dents ; ce mal empêche un Cheval de boire , & par conséquent de manger , ce qui le feroit bientôt dépérir. La guérison de ce mal dépend de l'adresse d'un Maréchal à introduire des ciseaux longs sous la langue du Cheval , & à emporter d'un seul coup ces excroissances à droite & à gauche successivement ; ce qui se fait avec le secours du pas - d'âne , comme pour ôter la fève. On tire la langue , & on prend garde que le Cheval ne retire la tête , parce qu'il pourroit arriver , que la langue resteroit dans la main , sur tout si le Cheval étoit vif & peureux ; car il n'y a point d'animal auquel la langue tienne moins. Après lui avoir coupé les barbillons , il sera bon de lui donner un coup de corne , & de lui laver la bouche avec du sel , de l'ail & du vinaigre pour le remettre en appetit.

Cirons.

Il vient à la bouche des Chevaux une incommodité qu'on appelle *Cirons* : ce sont de petits boutons blancs , qui viennent au dedans des lèvres , supérieure & inférieure , & qui passent la

la premiere peau. Pour les ôter, il faut se servir d'un clou de fer à cheval, ou d'un autre instrument semblable, pourvû qu'il ne soit pas trop tranchant ; & prendre avec la main les lèvres l'une après l'autre, comme si on vouloit les retourner : ensuite on découpe la premiere peau à l'endroit des cions, & on coupe legerement la chair en divers sens pour en faire sortir un peu de sang ; après quoi on donne un coup de corne au Cheval, on lui lave la bouche, comme ci-dessus, & on le met au son mouillé pendant deux ou trois jours.

Des Surdents.

L'on appelle *Surdents*, des dents machelières inégales, & qui s'usent plus d'un côté que de l'autre ; ce qui fait que ne portant point également l'une sur l'autre, le Cheval ne peut pas bien broyer les alimens, dont une partie retombe de la bouche. Quelquefois ces surdents deviennent si longues & si pointues, qu'elles blessent le palais & les gencives.

Le remède est de renverser le Cheval par terre si l'on n'a point de Travail ; de lui mettre un pas-d'âne dans la bouche ; de lui casser avec un gouge & un grand fer, qui sert de marteau, cette excroissance osseuse, ou du moins l'évuider, s'il se peut ; & lui faire ronger le careau ensuite, pour unir les aspérités de la dent cassée.

Cette opération même de faire ronger le careau suffit pour unir les dents ; & est moins dangereuse, mais demande beaucoup plus de patience. Le careau est une grosse lime quarrée, qu'on

met dans la bouche du Cheval entre les grosses dents , pour la lui faire mâcher pendant un quart d'heure , ou plus , s'il est nécessaire ; au moyen de quoi ces surdents deviennent égales aux autres dents.

Il arrive quelquefois aux premières dents au dessus des crochets, qu'elles s'allongent considérablement, & ressemblent à des dents de Loup : on les coupe avec des triquoises.

La même chose arrive aux crochets ; mais plus communément à ceux d'en bas : on est obligé de les rogner de même.

Des Barres & de la Langue blessées.

LES barres peuvent être blessées, non-seulement lorsqu'on est obligé de se servir du pas-d'âne , dont nous avons parlé dans l'opération précédente ; mais un Cavalier qui a la main dure , un mors trop rude , & un coup porté par accident sur le mors ou sur les barres mêmes , peuvent y faire des écorchures , des blessures , & entamer jusqu'à l'os , & en faire sauter des esquilles. On peut juger par la cause de l'accident , combien la plaie est considérable. Si la cause n'en est pas connue , il faut examiner s'il n'y a point de pourriture & de puanteur dans la plaie , ce qui en fait un ulcère. Cela se connoît facilement en portant le doigt dans la plaie , & de-là au nez. Il faut chercher aussi s'il n'y a point d'esquille enlevée ou éclatée. Lorsque l'os paroît sain & entier , & qu'il n'y a point de puanteur , il faut se servir de billots de miel , qui se font de cette manière. On prend un linge , qu'on étend sur une table , & que l'on couvre de miel pur

ou de figues sèches pilées avec le miel ; après quoi on le roule , de façon qu'il fasse à peu près la grosseur du poignet. Ensuite on met ce rouleau dans la bouche du Cheval , & on l'y arrête par le moyen d'une corde attachée aux deux bouts du rouleau , & qu'on passe par dessus la tête du Cheval comme une bride ; & on le met quatre ou cinq fois par jour une heure à chaque fois : s'il y a pourriture ou quelque chose d'éclaté , il faut y mettre du sucre candi en poudre , ou du sucre commun.

Quant à la langue , si elle se trouve blessée , le repos , ou au moins un mors plus doux , en cas que l'on soit obligé de s'en servir précipitamment , la rétabliront en la frotant avec du miel rosat.

Si la bouche étoit fort échauffée , on pourroit piler de l'éclaire avec du verjus & un peu de sel , & quelques gouttes d'huile , & en froter la bouche. Quand il vient sur la langue un limon épais ; que l'on appelle communément *Chancre* ; on la frote avec poivre , sel & vinaigre mêlés ensemble.

Il est important de guérir promptement un Cheval , qui a la langue blessée ; parce que s'il sent du mal long-tems à cette partie , il s'accoutume à battre à la main & lever la tête.

Du Pissanesse ou Pinsanesse.

ON trouve dans quelques Auteurs une maladie qui est peu commune dans ces Pays , puisque non seulement nous ne l'avons jamais vûe ; mais des Maréchaux , pendant plus de cinquante années d'expérience n'en ont jamais entendu parler. C'est une maladie de l'avant-main ; comme de l'arrie-

re-main. Elle commence par une démangeaison considérable sous le pied ; & le Cheval ne pouvant se dispenser d'y porter la dent, & même la langue, ce mal se communique avec une telle subtilité, qu'il en perd l'appétit sur le champ. La langue lui devient toute noire, & tombe en vingt-quatre heures. Nous ne sommes point garants de ces faits ; mais nous les trouvons rapportés par divers Auteurs qui donnent, comme de concert, le même remède pour ce mal. C'est de saigner d'abord le Cheval à la pince du pied malade, puis lui laver la langue avec sel & verjus ; & enfin le saigner de la langue ; & ils assurent que le Cheval guérira miraculeusement.

Du Tic.

Il y a deux sortes de Tics ; l'un est naturel, & l'autre provient d'une mauvaise habitude.

Le tic naturel, ou qui vient de naissance, est un mouvement involontaire des muscles de certaines parties, comme des yeux, de la mâchoire, ou du col, lesquels agissant sans le consentement de l'animal ; lui font faire des mouvemens, qu'il n'est pas le maître d'empêcher. L'on voit des hommes sujets à cette première espèce de tic ; mais elle est sans remède.

La seconde espèce de tic, est une mauvaise habitude que les Chevaux contractent. Parmi une infinité de ces mauvaises habitudes, qu'il seroit trop long de rapporter, la plus commune, est de ronger la mangeoire ; & comme les uns la rongent plus volontiers avec la mâchoire supérieure, les autres avec l'inférieure, c'est ce qui fait que les

uns ont les dents d'en haut plutôt usées, les autres celles d'en bas. Ce défaut vient de ce que les Chevaux étant jeunes, & sentant du mal aux dents qui percent les gencives, ils se sont accoûtumés à ronger le bord de l'auge, pour faire passer cette démangeaison; ou bien ils contractent ce défaut pour l'avoir vû faire à d'autres. Il résulte beaucoup d'inconvéniens de cette habitude. Le premier, est qu'ils perdent une grande partie de leur avoine, le second est qu'ils prennent beaucoup de vents, ce qui non-seulement les fait roter continuellement, chose très-désagréable à entendre; mais encore leur donne souvent des tranchées, dont ils peuvent mourir. Il en est qui rongent continuellement leur longe & la coupent; à ceux-là il suffit de leur mettre une chaîne. D'autres mordent tout ce qui se présente à eux; ceux-là sont les plus dangereux, & la correction leur est nécessaire. Pour ceux qui tiquent sur l'auge, on la frote avec du fiel, ou de la fiente, ou bien on y met des lames de cuivre ou de fer; mais le plus sûr est de leur donner leur avoine dans un sac, & de les attacher court & haut à un anneau de chaque côté.

Du mal de Cerf.

CETTE maladie est une espèce de rhumatisme universel, qui tient le corps roide dans toute son étendue; mais particulièrement le col & les mâchoires, de sorte que le Cheval ne peut manger & est autant en danger de mourir de la faim que de son mal. Dans cette maladie il tourne les yeux par un mouvement convulsif, comme s'il alloit mourir, de sorte qu'on n'en voit que le blanc; & il a par intervalle des battemens de cœur

& de flancs si grands , qu'on croiroit qu'il va périr. En maniant le col on le sent roide & tendu , & la peau aride. La fièvre accompagne cette maladie, qui est souvent mortelle, & demande un prompt secours. Cette maladie est d'autant plus dangereuse , qu'elle est communément accompagnée de fourbure & de gras fondu. Si ces accidens n'y sont pas joints, il y a espérer.

Il faut donc alors saigner promptement à la veine du col, & réitérer la saignée pendant douze à quinze heures, d'heure en heure ou au moins de deux heures en deux heures, n'en tirant qu'un verre environ à chaque fois ; donnez au Cheval des lavemens émollians tous les jours, & frotez-lui la machoire & le col, si le mal ne le tient que dans ces parties, avec une composition de moitié eau-de-vie & moitié huile de laurier, & autant d'onguent d'altheâ : ou bien avec un mélange de parties égales d'huile d'aspic, d'huile de thérebentine & d'huile de laurier.

Mais si le Cheval en est attaqué par tout le corps, trempez un drap dans de l'eau-de-vie, ou si le Cheval n'en vaut pas la peine, dans de la lie de vin chaude, & lui enveloppez tout le corps, après le lui avoir froté avec la composition précédente, & le couvrez bien.

Si le Cheval n'a point de fièvre, donnez-lui le quatrième jour de la maladie, le matin à jeun, une prise de poudre cordiale & le faites boire à l'eau panée.

Et au cas que le Cheval eût la fièvre, donnez-lui le breuvage d'eaux cordiales, & le soir un lavement.

Lorsque le Cheval commencera à fianter des matieres liées & épaisses, cessez breuvage, pou-

dre & lavement, & le mettez à l'usage d'une boüillie faite avec de la farine d'orge, & de l'eau bien cuite & bien claire ? donnez-lui en une pinte, & prenez garde qu'il ne perde haleine en l'avant.

Il ne faut pas oublier le feu dans cette maladie. On passe un bouton de feu sur le haut de la nuque, près du toupet, avec un fer gros comme le doigt, & de la longueur du doigt, on y fait entrer un plumaceau enduit d'un liniment, fait avec une once d'huile de thérebentine & une cuillerée de vers de gris en poudre ; vous en passerez deux autres au-dessus des oreilles ; mais à ceux-là on y passe un féton enduit du même liniment, ou de supuratif, ou de quelqu'autre digestif.

Si le train de derriere est entrepris, passez au troisième nœud de la queue en remontant, un bouton de feu, & y mettez un plumaceau enduit du même onguent.

Si les machoires se ferment trop, mettez-lui un billot gros, comme le poignet, enveloppé d'un linge chargé de miel, pour lui tenir la bouche ouverte, avant qu'elle soit tout-à-fait ferrée, & pour lui mettre de tems à autre la machoire en mouvement, jusqu'à ce qu'il mange. Si les machoires s'étoient tellement ferrées qu'on ne pût lui couler aucun breuvage dans la bouche, il faudroit faire un coin de bois large & mince, & l'introduire en frappant doucement avec un marteau à plusieurs reprises & à plusieurs heures de distance. Il suffit que l'on ait deux ou trois lignes de jour, pour qu'il puisse prendre des remèdes & quelques alimens. On lui présentera pour nourriture

un peu de son, ou bien de la farine battuë dans de l'eau.

Vous pouvez, pour lui froter les machoires, vous servir de l'onguent pour la nerf-soulure, ou onguent des nerfs, dont voici la description.

Maniere de faire l'Onguent des Nerfs.

PRENEZ des fleurs de romarin, de lavande, de millepertuis, de camomille & de mélilot, de chaque une poignée, & les mettez dans un grand matras; versez dessus une pinte d'esprit de vin bien rectifié; mettez par-dessus un vaisseau de rencontre, que vous luterez bien; puis vous mettrez votre matras au bain-marie, ou sur du sable chaud, & l'y laisserez vingt-quatre heures, remuant de tems en tems, pour en faciliter la teinture; prenez d'autre part chamœpitis, marjolaine, romarin, menthe, ruë, lavande, de chaque une poignée; genièvre verd, deux onces; baies de laurier, racine de piréthre & mastic, de chaque une once; benjoin, demi-once; castoreum & camfre, de chaque trois gros: pilez chacune de ces drogues séparément & les mettez ensemble dans un nouveau matras luté de même que le premier, avec son vaisseau de rencontre sur un bain de sable, ou bain-marie, & le laissez vingt-quatre heures de même, remuant de tems à autre pour en tirer une forte teinture. Au bout de vingt-quatre heures, mêlez dans un troisième matras vos deux teintures, que vous verserez par inclination, & y ajouterez une livre de savon marbré, coupé bien menu; couvrez d'un vaisseau de rencontre, lutez, & met-

tez de nouveau à un bain de sable ou bain-marie, remuant de tems en tems, jusqu'à ce que le savon étant parfaitement dissous, le tout soit en consistance d'onguent. Cet onguent est excellent non-seulement pour les nerfs-ferrures de vieil, pour les entorses & foulures, mais encore pour les efforts d'épaule & de hanches.

Du Vertigo.

LE Vertigo est aux Chevaux ce que l'on appelle aux hommes *Délire*, ou *Phrénésie*, ou *Transport*; il en est aux uns comme aux autres, de deux espèces, l'un tranquille & l'autre furieux.

Dans le premier, le Cheval met la tête entre les jambes, va toujours droit devant lui, sans se détourner. Il paroît avoir les yeux renversés, & va donner de la tête au mur, parce qu'il ne voit pas, & même se laisse tomber fort rudement par terre dans son étourdissement.

Cette maladie se traite à peu près comme la précédente; on saigne le Cheval de trois en trois heures; on lui met de même des boutons de feu; ensuite on applique une peau de mouton toute chaude sur la tête; on le frote avec les mêmes onctions, & on lui donne les mêmes poudres cordiales.

Le Vertigo furieux est une espèce de rage; & l'on ne peut approcher du Cheval sans beaucoup de péril; il ne veut ni boire, ni manger; il se débat; il se frappe la tête contre les murs & paroît comme désespéré; quand il s'échape il cause de terribles désordres. Des Auteurs prétendent que ce vertige vient d'un ver qui prend

naissance dans la queue, & qui monte toujours le long de l'épine du dos jusqu'à la tête, où étant parvenu il cause tous ces ravages, lorsqu'il vient à toucher la dure-mere; mais cela n'a aucune vraisemblance; & les maladies qui attaquent le genre nerveux, sont capables de produire cet effet. Il est assez inutile de donner des remèdes pour ce mal, parce qu'on ne peut approcher du Cheval; cependant si on le pouvoit, la saignée jusqu'à défaillance, les lavemens rafraichissans & purgatifs, & les onctions précédentes, y pourroient donner du soulagement.

Cette maladie provient souvent d'un coup de soleil, sur tout si le Cheval a eu long-tems le soleil dans le front, étant au piquet la tête exposée au plein midi: quelquefois aussi de l'indiscretion d'un Ecuyer, qui aura fatigué trop long-tems un Cheval, en lui donnant une leçon trop violente & trop longue sur les voltes ou pirouettes; ce qui est capable d'étourdir un Cheval.

Il faut attacher un Cheval atteint de ce mal entre deux piliers avec un licol à double longe, afin qu'il ne puisse se frapper la tête ni contre l'auge, ni contre le ratelier.

Du mal de Taupe.

CE mal vient aux Chevaux qui tirent au collier, préférablement aux Chevaux de selle ou de harnois: il vient sur le sommet de la tête, entre les deux oreilles, ou plutôt derriere les deux oreilles, à l'endroit où porte le licol; & est une meurtrissure qui dégénère en abcès, qui fuse souvent tout le long de la criniere. Les autres Che-

vaux peuvent pourtant gagner ce mal, lorsqu'ils tirent trop au licol, sur tout si le licol est fait de corde, ou lorsqu'ils ont reçu quelque coup violent; ou bien quand ils ont été trop long-tems exposés au soleil, comme il arrive au piquet à l'armée. Cette tumeur excède quelquefois la grosseur du poing, & est remplie de sang extravasé ou d'eaux rousses; s'étend tout du long de la criniere, & gagne beaucoup de terrain en peu de tems, à cause de sa pente.

Les Chevaux ombrageux sont plus sujets à ce mal, que les autres; parce qu'à la moindre peur, ils tirent sur leur licol, qui écorche insensiblement cet endroit, y fait venir de l'inflammation, une tumeur, & finalement de la matiere.

Ce mal peut encore provenir d'un coup violent donné sur la tête du Cheval.

Il faut commencer par saigner promptement le Cheval, pour empêcher que le dépôt n'augmente, & réitérer même la saignée; puis raser le poil & mettre dessus toute la tumeur une charge avec poix, thérébentine, farine, saindoux, huile de laurier, & vieux oing; ou bien on se sert de l'onguent de Montpellier. On purge après quelques jours, le Cheval, & on réitére la purgation de tems en tems; car ces maux sont longs, & on en a vû durer plus de six mois.

Outre la charge que l'on applique sur la tumeur, on y passe encore au travers un bouton de feu de la grosseur du petit doigt, qui perce d'outre en outre, & ensuite un sétou chargé d'un bon digestif, comme de supuratif, thérébentine & jaunes d'œufs crus; le lendemain on bafine la place avec de l'eau tiède; & l'on frote avec

une teinture d'aloës, qui se fait , en mettant dissoudre de l'aloës dans de l'eau-de-vie ; ou bien au défaut de cette teinture , usez d'oxycrat tiède. Il faut prendre garde que le Cheval ne s'écorche en se frotant ; puis on jette dessus la plaie de l'os de sèche en poudre , ou de la colofane , ou des os calcinés , ou de la savate brûlée ; ou bien on se sert d'Egyptiac.

Tumeurs & blessures sur le Garrot.

L'UNE & l'autre viennent ou de coups , ou de morsures de Chevaux entr'eux , ou plus souvent de ce que la selle , dont les arçons sont entr'ouverts , a porté dessus , ou le coussin du har-nois. Quand ce mal est négligé , de simple plaie il devient ulcère.

Si c'est une simple foulure sur le garrot sans écorchure , & qu'il n'y ait pas lieu de soupçonner une extravasation de sang , on met dessus un liniment d'huile de laurier , onguent d'altheâ , & eau-de-vie , avec l'essence de thérébentine & le basilicum , ou bien le suivant. Il faut prendre cinq ou six blancs d'œufs , les battre long-tems pour les mettre en écume ; ensuite prendre une once d'alum de roche crud , qui n'est pas calciné ; le mettre en poudre , comme de la farine , & le mêler parmi les blancs d'œufs : le tout étant bien mêlé , y ajouter environ un verre d'esprit de thérébentine ; battre encore tout cela , & y ajouter autant d'eau-de-vie ; & à force de battre le tout ensemble , cela deviendra comme une espèce d'onguent , dont vous frotterez l'enflure trois ou quatre fois par jour. On peut se servir encore du

façon ordinaire dissous dans l'eau-de-vie, sur une assiette, que l'on met sur des cendres chaudes.

Mais s'il y avoit ulcère, & qu'il fût invétéré, on fait dessus une incision cruciale : c'est-à-dire, qu'on donne un égoût de chaque côté à l'ulcure, & par dessus on fait une incision longitudinale ; puis on prend urine d'homme, deux pintes ; sel, un litron ; alum pilé, quatre onces ; on met le tout dans un grand poëlon, qui tienne au moins quatre ou cinq pintes, parce que la liqueur monte beaucoup sur le feu, & l'on remue toujours avec une petite cuillère de bois ; on prend de cette liqueur pendant qu'elle bout, & avec la cuillère de bois, on en verse toute bouillante dans le garrot ; on réitère le lendemain, & on laisse la plaie sept à huit jours sans y toucher. Il est rare qu'on soit obligé d'en venir à une troisième projection, qu'on peut cependant faire, si la nécessité le requiert, mais il suffira, suivant les apparences, de mettre dessus de l'égyptiac, pour mondifier & fêcher l'ulcère, & empêcher que le Cheval ne se frote.

Bien des personnes se servent, pour les simples foulures ou échorchures, du lappa major ou bardane, qu'ils appliquent dessus, ou bien de la morele.

On peut se servir encore de ce remède, dont nous venons de donner la description, pour les ulcères & blessures sur le rognon.

*De l'effort d'Epaule, ou du Cheval entr'ouvert,
ou faux Ecart.*

QUELQUES personnes se trompent souvent à cette

maladie , quand ils ne sont pas instruits de sa cause en traitant dans le pied un mal , qui a sa source plus haut ; comme ils voyent un Cheval boiter , ils passent plusieurs jours à y mettre divers charges , remolades , &c. puis parlent de le des-foler , & au bout de plusieurs semaines , s'avisent enfin que le mal pourroit bien être dans l'épaule. C'est pourquoi , lorsque l'on voit un Cheval boiter , il est d'une très-grande importance de chercher quelle en est la cause ; car il y en a une infinité qui peuvent occasionner cet accident. Un clou de ruë , un chicot , un morceau de verre ou de grès qui aura percé la sole , & même le petit pied , une atteinte que le Cheval se sera donnée en courant , ou qu'il aura reçue , toutes les maladies de jambe & de pied , dont nous parlerons dans la suite & plusieurs autres , sans compter le mal d'épaule , peuvent le faire boiter.

Voici les signes les plus ordinaires pour ren-connoître ce dernier , lorsque l'on n'a point été témoin de l'accident. Premièrement , voyant le Cheval ne s'appuyer bien que sur trois jambes , il faut examiner le pied qu'il lève , la fourchette & la sole ; & faire lever le fer , pour voir s'il ne cacheroit point le mal , ou s'il ne le cause-roit pas lui-même par être trop ferré , ou par quelques clous qui ferreroient trop la veine , ou le petit pied , &c. puis avec des triquoises , on pince la sole & le sabot tout au tour , après avoir fait parer le pied. Si le Cheval ne feint point à toutes ces épreuves , on examine le paturon & le boulet ; on voit s'il n'y a point d'entorce ; on passe la main le long du nerf en remontant vers

l'épaule , & ne trouvant mal ni douleur jusques-là , on la frote un peu rudement , en pressant avec la main. Le Cheval pourra alors témoigner quelque douleur , d'où on conjecturera que cette partie est le siège du mal. On a coutume de faire promener un Cheval un espace de tems un peu considérable , quand il paroît boiter , pour l'échauffer . & lui denouer les épaules : s'il arrive qu'après cet exercice il ne boite plus , on en conclut que le mal étoit dans l'épaule , & cela est vrai. Mais s'il boite plus fort , il ne faut pas conclure que le mal soit dans le pied nécessairement. Cela arrive cependant d'ordinaire , mais quand le mal d'épaule est un peu considérable , il ne fait qu'augmenter par cet exercice , & fait boiter le Cheval tout bas , aussi-bien que s'il avoit mal au pied.

La plus sûre maniere pour connoître le mal d'épaule , c'est de faire trotter le Cheval en main quelque pas , & d'examiner comme il porte toute la jambe malade , si au lieu de porter toute la jambe sur une ligne droite en avant , il prend un cercle pour y arriver. Ce mouvement , qui s'appelle *Faucher* , est le signe le plus certain , que le mal est dans l'épaule , & si l'on examine bien le Cheval , on le reconnoîtra infailliblement peu ou beaucoup , en cas qu'il soit atteint de ce mal , & de plus il traine la pince , comme s'il étoit déboulété , quand il marche & quand il est réposé , il a toujours la jambe malade en l'air & en avant.

Cet accident arrive souvent pour une chute ou pour un effort que le Cheval a fait , pour se retenir & empêcher la chute. Dans cet effort , il met en contraction les muscles extérieurs

de l'omoplate & de l'épaule, & écarte ainsi des côtes, les os de l'épaule, qui y sont unis par des attaches fibreuses seulement. Par cet écart, il se déchire de ces parties fibreuses, qui laissent fuinter des goûtes de limphe & de sérosité, lesquelles forment des amas d'eau qui devenue, par son extravasation, corps étranger, incommodé considérablement le Cheval, & empêche la reunion de ces parties, & même y attire une fluxion de nouvelles humeurs.

Il faut donc commencer par saigner le Cheval à l'ars, recevoir son sang dans un vaisseau & le remuer avec la main, de peur qu'il ne se grumele, y mêler un demi-septier d'eau-de-vie, & en faire une charge sur l'épaule.

Si c'est un Cheval de prix, au lieu de son sang, mêlez avec de l'eau-de-vie du beaume ardent, ou bien mêlez parties égales d'essence de thérebentine, d'eau-de-vie & d'huile d'aspic.

Si ces remèdes ne suffisent point, vous réitérerez la saignée & vous passerez un séton audedans de l'épaule du Cheval, & non au paleron, & le suspendrez ou le retiendrez au râtelier, de façon qu'il ne puisse se coucher de quinze jours, afin que les humeurs, que le séton ou l'ortie fera sortir, puissent avoir leur écoulement. Le Cheval étant obligé de demeurer longtemps sur ses jambes courroit risque de devenir forbu, si l'on n'avoit soin de le saigner de tems en tems.

On peut, au lieu du séton ou de l'ortie, appliquer une roue de feu sur la noix : (on appelle la noix le joint de l'humerus avec l'omoplate.) Il y a un inconvénient, c'est que le Cheval en demeure

demeure marqué toute la vie, mais aussi ce remède est plus efficace que le séton.

Il faut remarquer que tous ces remèdes, quelques puissants & efficaces qu'ils soient, ne conviennent pas à toutes sortes de maux d'épaule, que l'on prend presque toujours pour des écarts ou faux écarts (quoiqu'à tort); parce que le Cheval boitte de l'épaule. Voici trois cas où ces remèdes seroient inutiles. Le premier, c'est lorsqu'un Cheval est foulé ou trop pressé par un des arçons de la selle, soit par la malfaçon de la selle, soit parce qu'il aura monté dessus quelque gros homme pesant; qui aura eu un des étriers plus long que l'autre; en sorte qu'un Cheval en sera incommodé tant qu'il ne changera pas & de cavalier & de selle.

A ce mal suffit de faire des frictions avec le savon & l'eau-de-vie, ou autre remède semblable; & pour prévenir la récurrence, changer la selle. Le second cas où un Cheval boitte de l'épaule, c'est lorsqu'en marchant, il se fera froissé l'épaule contre un arbre, un mur, ou quelque chose de dur. Il faut employer les mêmes remèdes que dans le cas précédent; & il seroit inutile alors d'employer le feu, le séton, ni l'ortie.

Le troisième cas est quand un Cheval a les épaules plates & sèches, ou de naissance ou par le travail. Ce dernier cas est sans remède; & ceux dont nous venons de parler, sont diamétralement opposés à la cure qui conviendroit en pareil cas; puisqu'il faudroit bien plutôt chercher à nourrir l'épaule, qu'à la dessécher.

*De l'Ecorchure entre les Ars, ou du Cheval
frayé entre les Ars.*

ON appelle un Cheval frayé entre les ars, lorsqu'il est écorché dans le pli de cette partie. Ces deux termes signifient la même chose; cet accident, qui est fort léger, arrive quand un Palfrenier n'a pas soin de nettoyer cette partie, qu'il oublie fort souvent; & lorsque le Cheval a le cuir tendre; ou à la suite d'un long voyage.

Le remède est de prendre parties égales de graisse de rognon de mouton & de miel, & d'en faire un onguent à froid, que l'on applique sur le mal; & de tenir ensuite la partie nette pour éviter la récédive.

De l'An cœur, Avant-cœur, ou Anti-cœur.

C'EST une tumeur contre nature, formée par un amas de sang extravasé à la partie antérieure du poitrail, qui se communique souvent sous le ventre, jusqu'au fourreau aux Chevaux, & jusqu'aux mammelles aux Cavales.

Cette tumeur approche de la nature du bubon pestilentiel.

La tristesse du Cheval, les battemens de cœur, la fièvre ardente & les défaillances, jusqu'à tomber par terre, aussi-bien que le dégoût universel, en sont les symptômes.

Il faut tâcher de faire venir cette matière à suppuration. C'est pour quoi il faut appliquer sur la tumeur une charge composée avec un litron de farine, une demi-livre de poix noire, autant de

poix blanche, demi-livre de thérébentine, un quarteron d'huile de laurier, avec une demi-livre de sain-doux ou vieux-oing : faites cuire le tout à petit feu, & chargez le Cheval.

On peut se servir aussi de l'onguent de Montpellier ; mais comme il est trop coulant, il faut le corporifier avec suffisante quantité de poix.

Si la tumeur étoit trop lente à venir à suppuration, on ouvreroit la peau avec un bistouri entre les deux jambes de devant au bas du poitrail ; & avec la corne de chamois, on feroit une loge entre cuir & chair à droite & à gauche, suffisante pour y placer un morceau de racine d'hellebor noir, trempé pendant quelques heures dans du vinaigre, de la grosseur d'une noix ; ensuite on recout la peau. Si au bout de vingt-quatre heures il se trouve en cette partie une tumeur grosse comme la tête d'un homme, c'est un signe qui fait espérer une prompte guérison. Cette maladie est presque mortelle dans les pays chauds, fort dangereuse dans les climats comme le nôtre, & très-peu en Hollande & dans les pays froids.

De la Loupe.

LA loupe est une tumeur molle & indolente dans son commencement, enfermée dans un kiste ou dans une poche, laquelle grossit insensiblement & est située entre le cuir & les muscles aux environs des parties membraneuses. Ces fortes de tumeurs renferment ordinairement des humeurs glaireuses, quelquefois une matiere semblable à du plâtre, quelquefois à du suif ; quelquefois une matiere charnue, & quelquefois d'une autre nature.

Quand cette tumeur roule aisément sous la peau on peut espérer de la fondre ou résoudre ; mais quand elle est adhérente, cela est beaucoup plus difficile. Cette tumeur apporte plus de difformité que d'incommodité réelle, à moins qu'elle ne soit située sur quelque articulation, & que par cette cause elle n'empêche l'action & le mouvement.

Le Maréchaux connoissent peu cette espèce de loupe qui vient indifféremment sur toutes les parties du corps ; mais voici la maladie à laquelle ils donnent ce nom, quoiqu'elle ne soit rien moins qu'une loupe.

Il est des Chevaux qui se couchent en vaches , c'est-à-dire , les jambes sous le corps. Lorsque les éponges du fer sont trop longues , elles blessent le coude & le meurtrissent si considérablement, que peu d'heures après on trouve un ékymose fort grande , (on appelle *Ekymose*, un sang extravasé, ou épanché hors des vaisseaux) & une tumeur qui se voit quelquefois égale en grosseur à la tête d'un homme ; cette loupe est fort dange-reuse, & veut un prompt secours ; il faut d'abord déferer le Cheval, & rogner toutes les éponges , quand on voudra le ferrer de nouveau. Il faut le saigner, parce qu'ordinairement dans ce mal, il est entrepris de tous ses membres, & employer les mêmes remèdes que dans l'Avant-cœur.

Si la tumeur est trop considérable pour espérer un bon succès de ces remèdes, & qu'elle paroisse remplie d'eau rousse ou de pus, mettez une pointe de feu par-dessous pour donner égoût à la partie.

Si l'on s'apperçoit de la tumeur dès le premier jour, & qu'elle ne soit pas considérable, après avoir remédié à la ferrure, il suffira de laver cinq à six fois par jour la tumeur avec l'eau la plus froide que l'on pourra trouver, par le moyen d'une éponge, & d'employer un seau d'eau à chaque fois.

Des Malandres.

C'EST une espèce d'ulcère qui se forme au pli du genou en dedans, où la peau se trouve fendue & rongée par l'âcreté des humeurs qui en découlent. Ce mal rend quelquefois le Cheval boiteux, ou du moins lui tient la jambe roide au sortir de l'écurie. Le poil se trouve mouillé & hérissé en cet endroit, & plein d'une saleté grenue. Quelquefois il s'y forme une croûte plus ou moins grosse.

Outre que ce mal n'est pas aisé à guérir, quand on le pourroit faire certainement, il ne faut pas toujours risquer de le faire subitement, parce que les accidens seroient pires que le mal, l'humeur descendant dans le pied, où elle produit souvent ce qu'on appelle un Fic ou Crapau; c'est pourquoi il faut seulement tâcher de l'adoucir & d'en empêcher le progrès.

Ce mal est plus ordinaire à des Chevaux chargés de poil, & nourris dans des pâturages gras & humides, qu'à d'autres. Ce mal paroît souvent se guérir en Été, quoique cependant la place en reste toujours marquée; tant parce que la transpiration, plus abondante dans cette saison, détourne une sérosité surabondante, qui est la cause de ce mal, que parce que la poudre qui vole alors en

l'air, les dessèche en partie. Dans l'Hyver au contraire, la transpiration moins abondante, oblige les sérosités superflues de refluer sur cet égoût, & les éclabouffures des bouës irritent ces crevasses, & entretiennent ces ulcères, qui restent exposés à toutes les injures de l'air; & font souvent broncher & même tomber un Cheval, excellent d'ailleurs.

Il est vray que cela ne diminue pas infiniment le prix d'un Cheval; mais il est beaucoup mieux qu'il soit entièrement sain.

Pour proceder avec sûreté à la guérison de ce mal, qui ne diffère que par la situation seulement, des Solandres & Mules traversines, dont il sera parlé dans leur lieu; il faut commencer par purger le Cheval, pour en détourner la source; ce que l'on réitérera plusieurs fois pendant la cure: & après la premiere purgation, on fera usage d'un des onguens suivans.

Mêlez ensemble parties égales de populeum, de savon noir & de beurre frais; & frotez les Malandres matin & soir, avec ce mélange. Ou bien prenez un quarteron de poudre fine d'écailles d'huitres bien calcinées, autant pesant de navets; nettoyez, pilez vos navets, & mêlez le tout dans une demie livre de sain-doux, que vous ferez cuire en consistance d'onguent.

Du Sur-os, de l'Ossellet, & de la Fusée.

Le sur-os est une tumeur dure, calleuse & sans douleur, qui croît sur l'os même du canon, à la partie latérale, tant interne qu'externe.

On en distingue trois sortes.

La premiere, est lorsqu'il se trouve seul.

S'il est malheureusement placé dans le genou ou sous le tendon, que l'on appelle en terme de Cavalerie, *Nerf* : il est très-mauvais, fait boiter le Cheval, & le rend inhabile au service. S'il est éloigné de l'un & de l'autre, c'est un défaut, mais qui n'empêche pas qu'on ne puisse tirer du service d'un Cheval, à moins que le mal ne s'étende.

La seconde espèce est le chevillé, c'est lorsque sur la même jambe, il y en a un d'un côté, & l'autre de l'autre, se correspondant si juste, qu'on croiroit l'os traversé d'une cheville osseuse.

La troisième, est lorsque deux se trouvent au dessus l'un de l'autre du même côté du canon sur la même ligne, on l'appelle alors *Fusée*.

L'on voit quelquefois à la partie interne & supérieure du canon, un gros sur-os, qui semble s'étendre jusques dans le genou; c'est une dilatation de la partie latérale de la tête, ou extrémité supérieure du canon. Il n'estropie pas le Cheval comme le sur-os dans le genou; mais il est très-dangereux: on l'appelle *Offelet* improprement. La même chose arrive aussi quelquefois à l'os du paturon. Comme la différence de ces accidens est difficile à connoître, ils sont toujours fort suspects.

Le sur-os simple qui n'approche pas du genou ni du nerf, se dissipe ordinairement de lui-même & n'a besoin d'aucun remède; mais on en voit peu de cette espèce au dessus de huit ou neuf ans.

Toutes ces maladies viennent souvent au Che-

val, pour s'être blessé l'os au travers du périoste. L'os contus recevant de nouveaux fucs nourriciers & ayant perdu son ressort, se dilate & forme cette éminence. Les maladies internes peuvent aussi y contribuer.

Voici la maniere de les traiter. Il faut commencer par raser le poil où est le fur-os; le battre long-tems & à petits coups avec un bâton aplati par un côté, afin de le ramollir; ensuite y appliquer le remède suivant.

Prenez mercure deux onces; euforbe trois gros; soufre trois gros; cantarides un gros; réduisez le tout en poudre & l'incorporez avec huile de laurier; apliquez-le sur le fur-os & l'y laissez vingt-quatre heures.

Ce remède demande une main légère & habile, parce que si ce caustique, qui est violent, venoit à s'étendre au-delà des limites qui lui doivent être prescrites, il causeroit du dégât & feroit une escare trop considérable.

En voici un autre, qui ne laisse pas de demander beaucoup d'adresse.

On fait bouillir dans un poisson d'huile de noix la grosseur d'un pois de sublimé corrosif. Le Cheval étant tenu ferme, ou placé dans le travail, on trempe dans cette huile bouillante un nouët d'ail, qu'on a auparavant attaché ferme au bout d'un bâton, & on le porte avec quelques gouttes d'huile bouillante sur le fur-os, en pesant un peu. On réitère deux fois de deux jours l'un cet attouchement. Quand l'escare est tombée, on jette dessus de la savate brûlée, ou de la poudre d'huître calcinée, & on recommence le lendemain.

On préfère ordinairement à tous ces remèdes l'étoile de feu ; on verra au Chapitre des Opérations, la manière de la mettre. On donne à l'osselet, suivant sa grandeur, deux ou trois petites raies de feu. Il est vray que ce remède ne guérit pas le fur-os ; mais comme ce mal n'est dangereux que dans ses suites, il l'empêche de croître, & c'est assez.

A la fusée, une étoile ne suffisant pas, on donne le feu à couleur de cerise en raye ou en fougère. (Voyez le Chapitre des Opérations) & si le nerf étoit adhérent, il n'y auroit pas de danger à le toucher légèrement avec le couteau de feu pour le détacher.

Il y a encore un autre procédé pour traiter les fur-os & les fusées, qui consiste après les avoir amollis à petits coups, comme dans la méthode précédente, à y donner quelques petits coups de flamme ou de lancette, pour percer la peau à plusieurs endroits sur l'étendue du fur-os ou de la fusée ; en faire sortir du sang ; dégorger & faire pénétrer avec plus d'activité le remède que l'on y applique ensuite.

Ce remède est de l'essence de thérebentine, dont on imbibe un plumaceau de filasse, que l'on met sur le mal ; on pose par dessus une compresse en cinq ou six doubles : on recouvre le tout avec un morceau de vessie de bœuf ou de cochon ; & on tient tout cet appareil en état, non avec une corde, mais avec une bande de linge de la longueur & de la largeur à peu près d'une bande à saignée de pied pour les hommes. Il ne faut lever cet appareil qu'au bout de vingt-quatre heures, & le renouveler trois ou quatre jours de suite.

Quelques-uns donnent le nom d'osselet, particulièrement aux exostoses ou excroissances osseuses, qui viennent à la partie inférieure du canon en approchant du boulet ; & distinguent ce mal en trois especes, comme nous avons fait le sur-os : mais la différence de la situation ne doit pas faire faire deux especes d'un mal, qui au dessus ou au dessous du milieu du canon a toujours la même cause, le même prognostic, & demande la même cure.

Du Nerf fêré.

En terme de Cavalerie, le nerf étant un terme consacré pour signifier tendon, il s'ensuit que la nerfêrure est l'atteinte qu'un Cheval se donne ou reçoit à un des tendons de la jambe. La grandeur de l'atteinte ou du coup, fait juger de la grandeur & de la conséquence du mal, si l'on a vû donner le coup ; mais on s'en apperçoit plus communément, parce que l'on voit boiter un Cheval.

Il faut examiner les jambes en pressant le nerf entre les doigts de haut en bas ; & quand on vient à presser l'endroit du nerf ou tendon qui a été contus, on reconnoit aisément que le Cheval y ressent de la douleur. Quoique la peau n'ait pas été entamée, la meurtrissure peut avoir été très-considérable : c'est pourquoi il faut y apporter remède au plutôt. Si l'on s'en apperçoit sur le champ, quelque considérable que puisse être le mal, il y a lieu d'espérer qu'il ne sera pas long ni dangereux, en le traitant comme il convient.

Coupez en deux une grosse éponge que vous

trempez dans un mélange de parties égales de fort vinaigre & d'esprit de thérébentine battus ensemble; enveloppez-en toute la jambe, & particulièrement le nerf dans toute sa longueur; recouvrez vos éponges avec de la vessie, & retenez le tout en état avec une ou plusieurs bandes de linge, ayant attention de ne pas trop serrer le nerf, ce qui feroit un mal plus grand que le premier.

Au défaut de ce remède, on peut se servir du suivant.

Prenez de la mie de pain bien broyée; pétrissez-la avec bonne bière, comme pour en faire du pain; & ensuite la délayés avec de la bière encore, comme de la bouillie; faites-la cuire, & y ajoutez la grosseur d'une noix de populeum, & autant d'onguent rosat; étendez ce cataplasme sur du linge blanc de lessive & l'appliquez; mettez par dessus des compresses trempées dans l'oxycrat chaud; & ayez soin de les imbiber de tems en tems du même oxycrat jusqu'à guérison.

Il y a pourtant des nerfures, que l'on ne peut guérir sans y mettre un feu léger en fougere ou en pate d'oye; & quand le mal dure trop long-tems, on prend ce parti, ou bien lorsque la nerfure qui se présente à guérir, est ancienne.

De l'entorse, ou Mémarchure.

L'ENTORSE est une extension violente des tendons & des ligamens qui rassemblent les deux os du paturon avec le canon & le petit pied, quoiqu'il n'y ait point de dislocation, qui est un fait à part. Ce mal peut être très-considérable,

premierement, par lui-même; mais de plus, parce que ce mal, demandant le repos, le poids du corps du Cheval, qui porte entier sur l'autre jambe, le met en danger de devenir forcé.

S'il y avoit dislocation, c'est-à-dire, que l'os fût dérangé de sa place, & ne roulât plus dans sa cavité ordinaire, le mal seroit si considérable qu'il seroit inutile de songer à y appliquer des remèdes. Il faudroit plutôt songer, si faire se pouvoit, à rétablir cette luxation ou dislocation.

La différence que nous mettons entre l'une & l'autre, est que dans la luxation, l'os reste en partie dans sa cavité, & en est en partie dehors. Celle-ci est plus dangereuse, parce qu'elle tient plus long-tems les ligamens tendus dans un état violent; & dans la dislocation, l'os étant sorti entièrement de sa boîte, les ligamens reprennent leur étendue naturelle. Mais toute l'adresse des plus habiles Maréchaux de nos jours, n'a pas encore été jusqu'à ce point de perfection; & ils abandonnent un Cheval dans cet état. Il faut espérer qu'avec le tems, ils imiteront l'heureuse hardiesse des Chirurgiens, qui entreprennent avec succès cette opération sur les hommes.

Les Maréchaux ne remédient donc aux entorses, que lorsqu'elles sont de simples extensions ou foulures de tendons; & leur cure consiste dans le moment à laisser le Cheval en repos, & à apliquer dessus des remèdes astringens & les repercutifs les plus forts, pour le premier appareil, afin de rafermir & resserrer les parties qui ont été outrément tendues; & y empêcher la fluxion des humeurs.

Si ce premier appareil n'emporte pas le mal

il faudra épincer le Cheval, c'est-à-dire, le saigner en pince; ensuite froter le boulet avec de l'eau-de-vie & de l'essence de thérébentine, & appliquer dessus un cataplasme fait avec trois demi-septiers d'urine, un quarteron d'huile d'olive & un picotin de son; le faire bouillir deux ondes; & mettre ce cataplasme sur des étoupes, l'appliquer chaud sur le mal, le laisser vingt-quatre heures, & réitérer pendant cinq ou six jours.

Si le Cheval se trouve foulagé, vous le froterez avec de l'eau-de-vie, ou du baume de romarin; s'il ne va pas mieux, vous froterés la partie avec un demi-septier de baume ardent & autant d'eau-de-vie.

Voici un autre remède; prenez huile de laurier, essence de thérébentine & eau-de-vie, c'est une espèce de vésicatoire fort doux, que les Maréchaux appelle feu mort, parce qu'il fait tomber le poil; vous en frotez le boulet une fois & quand le feu mort a fait son effet, on le frote tous les deux jours avec de l'eau vulnérable & du savon noir pendant six jours, après quoi on l'envoie à l'eau. Comme on ne trouve pas partout les remèdes dont on a besoin sur le champ, on peut user du suivant qui se trouve assez communément partout.

Prenez vieux-oïn, une livre; vinaigre, une bouteille. Il faut faire hacher & piler le vieux-oïn, ensuite le mettre dans un pot avec une bonne poignée de farine de seigle; à son défaut on peut se servir d'autre farine, & si l'on n'en a point prenez du son: vous aurez ensuite la moitié d'une peau de lievre hachée bien menuë; vous ferez

bouillir tout cela ensemble, & l'étendrez le plus chaud que le Cheval pourra le souffrir sur une autre peau de lievre du côté du poil, pour l'appliquer tout au tour de la jointure : réitérez ce remède tous les vingt-quatre heures jusqu'à guérison.

Voici encore un remède qui est fort astringent & capable de resserrer ces parties. Prenez une chopine de vin blanc, une poignée de farine de froment, un quarteron de miel, demi-quarteron de sain-doux, une poignée de roses de provins, quatre blancs d'œufs, deux onces de bol d'Arménie, & deux onces de thérébentine, mettez le tout dans un pot de terre bouché, frémir sur le feu, & après jetez-y un demi-septier d'eau-de-vie ; faites un cataplasme sur des étoupes, l'appliquez tout chaud sur le boulet, & réitérez jusqu'à guérison. A chaque fois lavez le mal avec eau-de-vie ou esprit de vin.

Si le mal est recent, & que l'on soit à portée d'un ruisseau ou d'une rivière, le plus court & le plus simple est d'y mener le Cheval sur le champ, & de l'y remener cinq ou six fois par jour, & de le laisser une heure à chaque fois. Après quoi si cet expédient, qui souvent réussit seul, ne suffisoit pas ; on auroit recours aux autres remèdes que l'on vient de décrire.

Mais souvent après tous ces remèdes on est obligé d'en venir au feu, que l'on met en cote de melon sur le boulet, ou autrement, s'il convient mieux ; & ce dernier remède est le plus sûr de tous, mais son effet est long.

Nous avons parlé dans cet Article d'un remède qui est fort usité pour les Chevaux, &

même pour les hommes. C'est le baume ardent qui est très-aisé à faire. Mettez demi-once de camfre en poudre dans chopine d'excellent esprit de vin, mettez le dans un matras, adaptez y son vaisseau de rencontre, & le lutez bien, mettez le à un bain-marie, qui soit fort chaud sans bouillir, & y laissez circuler la matiere jusqu'à ce que tout le camfre soit dissous. Délutez vos vaisseaux & ajoutez deux onces d'ambre jaune concassé de nouveau, & mettez le sur le bain pendant deux fois vingt-quatre heures. On s'en sert pour la forbure, pour l'enclouure & pour des plaies.

De l'Effort du Genou.

UN Cheval peut se donner une entorse au genou aussi-bien qu'au boulet, soit par une enchevêtrure ou par quelqu'autre accident. Cette entorse se nomme *Effort du genou*, elle se traite de même que celle du boulet, parce que c'est également une extension outrée des tendons & ligamens des os du bras & du canon. Dans ces fortes d'efforts, pour peu qu'ils soient négligés, le genou devient de la grosseur de la tête d'un homme.

On peut se servir avec succès de la charge pour l'avant-cœur; & en cas d'opiniâtreté, on y met le feu à côte de melon.

Tous les remèdes décrits pour la mémarchure y conviennent aussi, puisque le mal provient d'une cause semblable.

Des Jambes foulées, travaillées ou usées.

S'IL y a quelque différence entre ces trois ex-

pressions, qui paroissent assez indifféremment employées par ceux qui veulent parler d'une jambe fatiguée par un long travail où par un exercice violent, cette différence est fort petite. Il paroît cependant que par le terme de jambe foulée, on a voulu désigner plus particulièrement une jambe enflée par un grand & long travail dans les premiers jours ou les premières heures qui suivent immédiatement ce travail. Celui de jambe travaillée, signifie une jambe enflée aussi ou fatiguée ; mais cependant en état de rendre encore quelque service, même dans le moment présent : & celui d'usée, marque celle qui est peu ou point du tout en état de servir pour l'instant & pour l'avenir, à cause du travail passé.

Comme ces différences, si l'on veut les admettre, ne sont que du plus au moins, l'ordre que l'on suit dans l'application des remèdes s'y trouve conforme ; & les remèdes, qui dans le commencement du mal, auroient été suffisans pour le guérir, ou en prévenir les conséquences fâcheuses, font place à d'autres plus efficaces que les premiers, quoique d'un succès plus incertain. Paradoxe aisé à comprendre, en faisant attention, qu'un petit obstacle se lève plus aisément qu'un grand.

L'enflûre, les tumeurs particulières, les fentes, les plaies, les ulcères, la roideur des jointures, en un mot tout ce qui s'éloigne du crayon, que l'on a donné d'une jambe belle & saine dans la première Partie de cet Ouvrage, donne à connoître, par le plus ou le moins, jusqu'à quel point une jambe est altérée ou usée.

Il faut appliquer sur la jambe des emmiélures
capables

capables de raffermir les nerfs, par exemple, celle-ci. Prenez une pinte de lait & suffisante quantité de farine pour faire de la bouillie ; un peu avant qu'elle soit achevée de cuire, vous y incorporerez demi-livre de cire neuve, autant de thérébentine, autant de poix de Bourgogne, autant de miel, & autant de sain-doux, que vous aurez auparavant fait fondre dans un vaisseau à part à un feu très-doux, & vous jetterez le tout dans cette bouillie, après l'avoir bien mêlé. Vous appliquerez ce remède chaudement une fois par jour.

Ensuite vous userez de l'onguent de Montpelier, ou des bains faits avec les herbes aromatiques bouillies dans le vin, ou dans la bière, ou dans la lie de vin. Si ces remèdes ne réussissent pas, on a recours au feu.

Il y a un infinité de remèdes, que l'on peut employer pour les jambes dans cet état ; comme le vin blanc & l'huile de noix, parties égales, bouillies ensemble, dont on frotera les jambes à rebrousse poil, deux fois par jour. Mais quelque remède que l'on emploie, il faut au moins un bon mois de repos, pour que ces remèdes réussissent.

On peut user des remèdes suivans, qui sont fort bons.

Prenez égale quantité d'huile d'olive & de vin rouge, bien mêlés & battus ensemble pour les réduire en espèce d'onguent, dont vous frotterez soir & matin les jambes du Cheval. Ou bien prenez égale quantité de feuilles de sureau, feuilles de morelle & de poirée, hachées & pilées dans un mortier pour en tirer le jus ; il faut de ce jus en froter les jambes du Cheval cinq ou six fois. Ou bien prenez racine de guimauve concassée,

vieux-oïn , de chaque une livre ; six pintes de lie de vin ; faites bien cuire le tout ensemble en remuant touûjours le mélange : étant cuit & refroidi , frotez-en les jambes du Cheval trois ou quatre fois par jour.

On se sert pour les jambes roides d'un cirouëne dont voici la composition.

Prenez cire neuve , quatre onces ; huile d'olive , thérébentine , céruse , mine de plomb , de chaque une once ; litarge d'or , demie once. Mettez le tout dans l'huile & la cire , que vous ferez fondre à petit feu. Le tout étant fondu , vous y mêlerez une once de verd de gris , que vous ferez encore cuire à petit feu. Le mélange étant cuit & de couleur verte , vous y ferez tremper des morceaux de toile de vieux linge , que vous retirerez après , laisserez dégoutter sur le pot , & mettrez sécher , jusqu'à ce que tout votre onguent soit consommé & imbibé dans vos morceaux de toile.

Blessure sur le Boulet.

Nous ne donnerons pas de définition d'une chose sur laquelle un seul coup d'œil nous en apprend plus que les plus longues descriptions ne pourroient faire. Il les faut traiter comme la nerfure , avec l'altheâ , l'onguent rosat & le populeum , &c.

Des Molettes , du Ganglion & de l'Osselet du Boulet.

LA molette est une tumeur tendre & molle de la grosseur d'une noisette , quelquefois d'une

noix , fans douleur dans les commencemens & remplie d'eau , située à la partie latérale du boulet, tant interne qu'externe. Cette tumeur blesse le Cheval , si elle a quelque adhérence au tendon ou nerf du pied , & pour lors on l'appelle *Molette nerveuse* ; laquelle est dangereuse & estropie à la fin le Cheval. Lorsque deux molettes se correspondent vis-à-vis l'une de l'autre , on leur donne le nom de *Chevillées*. Il en est de cette dernière espèce de nerveuses , & qui résonnent comme si elles étoient remplies de vent. Il est dangereux de les vouloir percer , pour en faire sortir les eaux rousses qui y sont contenuës , comme font quelques-uns ; il faut user de remèdes plus doux , que l'on va décrire , tels que celui-cy.

Après avoir rasé le poil autour des boulets & dessus les molettes , on appliquera cet onguent dessus. Prenez mouches cantarides , euforbé , ellebore noir , de chaque deux onces ; mettez le tout en poudre , & faites-en un onguent avec suffisante quantité d'huile de laurier & de thérébentine , autant de l'une que de l'autre. Vous laisserez l'onguent vingt-quatre heures , & avant que ce tems soit expiré , il tombera beaucoup d'eau rousse : ensuite vous levez avec une spatule l'ancien onguent , pour en mettre de nouveau ; & vous ferez cela pendant huit ou dix jours de suite tous les vingt-quatre heures. Il vous semblera que la peau soit tombée sans espérance de revenir ; mais cela ne doit point étonner , la peau & le poil reviendront aussi beaux qu'auparavant. Il est certain que si les molettes sont nouvelles , elles disparoîtront , & ne reviendront de long-tems ; à moins que ce ne soit par le même accident.

c'est-à-dire , par un trop grand travail.

Le repos seul, ou tout au plus quelques legers remèdes , emportent une molette simple dans son commencement.

Il vient au même endroit ; sçavoir , au boulet à droite & à gauche, une tumeur assez molle, remplie d'une matiere glaireuse, & qui acquiert la grosseur de la moitié d'une noix. Cette humeur glaireuse paroît être le surcroît d'une lympe gélatineuse ; qu'on nomme *Sinovie* , destinée à faciliter le mouvement des articulations. Par la grande fatigue & le long travail, il se déchire quelque filet de la membrane , qui doit retenir cette lympe gélatineuse dans l'article ; & cette humeur glaireuse venant ainsi à s'extravafer, forme une tumeur à laquelle dans les hommes on donne le nom de *Ganglion*.

Cette même partie est encore sujette à une tumeur, qui au premier coup d'oeil, a l'apparence de la molette ; mais c'est un osselet , qui a grossi : il est ordinairement situé un peu plus bas que la molette , au lieu que celle-ci occupe l'espace qui reste vuide entre le tendon ou nerf, & la partie latérale de l'os, ce petit osselet se trouve situé à la partie latérale même.

Rarement l'osselet & le ganglion font-ils boiter.

Comme ces incommodités naissantes déparent plus un Cheval qu'elles ne lui nuisent réellement, il suffit d'en empêcher le progrès, ce qui se fait en l'envoyant souvent à l'eau & frotant le mal au retour avec de l'essence de thérébentine & de l'eau-de-vie. Mais ceci ne se doit entendre que d'un Cheval qui n'auroit qu'une molette seule, ou auquel elle ne paroîtroit que depuis

peu de jours ; car si elles sont chevillées, ou nerveuses, c'est-à-dire vieilles, ou qu'il y en ait plusieurs ensemble, il n'en faut point faire l'acquisition, parce qu'un Cheval moleté ne vaut rien, & est bien-tôt entierement hors de service.

Cependant les gens qui veulent se défaire d'un Cheval, les font disparoître totalement ; & même en vingt-quatre heures ou environ : ils prennent la mie d'un pain sortant du four, la trempent dans de l'esprit de vin & l'appliquent sur les molettes.

Ou bien on prend une livre de bol, demi-livre de galbanum, & autant de mastic dissous en eau-de-vie & vinaigre, & on en frote la partie. Les Marchands de Chevaux se servent de ce dernier remède pour resserrer les jarrets enflés, & c'est un bon astringent ; mais son effet n'est pas d'une fort longue durée : ainsi si l'on prétend guérir radicalement le Cheval, il faut employer le feu.

La maniere de quelques-uns qui fendent l'ergot & prétendent tirer les molettes par là, est sans fondement & très-dangereuse.

Le ganglion se doit traiter de même : quant à l'osselet, nous avons dit qu'il y falloit mettre le feu, puisque c'est un sur-os.

De la Forme.

LA Forme est une tumeur indolente, qui croît jusqu'à une grosseur considérable, située à quelque distance de la couronne sur un des tendons qui se trouvent à la partie antérieure du paturon, & qui arrête dans cet endroit, & met à son profit le suc nourricier qui devoit passer dans le petit

pied & dans la corne, d'où s'ensuit le desséchement de toute la partie inférieure, lequel estropie à la fin un Cheval.

Ce mal est quelquefois héréditaire. Plus communément il est la suite des efforts violents que le Cheval a faits, ou dans des fauts de force ou en maniant aux airs, ou dans des voltes extrêmement diligentes, ou dans une course précipitée, ou dans une âge trop tendre.

Ce mal n'est pas commun; mais des Chevaux qu'il attaque, un grand nombre sont estropiés, sur tout lorsque la tumeur se trouve près de la couronne, parce que l'étranglement est plus grand.

Il faut dessoler le Cheval aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, & mettre sur la forme deux ou trois raies de feu, suivant sa grandeur, & toucher de façon que la raie gagne le fabor, afin qu'il se fasse une avalure pour communiquer la nourriture à la partie inférieure. (On appelle avalure une nouvelle corne.) Sans cette précaution les autres remèdes ne serviroient de rien, ou s'ils foulageoient, ce ne feroit que pour quelques jours, à moins que le mal ne fût bien récent; auquel cas on appliqueroit dessus des racines de guimauve cuites & pilées: ou bien l'onguent noir (ou de la Mere) pendant une quinzaine de jours.

*De l'Atteinte du Javar, de l'Atteinte encornée,
du Javar encorné.*

LES Chevaux qui vont plusieurs de compagnie, soit à côté soit à la queue l'un de l'autre, ou allant l'un à l'autre, front contre front, sont sujets à se donner des coups de pied, ou sur les jambes.

ou sur les tendons, ou sur les pieds. Ces fortes de coups se nomment *Atteintes*, soit aux jambes de devant, soit à celles de derriere; quoique celles de devant soient plus communes, parce qu'un Cheval peut se les donner lui-même. C'est la même chose que la nerfêrure; avec cette seule différence que l'on donne le nom de nerfêrure à toute atteinte donnée au dessus du boulet, & celui d'atteinte simplement à quelque coup que ce soit donné au dessous. De la violence de l'atteinte, on juge de la grandeur du mal; car il peut y avoir plaie sans contusion, ou meurtrissure; (ou du moins elle est légère;) & contusion sans plaie; ou toutes les deux ensemble.

Quand ces fortes d'atteintes sont légères, le Cheval en guérit bien-tôt; il n'en est pas de même quand elles sont violentes ou compliquées.

Ces deux premières espèces ou circonstances différentes de l'atteinte, sont l'origine de deux maladies très-graves.

Quand il y a plaie sans contusion, & que cette plaie a été mal ou point pansée, elle devient un ulcère puant & sordide, auquel on donne le nom d'*Atteinte encornée*, lorsque la matière est tombée dans le sabot.

Quand il y a contusion sans plaie, & que l'on n'y remédie pas à tems; il se forme un abcès sous le cuir, lequel étant situé au milieu de toutes parties nerveuses & tendineuses, est très-douloureux & se nomme *Javar*.

Ce javar peut venir cependant d'autres causes en maniere de dépôt, comme d'un reste de gourme, ou pour avoir laissé séjourner trop longtemps des ordures dans le paturon; car ce lieu est

le siège de cette maladie, depuis & compris la partie supérieure du boulet, jusqu'à l'extrémité des talons, & même peut gagner jusqu'à la partie antérieure du paturon, & tomber dans le sabot jusqu'à la pince.

Ce mal est précisément le même que le pararis ou mal d'avanture aux hommes.

Aussi en distingue-t-on, comme à ceux-ci, trois fortes; sçavoir, le simple, le nerveux, ou plutôt le graisseux, & celui de la gaine du tendon; auquel on en ajoûte un quatrième particulier aux Chevaux, mais qui se rapporte à ce dernier, & ne diffère que parce qu'il est situé sur le boulet même, mais attaquant toujours le tendon; sa situation le rend plus long à traiter & plus dangereux que les autres.

Cette quatrième espèce n'attaque ordinairement que les jambes de derrière.

Le javar simple est une tumeur douloureuse située sur le paturon, formée par une humeur âcre & mordicante, qui rarement forme un pus louable, mais qui heureusement est contenue entre cuir & chair. Ce sont des eaux rousses qui viennent se jeter sur cette partie, lesquelles causent par une longue irritation, un engorgement dans toute la jambe; il faut que ces eaux sortent avec une espèce de petit bourbillon.

Le javar nerveux ou plutôt le graisseux; (car celui-ci n'attaque encore ni nerf ni tendon, mais seulement les graisses & le tissu cellulaire) est plus douloureux que le précédent; mais il en sort une plus grande quantité de pus, & il en tombe une escare plus forte. On appelle *Escar* un morceau de chair pourrie ou brûlée, qui se cer-

ne d'avec le vif, ou d'elle-même, ou à l'aide de quelque médicament.

Le javar vraiment tendineux ou nerveux, parce qu'il attaque ce qu'en terme de Cavalerie on appelle *Nerf*, qui est le tendon de la jambe, est de tous le plus dangereux, & celui qui met le Cheval plus en risque d'être estropié pour sa vie. Il attaque le tendon, quelquefois par la partie externe, quelquefois par l'interne, suivant la cause qui le produit. Quand il est à la partie externe, il vient plus aisément à suppuration. Lorsqu'il est à la partie interne, il n'a point d'issue, ce qui cause des ravages extraordinaires : avant qu'on puisse lui en procurer, la matiere fufe, c'est-à-dire, se glisse tout du long de la gaine du tendon, qu'elle pourrit. Voilà pourquoi on lui donne encore le nom de *Javar* dans la gaine du tendon, il faut à celui-là, qu'il tombe une escare du tendon même. Si l'on n'en arrête pas le progrès, la matiere tombe sous la corne, jusques dans la boîte du sabot, pourrit le côté du sabot dans lequel il tombe, ou oblige à l'emporter. Cette corne peut bien revenir après, & c'est ce qu'on appelle *Avalure* ; mais ce quartier n'est jamais si bon que l'ancien. Voilà pourquoi on a raison de dire, qu'un Cheval qui a fait pied neuf ou quartier neuf, n'est jamais si ferme. Il ne faut pas cependant laisser de chercher à guérir ce mal.

Voici ce que l'on doit faire en cette occasion. Quand le mal gagne jusques dans le sabot il y a deux expédiens ; le fer, & le feu.

Le fer, en levant avec le bistouri ou la feuille de sauge, le quartier qui couvre le mal.

Quand on veut appliquer le feu, on rape la corne, pour qu'il pénètre mieux, aussi-bien que les onguens qu'on y doit appliquer. On met donc de haut en bas, une raie de feu, qui prenne sur le milieu du mal, & descende jusques sur le sabot, sur lequel on appuye fortement, sans s'éfrayer du sang qui en pourroit sortir. On en applique une autre à côté, puis une autre, suivant l'étendue du mal, que la sonde a fait reconnoître; ensuite on met plusieurs boutons de feu sur la couronne, mordant également sur la corne comme sur la chair; & finalement un plus gros à l'endroit du mal, ce qui donne la fièvre au Cheval, mais elle ne dure pas, & quand le Cheval commence à manger & à ne plus souffrir tant, on le dessole, pour donner écoulement au reste des mauvaises humeurs ou eaux rousses, & faire reprendre nourriture au pied. On met auparavant sur la jambe de bonnes emmiellures.

Il est tellement nécessaire d'en venir à cette opération, que pour l'avoir négligé, on a vû des Chevaux avoir la hanche desséchée, & porter en boitant la jambe très-haut, & toute recourbée. Cette opération donne facilité aux eaux rousses & âcres de se dégorger, & fait comme un égoût sous le pied, de sorte que l'on a vû la sonde entrer par dessous la corne & sortir par la couronne.

Si le javar n'étoit pas encorné, on pourroit se contenter de le couper en croix par le milieu avec un couteau de feu, après avoir coupé le poil fort près avec des ciseaux, & ajouter une petite semence de feu tout autour.

Quand le tendon est noirci, il faut de nécessi-

té, qu'il en tombe une escare, parce que c'est une marque sûre qu'il est gâté, ainsi il n'y a aucun danger de le toucher légèrement avec un couteau de feu.

Ordinairement cette manœuvre guérit le javar à l'endroit où il a paru d'abord, & il s'y forme une bonne cicatrice, mais un reste de pus qu'il se trouvera enfermé dessous, & qui se fera glissé dans l'interstice de quelque membrane, forme un nouvel abcès dans les environs. Procédez alors de la même manière que devant; car le feu est le seul & le plus court remède du javar nerveux. Il faut observer qu'on doit avant & après le feu, user d'onguens émollients.

Quand le mal ne fait que commencer, & que c'est un javar simple, les excréments humains, appliquez dessus, le font venir à suppuration, ou bien on se sert de l'emmiellure blanche, ou du suppuratif, ou bien des oignons de lys cuits dans la braise & pilés dans un mortier avec l'huile de navette ou de lin, ou telle qu'on pourra l'avoir.

Si ce n'est qu'une atteinte nouvelle, & avec plaie, & qu'elle ne soit pas considérable, écrasez dans votre main une amorce de poudre à canon, la détrempez avec votre salive, & en mettez sur la plaie. Ou bien lavez la plaie avec du vin chaud où l'on aura délaïé du miel; bandez la plaie, & donnez du repos pendant quelques jours: & même pour toute plaie simple, c'est-à-dire où il n'y a pas de meurtrissure, déchirement ou brisement de parties au delà de la plaie, soit aux hommes, soit aux animaux, il suffit de la garantir des injures de l'air extérieur par une compresse de toile & un bandage convenable; & on prolonge sou-

vent la guérison d'une plaie en voulant y appliquer des remèdes merveilleux.

Si cependant la plaie avoit été négligée quelques jours, & qu'elle fût devenue sale & de mauvaise couleur, elle pourroit dégénérer en ulcère fordide: en ce cas il ne suffiroit pas de la laver avec du vin miélé, il faudroit mettre dessus des plumaceaux chargés d'un digestif fait avec un quarteron de thérébentine avec deux jaunes d'œufs & quelques cuillerées d'eau-de-vie, où l'on ajoutera, s'il paroît des chairs baveuses ou fongueuses, de l'alum calciné; ou même, si ce caustique ne suffisoit pas, du sublimé corrosif. Il ne faut point y mettre le feu comme quelques-uns font; c'est une mauvaise méthode, & on court risque d'endommager le tendon par l'escare.

Il faut dans le cours des pansemens purger le Cheval, surtout s'il se porte sur le mal une grande abondance d'eaux.

*Onguent propre pour les Atteintes legeres
& les Nervérures.*

PRENEZ au mois de Mai des vers de terre, & les mettez dans un pot avec sain-doux & vieux-oing, & les y laissez mourir. Gardez cet onguent pour le besoin; & quand vous voudrez vous en servir, après en avoir oint la partie malade, enveloppez-la d'une peau de mouton non passée, & qui ait encore son suif. Cet onguent est bon pour une atteinte sourde, où il ne paroît pas qu'il se forme de matiere.

Ce remède est bon encore pour un nerf féru de Vieux.

On se sert aussi pour une atteinte sourde, c'est-à-dire, lorsqu'il y a contusion sans plaie, du remède suivant. Prenez poivre battu avec suie de cheminée & quatre blancs d'œufs, faites-en un mélange; & appliquez ce remède sur le mal, & l'enveloppez. Il ne faut point que le Cheval aille à l'eau jusqu'à ce qu'il soit guéri. Ce remède est un bon restrainctif.

De l'Enchevêtrure.

L'ENCHEVETURE est une plaie ou meurtrissure, que le Cheval se fait au paturon, pour se l'être pris ou dans la longe ou dans une corde dans laquelle il s'entortille & se scie, pour ainsi dire, le paturon.

Il faut faire un cataplasme avec deux onces de thérébentine, un jaune d'œuf, du sucre & de l'huile d'olive; mettez-le sur des étoupes, appliquez-le sur le mal, & le bandez. Lorsque la coupure est légère ou même considérable, mais récente, le jaune d'œuf seul appliqué dessus, & des compresses imbibées dedans posées pardessus, retenues par un bandage & renouvelées au bout de vingt-quatre heures, suffisent pour procurer la guérison.

Si la plaie a quelques jours, & que les chairs surmontent les bords de la plaie, employez l'onguent de litarge, connu sous le nom d'*Onguent nutritum*.

De la Forbure.

CE qu'on appelle d'un nom général le *Sang*,

est l'assemblage de toutes les différentes liqueurs qui arrosent le corps animal , coulant sous l'uniforme d'une seule & unique couleur , sçavoir , rouge.

Entre une infinité de ces liqueurs différentes , il en est trois principales , qu'il est aisé de remarquer au premier coup d'œil ; sçavoir , la lympe , ou la partie blanche , ou fibreuse , ou gélatineuse du sang , (c'est la même chose ;) la rouge ou globuleuse ; & la sérosité ou l'eau , qui est comme le véhicule des deux autres.

Cette lympe est appelée *Gélatineuse* , parce que , semblable à la gelée , étant refroidie , elle se congèle , s'épaissit , & forme le coagulum du sang , c'est-à-dire , le fait cailler. On pourroit même la refondre à un feu lent.

On appelle la seconde , *Partie rouge* , parce que c'est elle qui donne à la masse du sang sa couleur rouge ; & *Globuleuse* , parce qu'à l'aide du microscope , nous découvrons que cette partie rouge ressemble à une infinité de petits globules , lesquels tant par réflexion que par réfraction , communiquent leur couleur au liquide dans lequel ils nagent.

La sérosité est de toutes les trois la plus coulante & la plus lymphide ou claire.

Dans le sang d'un homme qui a une violente fièvre , & particulièrement lorsqu'il est atteint d'une pluréisie ou fluxion de poitrine , on remarque distinctement ces trois parties , deux ou trois heures après que le sang est tombé dans la poëlette.

On voit au dessus une couëne blanche & dure ; c'est la lympe.

Dessous on voit au même coagulum ou caille-

bot, une matière moins coriace, plus molle & d'un rouge foncé, pour ne pas dire noire; c'est la partie rouge ou globuleuse, mêlée & retenuë encore en masse par quelque portion de la lympe.

Et aux environs des bords de la poëlette, on voit une liqueur claire & lymphide ou quelquefois ambrée; c'est la sérosité.

Du mélange parfait & bien lié de ces différents liquides, dépend la santé de l'animal, autant que de la juste température de chacune de ces humeurs en particulier.

Ces trois différentes liqueurs ont comme nous venons de dire, chacune leur consistance particulière.

La lympe, qui par sa nature gélatineuse, dont nous venons de parler, semble destinée à lier & corporifier les deux autres, étant susceptible de la moindre chaleur ou du moindre froid, il est aisé de concevoir ce qui doit arriver à un Cheval, dans le corps duquel cette gelée aura été mise dans une fonte entière, au point de devenir aussi liquide que la sérosité, par un travail long & outré, sur tout lorsqu'on le laissera surprendre au froid, soit par le laisser à l'air, soit par le mener dans une eau courante & froide, où il trempera presque tous le corps. Ces humeurs mises en un grand mouvement, & qui cherchoient à s'exhaler en vapeurs insensibles par les pores de la peau, les trouvant fermés tout à coup par le froid subit de l'eau ou de l'air, s'amassent en foule à la partie interne de toutes ces petites portes; & celle qui étoit sur le point de sortir, pressée par celle qui la suit de près, fait un engorgement

dans toutes les parties saisies par le froid. De là viennent les douleurs que le Cheval ressent dans la forbure aux jambes & même par tout le corps. Les jambes, étant toutes nerveuses, tendineuses & membraneuses, sont plus susceptibles de cet engorgement que les parties musculieuses du reste du corps ; la pente naturelle dans ces parties, à cause de leur situation, ne contribue pas peu à les en charger plus que les autres, joint à ce que le ressort des membranes & des fibres de la peau dépendant de la partie spiritueuse & balsamique du sang, se trouve perdu par l'épuisement d'une longue & violente fatigue. Ainsi cette peau prête comme un sac sans faire aucune résistance, & se gorge d'humeurs. C'est à ce signe principalement, joint aux douleurs universellement répandues par tout le corps, en forme de rhumatisme, que se reconnoît la forbure.

Le Cheval a ordinairement dans ce mal les oreilles froides, il ne peut plier les jambes en marchant, & il ne les leve qu'avec peine ; ce qui fait que ne pouvant rester long-tems sur ses pieds, il cherche toujours à se coucher : lorsqu'il est levé, il recule de la mangeoire en tirant contre son licou, & si on le chasse en avant, & qu'on se retire ensuite, il revient dans la même posture, c'est-à-dire recule aussi-tôt qu'on s'est retiré.

L'enflure de la jambe devient à quelques-uns si considérable, qu'elle cerne le pied de dedans le sabot, & le fait perdre. La fièvre s'y joint aussi quelquefois, ce qui rend la maladie très-dangereuse.

Un Cheval peut aussi devenir boiteux & forbu dans l'écurie, pour ne rien faire & manger trop d'avoine.

d'avoine. Pareille chose arrive à ceux qui étant boiteux, sont obligés de demeurer plusieurs semaines appuyés sur une jambe. Il y en a beaucoup qui deviennent forbus à l'armée, lorsqu'on est obligé de leur donner du bled en vert, sur tout lorsque les seigles sont en fleur. Il n'est pas difficile, avec un peu de réflexion, d'en trouver la raison.

La saignée est le remède le plus efficace que l'on puisse apporter à cette maladie; on saigne le Cheval des deux côtés du col en même tems. Il faut tirer environ une livre & demie, ou deux livres de sang de chaque côté, & cela doit être fait dans le moment qu'on s'apperçoit de la forbure: car s'il n'est traité brusquement dans les premieres vingt-quatre heures, il court risque d'être perdu.

Après la saignée, on lui fait avaler gros comme un œuf de sel commun fondu dans une pinte d'eau de rivière, ou dans trois demi-septiers de son sang; & on lui fait une onction sur les quatre jambes avec une chopine de vinaigre, autant d'eau-de-vie, un quarteron d'essence de thérébentine, & une poignée de sel: ayant soin de frotter particulièrement sur les gros vaisseaux.

Demi-heure après donnez un lavement émolliant, & deux heures après deux pilulles puantes dans une pinte de vin; quatre heures après deux autres des mêmes pilulles, & dix heures après encore autant.

Ces pilulles se préparent, en mettant en poudre parties égales d'assa foetida, de foye d'antimoine & de baïes de laurier, que l'on incorpore ensemble dans un mortier, avec suffisante quantité

de vinaigre ; on en fait des pilules de 14. gros , qui diminuent en séchant à l'ombre sur un tamis de crin renversé. La dose est de deux , dans du vin ou autre liqueur appropriée.

Il ne faut pas oublier de faire fondre dans une cuillère de fer , demi-livre d'huile de laurier , & l'appliquer bouillante dans les pieds avec des étoupes & des éclisses , deux fois par jour pendant deux jours , pour conserver la sole. Quand on n'a point d'huile de laurier , on y supplée par de la fiente de Vache fricassée avec suffisante quantité de sain-doux & de vinaigre.

Comme les humeurs , qui engorgent les jambes dans la forbure , font un bourlet à la couronne , qui dessoude quelquefois le sabot , il faut l'éventouser , c'est-à-dire donner quelque coup de flamme autour de la couronne , pour faire couler la limphe & la sérosité abondante , & appliquer ensuite par-dessus un restrainctif composé avec suie de cheminée ou bol détrempe , & vinaigre.

Il faut avoir soin de promener le Cheval de trois heures en trois heures ; ne fit-il que dix à douze pas à chaque fois , cela suffit.

Le lendemain réiterez la saignée & la même manœuvre , en ce qui se peut réitérer.

Cette maladie est quelquefois compliquée , & s'il y a courbature , qui ne va guère sans graffondure , quoique vous y ayez apporté secours dès le premier jour , le Cheval est plus mal le troisième que le premier , & court un très-grand danger , particulièrement lorsque l'on voit autour des genoux , des jarêts , des boulets & du plat des cuisses le poil se friser. Beaucoup de Chevaux même en périssent. Donnez en ce cas à votre

Cheval un breuvage composé avec deux onces de beaume de Copahu , demi-quarteron de sirot rofat , & demi-oncè de contrayerva dans trois demi-septiers de vin.

Ensuite mettez-le au billot, que vous ferez avec miel blanc & sucre , de chacun un quarteron , & une once de thériaque. Vous réitérerez l'usage de ces billots.

En cas que la fièvre & le battement de flanc continuent , il faut avoir recours à l'eau cordiale , & faire un grand usage de lavemens émolliants.

On éviteroit la forbure dans beaucoup d'occasions , avec un peu d'attention. Par exemple , lorsqu'un Cheval a extrêmement chaud & est en nage , il ne faut point lui donner à boire sur le champ , sur tout de l'eau froide. Il le faut mettre à l'abri du vent & du froid , ce qui les rend forbus quelquefois sur le champ , sur tout lorsqu'un Cheval a le vent au nez. Si l'on est obligé par quelque nécessité pressante de donner à boire à un Cheval dans l'instant qu'il arrive , quoiqu'en sueur ; il faut faire chauffer de l'eau , & en mêler avec la froide qu'on lui donnera à boire , & y jeter une poignée de son ou demi-poignée de fleur de farine. Si l'on n'a pas toutes ces commodités , du moins faut-il battre l'eau avec la main , & l'échauffer pendant quelques momens pour en ôter la crudité. Si enfin on étoit obligé de faire boire à un Cheval une eau crue & froide , comme celle de quelque ruisseau par une nécessité absolue ; il faudroit en ce cas le mener au trot en sortant de l'eau ; lui faire faire ensuite quelques pas de galop , & après le mener au pas jusqu'à ce

H ij

qu'il arrive à l'écurie, afin d'échauffer d'abord l'eau qu'il aura bûe, ou du moins par un mouvement continué empêcher la coagulation de son sang; & ensuite par le mouvement d'un pas plus modéré le remettre par degrés à un point de fraîcheur tempérée, qui ne puisse point causer de coagulation. On prétend encore que des Chevaux sont devenu forbus dans l'écurie pour avoir vû sortir pour aller boire d'autres Chevaux avec lesquels ils étoient arrivés. Cette jalousie, que l'expérience nous fait reconnoître comme un fait constant & dont ce n'est point ici le lieu de développer le mystère, augmente leur soif & est capable, à ce que l'on prétend, de leur causer la forbure. Il est aisé de prévenir cet inconvénient, ou en leur donnant quelques pintes d'eau dégourdie en attendant qu'on puisse leur donner à boire plus abondamment avec sûreté, ou en les amusant avec quelque poignée de foin mouillé.

De la Crapaudine.

IL vient sur l'os de la couronne à un demi-pouce au-dessus du sabot, à la partie antérieure tant de la jambe de devant, que de celle de derrière, un ulcère par où distille une humeur âcre & mordicante; c'est quelquefois le reste d'une atteinte, qu'un Cheval se sera donnée en passant un pied sur l'autre, soit par hazard, soit dans des voltes trop diligentes. Cet ulcère se nomme *Crapaudine*, jette une grande quantité d'eaux rousses, & le Cheval même en boite; en ce cas, servez-vous d'abord de l'emmielure & ensuite de l'onguent noir pour dessécher.

Cet accident arrive plus communément à de gros Chevaux de tirage chargés de poil, & qui travaillent dans des bouës, ou dans un terrain marécageux, qu'à des Chevaux de selle qui auront la jambe fine & le poil ras. Cet accident est d'autant moins à négliger, qu'il dégénère souvent en soie ou pied de bœuf.

Lorsque le remède précédent ne paroît pas avoir donné de soulagement au bout de plusieurs jours, il faut avoir recours au feu, dont on applique trois raies, qui toutes trois doivent descendre jusques sur le sabot. Celle qui passe par le milieu de la crapaudine doit être appuyée par proportion un peu plus fortement que les autres; & après avoir donné le feu, vous appliquez dessus l'onguent qui suit.

Prenez thérébentine, miel, poix resine, de chaque deux onces; alum de roche en poudre, une once: mêlez le tout ensemble, & le faites fondre dans un pot, & en faites un onguent avec lequel vous panserez la plaie; & vous réitérerez votre pansement pendant huit ou dix jours toutes les vingt-quatre heures. A chaque fois que vous panserez, vous aurez soin d'avoir un peu de vin tiède & de sucre fondu dedans, pour bassiner la plaie; & lorsque le mal fera prêt d'être cicatrisé, vous vous servirez de cendres de savates brûlées, ou de l'alum calciné, pour dessécher la plaie, jusqu'à ce que la peau soit tout à fait revenue. Le poil reviendra comme auparavant.

Des Peignes & Grapes.

ON connoît de deux sortes de peignes, de sèches & d'humides.

Les séches sont une espèce de galle farineuse , qui tombe du paturon & de la couronne comme du son sale & jaunâtre. Cette matiere fait hérissier le poil autour de la couronne.

Les humides sont une espèce de galle, d'où suinte une humidité âcre & puante, qui fait hérissier le poil de la couronne, & dessèche quelquefois la corne du sabot, au point que la partie supérieure qui en est imbibée, devient éclatante, se casse, & fait boiter le Cheval.

On trouve aux environs des crevasses, par où suintent ces humidités, de petites glandes engorgées, comme des grains de millet, les unes auprès des autres. Ces sortes de peignes s'appelle *des Grapes*.

S'il y a du feu dans la partie, mettez l'emplâtre.

S'il n'y a point d'inflammation, coupez le poil avec des ciseaux le plus près de la peau qu'il vous sera possible, & ensuite frotez tout ce que vous aurez rasé, avec du savon noir, ce que vous ferez soir & matin pendant huit ou dix jours; mais ayant soin une fois tous les deux jours de laver la partie affligée avec du vin chaud avant d'y remettre le savon noir. Si le mal étoit opiniâtre, vous useriez au lieu de savon noir, de parties égales d'onguent de pompholix, de litharge & néapolitanum: ou bien de l'onguent suivant.

Prenez un livre de miel, un quarteron de noix de galle & deux onces de couperose blanche, que vous ferez tiédir dans un pot, pour en froter les peignes. Ce remède peut être mis aussi en usage pour les mules traversines.

Pour les grapes, prenez une pinte de fort vinaig-

gre , demi-livre de vert de gris , une once de couperose verte calcinée , une once d'alum de roche , six noix de galle ; pulverisez bien le tout , & le mettez dans un pot de terre bien bouché , & luté avec de la pâte ; mettez-le digérer dans le fumier chaud pendant huit jours ; ou bien faites lui jetter un bouillon sur le feu ; & lorsque vous voudrez vous en servir , coupez le poil , & en lavez le mal.

Ou bien , prenez une livre de miel commun , trois onces de vert de gris en poudre avec la fleur de farine de froment ; mettez le tout ensemble , & en posez sûr le mal. S'il y a des poireaux parmi les grapes , il faut les couper avant d'y mettre l'onguent ; on en met de deux jours l'un , pendant une quinzaine de jours , sans mouïller les jambes.

Dans tous les maux de jambes , & même dans tous les maux qui sont à portée de la bouche du Cheval , il faut prendre garde , qu'il n'y porte la dent ; car rien n'envenime plus une plaie , que de la grater ; & un mal très-léger , faute de cette attention , devient quelquefois incurable : c'est pourquoi il faut ou le lier très-court , ou lui mettre le colier.

Ce mal vient plus communément aux Chevaux qui ont les jambes chargées de poil qu'aux autres , particulièrement lorsqu'ils sont exposés à travailler dans les boues , & qu'on n'a pas une attention extrême de leur laver les jambes & le dedans des paturons avant de rentrer à l'écurie.



Matiere soufflée au poil.

ON appelle matiere soufflée au poil, quand à la suite d'une enclouure négligée ou absrés dans le fabot, la matiere ne pouvant se faire jour par la sole ni par aucune autre partie, remonte par la partie supérieure du fabot, court tout autour de la couronne, & y fait un bourlet, ce qui peut cerner entièrement le petit pied dans sa boîte & le carier; ce mal est par conséquent très-dangereux.

Il n'y a point d'autre remède que de dessoler le Cheval, & de mettre deux ou trois raies de feu sur le bourlet, pour le percer & en faire sortir le pus, & en donnant issue à la matiere empêcher qu'elle ne gagne le dedans du fabot.

Méchans pieds.

DEUX choses contribuent à faire appeller des pieds mauvais.

La qualité & la figure.

La qualité, quand la corne est éclatante ou cassante, ce qui se remarque aisément, en ce que l'on a de la peine à brocher les cloux sans emporter le rebord de la corne, ou bien quand elle est trop dure & trop sèche, ce qui est un défaut bien moins considérable, & auquel on remédie plus aisément. Les cornes blanches passent pour être éclatantes. Celles de couleur de bouc passent pour les meilleures; il en est pourtant de bonnes & de mauvaises des unes & des autres; mais il est aisé de les connoître.

Quand un pied péche par la figure, c'est par la fêrure qu'on peut le changer. Voyez le Chapitre de la Fêrure.

Quant à la dureté, on la ramolit en tenant les pieds dans de la terre glaife, ou dans de la fiente mouillée, & en se servant de l'onguent de pied décrit ci-après.

Il y a des Chevaux qui, ayant la sole mince ont les pieds sensibles & douloureux au moindre choc ou travail. Quand ils sentent du mal mettez-leur dans le pied deux oignons cuits dans la braise, tout chauds, & de la fiente de vache ou de Cheval par dessus, de façon que cela tienne.

De l'Encastelure.

COMME c'est une espèce de mauvais pieds, que ceux qui ont les deux côtés du talon ferrés, ce qu'on appelle encastelés, nous en faisons un article exprès, & nous le mettons à la suite des mauvais pieds. Ces sortes de pieds ont toujours la fourchette fort étroite, ce qui en est une suite; & les quartiers (ce sont les côtés du sabot) sont plus proches l'un de l'autre auprès du fer, que dans leur partie supérieure. Les ligamens & les tendons qui environnent le petit pied, se trouvant ferrés dans une demeure si étroite, le Cheval boite & ne peut marcher. Comme c'est souvent par une fêrure mal entendue, que les Chevaux contractent ce mal, aussi une ferrure bien ordonnée communément les rétablit.

Ces sortes de pieds sont plus sujets que les autres aux bleimes & aux seimes; & quand ils sont

guéris, ils sont sujets à retomber dans ces mêmes accidens, si l'on ne prend les précautions convenables pour les prévenir : il faut les entretenir dans l'humidité, autant que l'on peut, parce que la corne venant à se relâcher, met le pied beaucoup plus à son aise. L'onguent de pied, dont voici la description, est aussi excellent pour ces sortes de pieds, & pour faire croître la corne, la nourrir, & empêcher qu'il ne vienne des seimes & autres accidens au pied.

Onguent de pied.

CIRE jaune, poix résine, poix grasse, colofane, suif de mouton, sain-doux, miel, thérébentine, huile d'olive : Il faut prendre de chacune de ces drogues une demi-livre ; les fondre en onguent dans un pot de terre, à petit feu, l'espace d'environ une heure. Il faut que le pot ou le chaudron soient assez grands, de peur qu'en cuisant, les drogues ne sortent, & lorsqu'elles commencent à ne plus s'élever, & qu'il ne paroît plus d'écume, l'onguent est fait. Il se garde tant qu'on veut : afin qu'il opère bien, il faut en froter le pied autour de la couronne, environ deux doigts en descendant, entourer ensuite la partie avec une lisière pour conserver & faire pénétrer l'onguent. Il ne faut pas trop ferrer la bande, parce que la corne venant à s'amollir par l'effet du remède, il se formeroit un cercle à l'endroit du bas de la lisière, qui empêcheroit la corne d'être unie.

Pour empêcher que les pieds de devant ne se desséchent à l'écurie, il faut les froter deux fois la semaine avec cet onguent, & il n'est point

besoin de lisière, quand ce n'est que pour entretenir & nourrir la corne.

Voici encore un autre onguent de pied qui se fait à peu de frais. Une livre de tarc ou gaudron, une livre de sain-doux, demi-livre de miel; le tout incorporé ensemble & mis dans un pot de terre vernissé, pour s'en servir au besoin.

Après s'être servi pendant plusieurs jours de quelques-uns de ces onguens, mais particulièrement du premier, pour amollir toute la corne du sabot, si les talons sont extraordinairement ferrés, il faut faire une autre opération pour les élargir : voici en quoi elle consiste. Il faut faire parer le pied, & particulièrement les talons, mais à plat seulement, & ne point attendrir la corne avec le fer chaud, comme font les maréchaux communément pour avoir plus de facilité à couper la corne, & se bien garder de fendre les talons & de séparer les quartiers d'avec la sole, ce qui leur donne occasion de se renverser encore davantage. Ensuite avec une reinette vous faites trois ou quatre raies à un petit travers de doigt l'une de l'autre sur les quartiers, creusant depuis la couronne jusqu'au bas du sabot, jusqu'au vif; & vous remplissez ensuite ces raies d'onguent de pied pour les amollir, & vous en couvrez le sabot & même le dedans du pied, qu'il faut ferrer avec un fer à pantoufle, pour que les talons soient chassés en dehors par la forme de ce fer à mesure que la corne recroîtra. Si l'encastelure est si considérable qu'il faille y remédier promptement, au lieu du fer à pantoufle on peut en faire faire un qui diffère des fers à tous pieds en ce qu'ils n'ont qu'une seule charnière, & que celui-ci en doit avoir deux

qui séparent le fer en trois portions à peu près égales. Comme cet accident n'arrive qu'aux pieds de devant, la portion du fer qui regne autour de la pince doit être étampée à quatre cloux, & chaque branche à deux seulement; & on tient les deux branches écartées par le moyen d'une clavette. A mesure que la corne prend accroissement, on écarte encore les branches que l'on tient écartées par le moyen d'une clavette plus longue que la première; & on tient ces parties amollies tant en dehors qu'en dedans avec l'onguent de pied, ayant soin de tenir de la filasse imbibée de cet onguent dans le pied avec des éclisses de fer.

Si le Cheval est encastellé de vieux, & que les remèdes cy-dessus n'aient pas réussi; le plus court est de le déssoler, & de se servir du dernier fer cy-dessus décrit

Fourchette neuve.

ON appelle fourchette neuve, lorsque la corne de la fourchette venant à se pourrir, il en repousse une autre à la place, ce qui rend cette partie sensible & douloureuse, & fait souvent boiter un Cheval. Cela arrive ordinairement aux Chevaux d'Espagne & aux Barbes, qui ont le dedans des pieds fort creux; & lorsqu'on est longtemps sans les ferrer, la fourchette se pourrit: c'est pourquoi il faut leur parer la fourchette tous les mois ou cinq semaines pour prévenir cet accident. Pareille chose arrive aussi aux Chevaux de carosse qui ont le pied plat & la fourchette grasse, laquelle est aussi sujette à se pourrir: il est à craindre à ceux-ci, qu'il ne s'y forme un fic, maladie

dangereuse , dont nous parlerons dans la suite

Pour remédier au pied d'un Cheval qui a la fourchette pourrie , il faut , après lui avoir bien paré & nettoyé la fourchette , se servir d'eau seconde pour dessécher la partie , ou bien du desiccatif suivant.

Une once de couperose verte , deux onces de litarge d'or , une once de noix de galle , demi-once de vert de gris , & demi-once de vitriol de Chipre , le tout en poudre , & infusé à froid dans une chopine de fort vinaigre l'espace de quatre à cinq jours avant de s'en servir. Plus cette composition vieillit , meilleure elle est. Elle est encore excellente pour dessécher toutes les mauvaises humeurs qui tombent sur les jambes des Chevaux.

On peut faire une eau stiptique avec une once de cantharides , autant de verd de gris , & deux onces de ceruse en poudre , que l'on mêlera dans une pinte d'eau de vie & chopine de vinaigre. Elle sert au même usage.

De l'Ognon dans le pied.

L'OGNON est une grosseur , qui vient entre la sole & le petit pied ; c'est ordinairement un reste de forbure ou meurtrissure , quelquefois une goutte de sang meurtri ou extravasé , qui au lieu de suppurer , se desséche sur la sole , & y forme une espèce de durillon.

On dessole d'abord le Cheval , & avec une feuille de sauge ou un bistouri on le détache & on panse la plaie comme à un Cheval dessolé de nouveau.

Du Cheval deffolé de nouveau.

APRES l'avoir laissé saigner , il faut mettre de la thérébentine pure sur de la filasse.

Il faut remarquer ici que tous les Auteurs & la plûpart des Maréchaux recommandent, après avoir appliqué les étoupes , de bien presser & ferrer l'appareil , de crainte que les chairs ne surmontent ; ce qui est fort mal , car si la compression est plus forte qu'il ne convient , c'est précisément ce qui les fait surmonter , par l'inflammation que cette pression cause dans la partie ; & si elle est outrée , les chairs ne surmontent pas à la vérité mais la mortification & la gangrene s'y mettent. On peut faire d'autres digestifs , si le cas le requiert. On appelle digestif une composition molle & de la consistance de l'onguent , faite ordinairement avec des huiles , des baumes , & des adoucissans , pour calmer la douleur , faire revenir les chairs , déterger les ulcères , & mondifier le pus. Ce qui est décrit au Chapitre de l'atteinte & du javar peut servir ici avec les mêmes précautions. On peut , si on veut le rendre détersif , y ajouter du miel.

Il faut après avoir fait le pansement de la sole , appliquer autour du paturon & de la couronne un défensif , que l'on fait avec deux livres de suie de cheminée , demie livre de thérébentine , autant de poix grasse & autant de miel , six jaunes d'œufs & environ une pinte de vinaigre. On applique ce mélange sur des étoupes , dont on environne le paturon & la couronne , pour deffendre cette partie contre l'inflammation. C'est pourquoi on

appelle ce remède (ainsi que ceux qui sont employés à pareille intention) un défensif. Il faut le continuer huit ou dix jours, & employer après l'onguent de pied autour du sabot.

De la Bleime.

Si l'on ne remédie pas à tems à l'encastellure, il arrive quelque fois une meurtrissure dans le sabot par la longue compression des parties qui y sont enfermées. La cause n'étant pas ôtée, cette meurtrissure engendre une corruption & une pourriture, qui met le Cheval en un danger éminent de perdre le pied & de garder long-tems la litière.

La même chose pourroit arriver par quelque chute ou par quelque coup, que le Cheval se feroit donné sur la sole.

Il n'y a aucune différence à faire entre la bleime & le javar, quand la bleime est ancienne : car on distingue trois sortes de bleimes, comme de javars ; sçavoir, la simple contusion ou meurtrissure sous le pied ; la bleime nouvelle & où le tendon souffre altération ; & l'encornée ou ancienne, lorsque la matiere soufle au poil. Cependant dans la bleime encornée, on trouve plus fréquemment un os de graisse ou filandre. On appelle os de graisse une matiere endurcie & congelée, soit par un sang extravasé, coagulé & desséché, soit par de la graisse & des parties tendineuses, fondues & mastiquées autour de quelque filandre, détachée intérieurement de la corne. En un mot c'est une escare de quelqu'une des parties contenues dans le mal, qui est pourrie & doit

nécessairement sortir par suppuration : & le siège de la bleime est sous le petit pied , & celui du javar , comme nous avons dit , dans tout le pâturon ; c'est la seule différence que l'on puisse faire.

Pour la bleime nouvelle , on ne dessole pas le Cheval ; on se contente de faire bien parer le pied jusqu'au vif , pour découvrir la contusion qui paroît au travers de la corne , rouge & de la largeur d'une piece de douze fols , quelquefois plus , & faire sortir le sang extravasé ; & ensuite mettre de l'essence de thérébentine avec de l'eau-de-vie ; mais s'il y a suppuration , & que le trou pénètre jusqu'au tendon , le plus court est de dessoler le Cheval , de peur qu'il ne se fasse un renvoi à la couronne , & que la matiere ne souffle au poil , ce qui gâteroit le tendon. Après quoi on traite le mal comme il est dit à la fin du Chapitre du Cheval dessolé de nouveau.

Des Seimes.

LA Seime est une fente dans les quartiers du fabot , laquelle s'étend quelquefois depuis la couronne jusqu'au fer ; ce qui arrive plus communément aux quartiers de dedans , comme les plus foibles ; & aux pieds de devant , comme les moins exposés à l'humidité , laquelle est le préservatif de cette maladie.

Cet accident est causé par l'aridité de la corne , qui s'est desséchée , ou pour avoir marché sur des sables brûlans ou sur un terrain dur dans la gelée ; ou bien par la mauvaise habitude , qu'ont certains maréchaux , de parer trop à fond le pied d'un Cheval ; ce qui l'affoiblit ; ou ce qui est encore
pis,

pis , de brûler la corne avec le fer rouge avant de parer ; car cela affame le pied d'un Cheval , & est capable de le ruiner.

La seime saigne quelquefois ; parce que le Cheval , posant son pied par terre , la corne fendue s'entr'ouvre , & en se resserrant , lorsque le Cheval relève le pied , elle pince la chair qui environne le petit pied , & coupe ou pince quelque veine ou artère , source de cette petite hemorrhagie. Ce n'est pas un des moindres accidens qui puissent arriver à un Cheval ; car il est pour du tems hors de service : & étant guéri , il est fort exposé à retomber dans le même inconvénient.

Il est des Chevaux qui ont les pieds de derriere fendus par le milieu de la pince. Cet accident , que quelques-uns appellent *Soie* , arrive plus fréquemment aux Mulets qu'aux Chevaux. Ces sortes de pieds se nomment , par ressemblance , pieds de Bœufs. Les Chevaux pinfards y sont plus sujets que les autres. On appelle Chevaux pinfards ou rampins , ceux qui marchent sur la pince.

Cette maladie arrive même aux pieds de devant , par la foiblesse de la sole , ou pour n'avoir point de corne en pince.

Il est encore une autre espèce de seime ; mais qui est fort rare. C'est une fente de la corne du sabot , qui est totalement interne , & qui vient à la partie antérieure quelquefois ; mais plus communément à la partie interne du quartier de dedans d'une des jambes de derriere : on ne la peut connoître , qu'en parant le pied , parce qu'on apperçoit la fente à l'extrémité de la corne. Cette maladie ne vient ordinairement qu'aux Chevaux

des Pays Méridionaux, comme Barbes, Espagnols, &c. C'est pourquoi il est d'une conséquence extrême d'avoir soin de nourrir le pied avec de l'onguent autour du sabot ; & de le rafraîchir par dessous avec de la fiente de Vache , surtout à des Chevaux qui sortent peu ou qui travaillent l'Été dans de grandes sécheresses.

Quand ces accidens viennent d'une trop grande aridité , ou qu'ils sont trop considérables , le plus court est de dessoler le Cheval , & si les chairs surmontent par la crevasse , on trempe dans de l'eau-forte un petit bourdonnet de charpi , que l'on introduit dans la crevasse ; on peut aussi au lieu d'eau-forte, se servir du sublimé, comme pour les fur-os. Si les chairs ne surmontent point , on lave la seime avec de l'eau-de-vie, & on y met un plumaceau avec un bandeau , on fait ensuite ferrer le Cheval avec un fer , qui ait un pinçon de chaque côté au deuxième clou.

Si la seime ne faisoit que commencer , on appliqueroit horizontalement sur le haut du sabot une S de feu ; par ce moyen on arrête le progrès de la seime , comme par une espèce de lien , parce que la nouvelle corne ou avalure qui s'y fait , est plus souple & moins *fissile* , c'est-à-dire, éclatante. Mais si la fente est considérable , il faut appliquer la même S de feu , de distance en distance , & toujours horizontalement ∞ jusqu'au bas de la seime : on applique ensuite dessus de l'onguent tout chaud , composé de poix noire, thérébentine , colofane & sain-doux , parties égales & fondues ensemble ; on lui en remet deux jours après , & ainsi de suite pendant huit à dix jours. Il faut pendant tout ce tems , tenir le sa-

bôt envelopé & graissé d'onguent de pied. Il ne faut pas croire que cette cure soit peu de chose ; car si la seime est fort ouverte, le Cheval reste souvent deux à trois mois hors d'état de servir & le plus court en ce cas, comme on vient de le dire, est de dessoler le Cheval, se servir des susdits onguents autour du sabot, & mettre de la thérébentine dans le pied pour panser la sole.

Quelques Auteurs proposent de percer les deux côtés de la corne éclatée, de passer dans ces trous un fil de fer souple, & de lier ainsi la seime ; mais ce moyen ne vaut rien, parce qu'on risque d'éclater la corne davantage, qu'il n'est pas aisé de faire cette manœuvre, & que le poids du Cheval est plus fort que la résistance que peut faire ledit fil : ainsi il s'en faut tenir à l'S de feu & en parant le pied, il faut faire un siflet sous la seime. On appelle siflet une espèce de gouttière que l'on fait sous le pied à l'endroit où se termine la seime, afin que la réunion puisse se faire plus aisément. Si l'on étoit absolument obligé de faire sortir le Cheval au bout de quinze jours où trois semaines, après y avoir mis des S de feu, il faudroit faire rogner l'éponge du fer du côté de la seime, pour éviter que le Cheval venant à s'appuyer dessus le fer en fléchissant, ne vint à écarter la fente mal réunie ou à éclater de nouveau la corne encore tendre & peu affermie. On appelle cette sorte de fer demi-lunette : ceux qui lui ont donné le nom de demi-pantoufle confondent inutilement les termes, puisqu'il y a une espèce particulière de fer dont on a donné la description, à qui ce nom est consacré.

De la Solbature & des Pieds douloureux.

L'ON peut rapporter la solbature à la bleime de la premiere espèce; c'est-à-dire, à la meurtrissure ou contusion sous le pied; c'est pourquoi il est bon de prévenir ce mal dans son principe, aussi-bien que l'autre. Celui-ci arrive au Cheval, ou pour avoir marché à nud, ou parce que le fer portoit trop sur la sole. Quand cela vient du fer, on le remarque aisément, parce que le fer est lisse à l'endroit où il a porté sur la sole. Le Cheval qui en est incommodé le fait aisément connoître, parce qu'ayant les pieds douloureux, & ne pouvant se soutenir dessus, il aime mieux se coucher, que de manger; se portant bien à cela près. On s'en assure encore en tâtant la sole qui se trouve chaude, & en la pinçant legerement tout autour avec des triquoises parce que le Cheval feint aussi-tôt que l'on presse l'endroit douloureux.

Il faut après l'avoir défermé mettre dans le pied une emmiélure composée avec poix noire, saindoux ou vieux-oint, que l'on fait fondre avec un peu de thérébentine, & que l'on applique chaudement.

De l'Etonnement de Sabot.

CETTE maladie est des plus longues que puisse avoir un Cheval, des plus difficiles à traiter, & même à connoître.

Nous avons déjà dit, que cette masse que l'on appelle le pied d'un Cheval, étoit composée

d'un os, que l'on nomme *Le petit pied*, & du sabot. Le sabot est composé de quartiers, de sole & de fourchette. Le petit pied, qui est enfermé dans cette boîte, est attaché par sa partie postérieure, par de forts tendons qui ne prêtent pas aisément, & ne peuvent que très-difficilement se rompre. Par la partie latérale & antérieure, il est soutenu ou retenu par une substance charnuë, grasseuse, nerveuse & tendineuse, qui lui donne de fortes attaches aux parois internes lateraux & antérieurs de la voûte du sabot par autant de feuillets (semblables à ceux qui se trouvent sous la tête d'un champignon.) qui rencontre une surface également feuilletée dans la partie interne du sabot. Lorsque cette chair (qui quoique très-forte, a moins de résistance que les tendons) vient à se déchirer, corroder ou détruire, de quelque façon que ce soit; la pointe de l'os du petit pied, que nous avons dit être sémi-circulaire, baise sur la sole vers la pointe de la fourchette, & avec le tems fait voir au travers une impression en forme de croissant. Cette partie n'ayant plus de soutien pardevant, le Cheval est obligé, en marchant de poser le talon le premier, ainsi que nous faisons nous-mêmes quand nous avons mal sous le pied par delà le talon.

Une humeur maligne qui environne les chairs qui sont autour du petit pied, & lui ôte son appui en rongéant toutes les adhérences, peut être la cause de cette maladie: c'est pourquoi on voit cet accident arriver dans la forbure; mais on en voit aussi sans forbure, à l'occasion d'un coup reçu sur le sabot, ou d'une chute violente.

Il faut saigner à la pince du pied malade & mettre des emmiélures dans le pied comme à la solbature , pour empêcher que la corne ne se dessèche , & un restrainctif sur la couronne avec la suie , ou le bol & le vinaigre ; ou bien avec la thérébentine & le miel : s'il n'y a pas d'amar-
dement au bout des vingt-quatre heures , des-
solez le Cheval , & continuez toujous les res-
trainctifs sur la couronne.

Des Teignes.

IL n'y a point de partie dans le corps de l'a-
nimal exempte de maladie. La fourchette a les
fiennes , aussi-bien que les autres : elle est quel-
quefois criblée , comme si elle étoit vermoulue ,
& tombe par morceaux en pourriture. Le mal
venant à pénétrer jusqu'au vif , le Cheval a des
démangeaisons si grandes , qu'il lui arrive d'en
boiter. Ce mal est plus douloureux que dange-
reux ; mais comme il n'est point de petits maux ,
il faut y remédier plutôt que plûtard. On s'ap-
perçoit aisément de ce mal , en ce que les Che-
vaux , qui en sont atteints , trépignent beaucoup ,
croyant se soulager , & que ce mal jette dans toute
l'écurie une forte odeur de fromage pourri. Ce
mal s'appelle *les Teignes* , parce qu'il y a une es-
pèce de vers qui piquent le bois , de la même
manière que la fourchette de ces Chevaux est
vermoulue.

Il faut bien parer la fourchette & la laver a-
vec de l'eau-de-vie , ou du vinaigre chaud , où
l'on aura éteint un morceau de chaux vive ; &
appliquer par dessus le restrainctif fait avec les
blancs d'œufs , la suie & le vinaigre.

De l'Enclouure.

LA dénomination seule de cette maladie en donne l'idée d'abord. On entend aisément, que c'est une blessure faite par un clou dans le pied. Ce nom est pourtant commun à celle qu'un Cheval reçoit ou d'un chicot dans un bois, ou d'un éclat de verre, ou d'un têt de pot cassé, ou autres choses semblables, qui ne se rencontrent que trop souvent dans les ruës, & qui piquent ou percent le dessous du pied ; mais comme le pied est composé de différentes parties, dont il y en a, qu'il est plus dangereux d'offenser l'une que l'autre, cela nous oblige à distinguer différentes espèces d'enclouures. Nous distinguerons donc l'enclouure simple de la compliquée : nous appellons simple, celle qui n'a fait qu'ouvrir la sole & a pénétré peu avant dans les chairs, qui sont entre la sole & le petit pied : Compliquée, celle qui non-seulement a percé la sole & les chairs qui sont dessous ; mais encore la pince du petit pied, ou le corps même de cet os, qui s'en trouve quelquefois éclaté. Cette dernière est la plus dangereuse ; car si l'os est éclaté il n'y a onguent ni médicament qui puisse le guérir sans qu'il en tombe une esquille, & par conséquent sans dessoler le pied ; ce qui n'arrive point, sans qu'il se forme des filandres ou os de graisse, & presque tous les mêmes accidens décrits au javar. Si l'os n'est point éclaté ; mais que les tendons qui vont jusqu'à la pince de l'os du petit pied soient offensés, & que le trou soit rebouché, le mal travaille sourdement, & il se fait une

supuration entre l'os & la corne, qui peut faire en peu de jours des progrès d'autant plus grands, que l'on tardera davantage à donner issue à la matiere qui, ainsi enfermée, soufflera au poil & pourrira tout le pied.

Il faut observer que l'encloueure est d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus proche de la pince ou de la pointe de la fourchette, parce que vers la partie antérieure du pied, il n'y a aucun intervalle entre la sole & l'extrémité du tendon d'Achilles : tout au contraire derrière la pointe de la fourchette on a vû des clous entrer dans la sole & percer de part en part les talons & sortir vers le pli du pied & de l'os de la couronne, sans qu'il en soit arrivé aucun accident, parce que le clou n'avoit rencontré ni pû rencontrer de parties tendineuses, & n'avoit percé que des parties graisseuses.

Nous ne parlerons ici que de l'encloueure accidentelle & inévitable ; car pour celle qui arrive par le manque d'adresse d'un apprenti Maréchal, qui encloue un Cheval en le ferrant, nous en avons parlé au Chapitre de la Ferrure ; & il suffit ordinairement à celle-là, de retirer le clou aussi-tôt, & de ne point faire marcher le Cheval, que l'on n'ait ôté le clou qui le blesse.

Dès qu'on s'apperoit qu'un Cheval est encloué, il faut tirer le clou ou le chicot ; en un mot, ce qui le blesse : & si le Cheval boite, tâcher sur le champ d'agrandir l'ouverture & faire fondre dedans quelques gouttes de cire d'Espagne, si l'on n'a rien de mieux à y appliquer dans le moment : si le nerf n'est point piqué, ni le petit pied offensé, cela peut suffire ; mais

si le nerf étoit offensé, cela ne doit servir qu'en attendant qu'on puisse avoir du baume dont voici la composition. Prenez six onces d'huile de pétrole, douze onces d'essence de thérébentine, & une poignée de fleurs d'hypericum, & mettez-les ensemble dans une bouteille de verre double; exposez-les au Soleil pendant six semaines, & gardez pour le besoin. On fait chauffer un peu de ce baume, & on en verse dans le trou que l'on bouche avec du coton; on met une rémolade par dessus, & on ferre à quatre cloux seulement. Comme on peut n'être pas toujours, muni de cet onguent, ce mal étant fréquent & pouvant arriver dans des endroits où l'on est dépourvu de tout secours, voici plusieurs remèdes qui sont plus faciles à trouver. On aura soin toujours, s'il est possible, d'agrandir le trou, & on y mettra de la mille-feuille, où de l'ortie, où de la racine vierge, où du persil, ou du persicaria pilé, & on fera tenir l'herbe en place du mieux qu'il sera possible jusqu'à ce qu'on soit à portée d'avoir du secours. On peut encore faire fondre de l'onguent de pied, & en verser chaud dedans le trou, ou bien l'huile de thérébentine: le suivant est un peu plus efficace, surtout s'il y avoit pourriture. Mettez infuser un gros de vitriol romain en poudre dans une pinte d'esprit de vin, ou d'eau-de-vie.

Autre Remède.

PRENEZ aloës soccotrin & sucre, de chaque demi-once; mettez le tout en poudre fine, & mêlez avec trois onces d'huile de thérébentine: s'il y avoit quelque filandre au fond de la plaie en cas

que l'enclouure fut vieille, on y mettroit un peu de sublimé en poudre : observant toujours de mettre de l'onguent de pied autour du sabot, & le défensif avec la suie, le vinaigre & le blanc d'œuf autour de la couronne, de crainte que la matière ne souffle au poil, & ne dessoude le sabot.

Autre remède : Prenez vitriol blanc, vitriol Romain ou de Hongrie, vert de gris, le tout en poudre, de chacun une once : mettez le tout dans un pot de terre, & versez dessus une pinte du meilleur vinaigre, & une poignée de sel. Vous ferez bouillir le tout à petit feu, jusqu'à ce qu'il soit réduit à moitié ; vous verserez de cette liqueur dans le trou de l'enclouure, & mettrez par dessus de la filasse & quelques éclisses pour tenir ladite filasse. Ce remède est un des meilleurs.

On se sert aussi pour les cloux de ruë du baume de Madame Fueillet ; en voici la recette. Prenez demi-livre d'huile d'olive la meilleure, demi-once d'huile de genièvre, trois gros d'essence de gérosle, deux gros de vitriol bleu en poudre, autant d'aloës soccotrin en poudre, & autant de thérébentine de Venise la plus claire ; mettez le tout dans un pot de terre neuf, remuez-le pendant trois quarts d'heure ; laissez-le bouillir un quart d'heure, puis refroidir ; mettez-le ensuite dans des bouteilles. C'est un remède dont on s'est servi avec beaucoup de succès, même pour des plaies sur les hommes : on s'en sert comme du précédent

Moins un Maréchal peut se servir de la sonde & mieux c'est ; sous prétexte de chercher le mal, on en fait un réel.

ARTICLE II.

Des Maladies du Corps.

DE LA FIEVRE.

LA fièvre est une accélération dans le mouvement du sang, durable, causée, ou par une compression plus forte du cœur & des artères, ou par l'augmentation de son volume, ou par le mélange de quelque nouveau principe qui le rend plus actif; ou par tous les trois ensemble.

Comme cette maladie précède, accompagne ou suit ordinairement toutes les autres, nous la mettons la première.

On distingue en général deux sortes de fièvres, sçavoir la fièvre essentielle, & l'accidentelle ou symptomatique.

Quand la fièvre est la suite d'une autre maladie, & qu'elle ne joue que le deuxième rôle on l'appelle *Symptomatique*. Quand elle joue le premier & qu'elle fait elle-même les principaux accidens, c'est-à-dire que les principaux accidens disparoissent quand la fièvre cesse, ou qu'il n'y en a point d'autre que la fièvre même, on l'appelle *Première* ou *Essentielle*.

Cette symptomatique ne fait point l'objet de ce Chapitre. En guérissant la maladie, dont elle est le symptôme, elle se dissipe aussi; & nous en avons traité dans plusieurs endroits des maladies de l'Avant-main, comme nous en parlerons encore dans les différentes maladies, qui nous restent à décrire,

C'est la fièvre essentiellement fièvre, fièvre par elle-même, ou fièvre réglée, & portant son caractère propre, que nous voulons décrire.

On la reconnoît à plusieurs signes. Le Cheval est dégoûté, a la tête pesante & immobile, les yeux sont tuméfiés, il les ouvre avec peine, il les a remplis d'eau, les lèvres pâlisent & tout le corps paroît flasque; les testicules pendent, son haleine brûle & sent mauvais, & l'on s'aperçoit d'une chaleur excessive par tout le corps jusqu'au bout des oreilles; il bat du flanc, il paroît insensible aux coups, & il est si chancelant, qu'il semble devoir tomber à chaque pas. Est-il tombé ou couché, il a de la peine à se relever, à moins que ce ne soit dans la violence de l'accès d'une fièvre chaude: car dans celle-ci, c'est tout le contraire; il se roidit, il se débat, & s'agite violemment dans le frisson; les dents lui craquent & il tremble par tout le corps. Lorsque la fièvre est violente, les crins s'arrachent facilement, & il paroît à la racine une espèce de petit bouton blanc; & quand elle a duré quelque tems on lui trouve la bouche pleine d'ulcères.

On distingue cinq espèces particulières de cette espèce, les voici. L'héphémère ou de 24. heures, la tierce, la quarte, la continuë, & la pestilentielle.

L'héphémère est donc une fièvre qui ne dure que 24. heures, ou du moins qui ne dure pas deux jours entiers. Cette fièvre n'a point, ou a peu de frisson, elle est violente dans ses accidens, aussi vient-elle toujours de cause violente, comme de trop de fatigue, d'un trop grand chaud, d'un trop

grand froid, de coups, de faim, de soif, de blessures, &c. Suivant les causes, on y apporte différents remèdes. Le repos, à la fatigue; une chaleur douce, au grand froid; les rafraîchissans, au grand chaud; la nourriture légère, à la faim; la boisson, à la soif; les onctions adoucissantes, aux blessures & meurtrissures, &c. Cette fièvre ordinairement n'est pas dangereuse; mais comme on ne peut pas prévoir dès le premier jour si elle finira au bout des 24. heures, il est bon de ne la pas négliger, comme telle.

La fièvre tierce se reconnoît à son retour périodique de jour à autre, c'est-à-dire, qu'elle laisse un jour de bon, & le suivant l'accès revient, & ainsi des autres.

La quarte laisse deux jours de bon, & revient le jour suivant; en sorte qu'il y a deux bons jours entre deux mauvais, & un mauvais, entre quatre bons.

La continuë n'a point de relâche; mais a quelquefois des redoublemens à chaque jour. Celle-ci est très-périlleuse pour les Chevaux, & est la plus commune. Quand cette fièvre dure plus de trois jours sans intermission, elle est fort dangereuse.

La dernière enfin, est la fièvre pestilentielle ou épidémique, laquelle infecte des Provinces entières, ou tout un camp. Elle se connoît par la promptitude avec laquelle elle ravage tout un Pays, en se communiquant d'abord aux Chevaux de la même écurie, puis à ceux du canton, & par la promptitude avec laquelle ces animaux périssent. C'est pourquoi il est difficile de réchaper les premiers qui en sont attaqués;

mais ils donnent des avertissemens pour les autres. Il y a un inconvénient dans cette maladie, qui est que s'il en a couru une pareille dans la Province l'année précédente, ou quelques années auparavant, les remèdes & la méthode, dont on aura usé, ne conviendront plus dans cette nouvelle maladie.

Voici les remèdes que l'on employe pour la fièvre continue, qui est la plus ordinaire. Il faut saigner le Cheval des deux flancs, & deux heures après lui donner un lavement composé avec catholicon, miel & huile d'olive dans une décoction de mauves & de chicorée sauvage; le laisser bridé toute la nuit; & s'il y a râlement, il faut le mettre au billot la tête basse, & ne le laisser manger de 24. heures; on réitère l'usage du billot de trois heures en trois heures, pendant un quart-d'heure chaque fois.

S'il n'y a point de râlement, on lui donne, avant que de le mettre au billot, demi-livre de bon miel blanc ou de Narbonne dans demi-septier de vin blanc; & on lui fait prendre tous les deux jours deux onces de baume de copahu dans une chopine de vin, avec un quarteron de sirop de roses.

Il faut lui mettre devant lui un seau d'eau blanche avec du son, ou bien avec de la farine d'orge, qui est la meilleure, & lui renouveler cette boisson deux fois le jour, ayant soin de bien laver le seau à chaque fois, le tenir chaudement si c'est en Hiver, & en Été dans un endroit tempéré; surtout grande litière sous lui, afin qu'il puisse se reposer, ce qui seroit un bon signe: car tant qu'un Cheval ne se couche point, il est toujours en danger.

Du Farcin.

QUOIQUE les Auteurs, qui ont traité des maladies des Chevaux, ayent distingué trois, quatre fix & jusqu'à huit sortes de Farcin, après les avoir examinées toutes avec attention, & comparées avec ce que l'expérience nous présente aux yeux tous les jours, nous ne voyons pas que l'on doive en distinguer un si grand nombre.

Cette maladie, est une corruption générale de la masse du sang, qui se trouvant appauvri des parties balsamiques, & aigri par une humeur âcre & corrosive, cherche à se dépurer à l'extérieur du cuir sous la forme de boutons, qui à la fin se crévent d'eux-mêmes. Cette maladie doit être regardée comme une maladie de la peau, lorsqu'il n'y a point de pourriture intérieure; & en ce cas elle est facile à guérir, & peut être regardée comme la galle des hommes, ce qu'il sera aisé de reconnoître par la méthode & l'espèce des remèdes dont on fait usage dans la cure de cette maladie. Lorsque la malignité de l'humeur a attaqué en même tems les organes intérieurs & les principaux viscères, le farcin devient incurable; comme un érysipele rentré, une dartre repercutée par des remèdes astringents, une petite verole, ou une galle rentrée, causent souvent une maladie intérieure & mortelle aux hommes, quoiqu'originellement ce fût une maladie fort simple & aisée à traiter.

Le Cheval peut gagner cette maladie par un trop long repos après un grand travail; par une trop grande nourriture après une maladie où il n'aura été ni saigné ni purgé; pour avoir re-

cu des coups ou des plaies , qu'on aura négligé de panser ; pour avoir mangé de l'avoine nouvelle ou du foin nouveau ; pour avoir approché d'autres Chevaux infectés de cette contagion ; ou par un reflux d'humeurs , dont on aura supprimé l'écoulement , &c.

Quand cette maladie ne vient point de l'intérieur , ou qu'elle ne fait que commencer , il paroît seulement quelques boutons volants à différentes parties du corps ; car il n'y en a pas une d'exempte. Cette espèce n'est pas difficile à guérir. Toutes les autres sont très-rebelles aux remèdes , pour ne pas dire mortelles ; ainsi il est inutile de les distinguer en rouges , jaunes , blanches & noires , puisque d'une façon ou d'autres elles sont également difficiles à guérir ; & que les farcins cordés , à cul de poule , en couillon de coq , mouchereux , biurques , taupins , &c. ne sont que différentes figures ou métamorphoses d'un même mal.

Cette maladie attaque ordinairement les tendons ; quand elle ne les attaque pas , on la regarde comme farcin volant. Ce mal veut être traité & par le dedans & par le dehors.

Il faut commencer par saigner le Cheval au col ; & si le Cheval est fort chargé de farcin , ou qu'il soit invétéré , on réitérera la saignée une ou deux fois. On le mettra en même tems à l'usage du son & de la paille de froment pour toute nourriture , & à l'eau blanche pour toute boisson : ensuite on le purgera avec une once & demie d'aloës , & une once de sené en poudre , infusés à chaud dans une bouteille de vin blanc ; au lieu de la poudre de sené , on peut employer une once d'hiera

d'hiera diacolocynthidos ou deux onces de confection hamech, que l'on délaïera dans la bouteille de vin où l'on aura fait infuser l'aloës la veille. Il ne faut donner cette médecine qu'après avoir préparé pendant quatre jours le Cheval par des lavemens de mauves, de guimauve, de bouillon blanc & de joubarbe dans chacun desquels on ajoutera une once de fel de prunelle, & dont il prendra trois par chaque jour. En donnant cette médecine, il faut qu'il y ait dix à douze heures que le Cheval n'ait bû ni mangé; & il faut qu'il reste autant de tems après à jeun; & le jour qui suit la purgation, on commence à le mettre à l'usage des poudres suivantes. Prenez azarum, sassafra, & galanga, de chaque un quarteron; pilez le tout & le passez au travers du tamis fin, & en donnez demi-once le matin & autant le soir dans le son. Quand les poudres sont finies, & qu'elles ont bien fait, on en fait de nouvelles. On peut lui donner le sur-lendemain de la purgation, le breuvage suivant par le nez. Prenez une pinte de lait, une once de galanga, & demi-once d'antimoine crud, l'un & l'autre mis en poudre fine; mêlez le tout dans le lait chaud, sortant de la vache; & réitérez de dix en dix jours. Le lendemain de l'usage de ce lait, on lui donnera les pillules suivantes.

Prenez mercure coulant & soufre en poudre, de chaque deux onces: mettez le tout dans un mortier de marbre, & broïez continuellement sans pile jusqu'à ce que tout le mercure soit uni avec le soufre, & qu'il ne reste qu'une poudre noire: vous y mêlerez ensuite deux onces d'aloës soccotrin en poudre, que vous incorporerez dans un sirop fait

avec deux onces de manne dans suffisante quantité d'eau , & que vous roulerez ensuite sur de la réguelisse en poudre , pour en faire des pillules de la grosseur que vous voudrez , & que vous ferez avaler au Cheval avec un verre de vin à chaque pour qu'elles passent plus aisément , & qu'elles se délaient dans l'estomach du Cheval. On réitérera ces pillules trois ou quatre fois tous les quatre ou cinq jours , suivant la force du Cheval & l'effet du remède.

Quand il y a des boutons épanouïs en rose , on fait une composition de poudres , que l'on applique dessus avec une spatule.

Prenez un demi-quarteron de sublimé , une once de couperose blanche , une once de vitriol bleu , une once de vert de gris , & deux gros de poivre , le tout en poudre fine passée au tamis ; mêlez-les bien pour le besoin. On renouvelle l'application de cette poudre au bout des 24. heures , & on lave les jours suivants avec de l'oxycrat , pour ôter la puanteur.

Si les boutons ne séchent pas par le remède ci-dessus , il faut prendre un fer chaud , tout rouge , & percer les boutons , sur tout ceux qui sont au jarret , au milieu & jusqu'au fond ; introduire ensuite dans chaque trou un petit morceau de sublimé corrodif , & boucher les trous avec du soufre , en le faisant fondre , afin que le sublimé ne sorte pas ; ce qui fera tomber les boutons de farcin : Et pour les faire entièrement sécher , on doit les laver avec de l'urine de vache , ou avec la lessive suivante.

Prenez trente ou quarante pommes sauvages , & les pilez ; mettez-les avec huit ou dix livres de

cendres de sarment de vigne bouillir dans vingt pintes d'eau, que vous ferez réduire à douze : laissez reposer la liqueur, & la versez ensuite par inclination pour en bassiner tous ces boutons. En Été on peut faire cette cotion au soleil ; mais en Hyver il faut en bassiner les plaies du Cheval dans l'écurie, à cause du froid & de l'humidité.

Il faut remarquer que le travail fait du bien à un Cheval qui a le farcin ; mais il ne faut pas qu'il aille dans l'eau ou dans la boue, ce mal doit être entretenu sec. On a vu des jambes grosses & enflées de farcin pendant des années entières, guérir ensuite parfaitement.

Il faut bien prendre garde que le Cheval ne porte la dent sur aucun bouton, ou ne le lèche ; car alors tous les remèdes seroient inutiles, & en voulant guérir une partie, il reporteroit le mal à d'autres.

On peut encore se servir des pillules suivantes, qui sont aisées à faire.

Prenez une once & demie d'aloës succotrin, une once de sené, demi-once d'agaric en poudre fine ; faites-en des pillules avec un quarteron de beure, & les lui faites avaler pour une seule prise, le laissant bridé cinq heures après. En se servant de ces pillules, il faut lui donner quelques jours après les suivantes ; & se servir alternativement de cinq en cinq jours des unes & des autres : lui donnant toujours la poudre cordiale décrite en ce Chapitre dans les jours intercalaires.

Prenez deux onces de mercure & une once de soufre amalgamés ensemble dans un mortier, avec un quarteron de beure, qu'on donne avec la même précaution au Cheval.

Les jours intercalaires , c'est-à-dire , entre la purgation , on lui fera faire encore usage d'un billot avec un quarteron d'assa - foetida , & on l'attachera haut , jusqu'à ce qu'il ait tout mâché.

On pourroit aussi employer pour purgatif , au défaut des compositions dont nous venons de parler , les pillules de Cinnabre , une chaque fois , ou deux pillules puantes.

Il faut remarquer que tous les remèdes que l'on vient de décrire , ne sont utiles que lorsque le farcin n'est point compliqué , ou n'a point dégénéré par vétusté dans une espece de morve : car si le Cheval est glandé , & qu'il jette par le nez , ce seroient peines & remèdes perdus.

On voit par l'usage du mercure , du soufre & des cotions extérieures , que cette maladie est de la nature de la galle des hommes , & qu'elle ne se guérit que quand elle n'affecte que la peau. Elle approche assez de la nature de la teigne pour la difficulté à se guérir ; & on a vu quelquefois le premier bouton qui a paru , être le dernier à se cicatrifer. Mais il faut dans cette espece de maladie continuer les remèdes , tant qu'il en paroît quelques vestiges.

De la Pousse.

LA pousse est une très-grande difficulté de respirer , provenante de quelque embarras dans la substance du poumon. Cet embarras provient ordinairement de l'épaississement de la lymphe qui s'échape dans la respiration , & s'épaissit dans les vesicules du poumon ; ce qui arrive quelquefois par l'entrée subite d'un air froid , dans les mêmes vesicules.

Il peut provenir encore de l'engorgement des glandes du poumon , ou de la gêne du sang dans les vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition de ce viscere.

Cette maladie est précisément ce qu'on appelle l'asthme chez les hommes. Si elle n'est pas accompagnée d'ulceres , elle est très-difficile à guérir ; & si elle est accompagnée d'ulceres , c'est pour lors la phthisie ou la pulmonie , & elle est absolument incurable.

A cette maladie parvenue à son dernier période , se joignent la fièvre , le battement de flanc , la rougeur dans les yeux , l'étiſie , un écoulement de matieres puantes & infectes par les nazeaux , une faim canine , & le flanc redouble dans la respiration , c'est-à-dire , que dans une inspiration le Cheval croyant prendre assez d'air par le poumon , & ne le pouvant à cause que les lobes du poumon sont farcis d'humeurs visqueuses , ou sont desséchés , il met sur le champ tous les muscles de la poitrine dans une violente contraction dans la crainte de suffoquer , pour relever les côtes , ou plutôt , afin de parler plus correctement , pour les avancer* , afin que l'air entre plus librement dans la poitrine. Ce mouvement qu'on appelle *Redoubler* , tend les muscles du bas ventre qui s'attachent aux dernières côtes , & forme le long des flancs une espèce de cordon , qui est sensible à la vûe à cause de la maigreur du Cheval.

Cette maladie peut être héréditaire ; mais elle provient communément ou de violents efforts , qui auront causé la rupture de quelque vaisseau dans le poumon , & à sa suite un ulcère ; ou d'un épanchement de sang dans la cavité du thorax ,

où il sera dégénéré en pus , ou d'une toux qui aura été négligée : elle peut provenir aussi d'alimens trop chauds , comme de trop de foin , ou de l'usage de vieux fainfoin , ou de foin poudreux , ou même de trop de séjour.

Soleysel a décrit cette maladie comme une faim canine du poumon : il prétend que ce viscère a besoin d'une quantité excessive de nourriture , & qu'étant affamé dans cette maladie , il consomme seul tous les alimens que l'on donne au Cheval ; & ne pouvant mettre que peu de chose à son profit , il aime mieux se défaire du résidu par un déluge d'urine , qu'il envoie aux reins par un conduit particulier , connu de son tems sans doute , mais dont la route se trouve perduë aujourd'hui , que d'en faire part aux autres membres ses voisins. C'est ainsi qu'il explique la maigreur énorme qui accompagne cette maladie. Il appuie cette découverte , qu'il ne doit qu'à lui-même , & dont aucun Auteur François , Italien , Allemand ni Latin n'avoit parlé avant lui , sur des expériences dignes d'attention , & sa Dissertation est très-curieuse jusqu'à la fin : on ne pourroit y désirer que le vrai & le vrai-semblable.

Cette maladie est longue & difficile à guérir ; cependant quand elle ne fait que commencer , on peu en venir à bout , parce que l'ulcère ne se forme pas d'abord.

Il faut commencer par ôter le foin au Cheval , ou du moins lui en donner très-peu & seulement avant que de le faire boire ; ensuite on le saigne au col : deux jours après on prend une once de baume de soufre préparé à l'essence de thérébentine , que l'on met dans une chopine de vin blanc

avec une demi-once de crystal minéral, qu'on lui fait avaler : deux jours après on réitere la même dose ; & deux autres jours après on lui donne encore la même chose , en diminuant seulement de moitié la dose du baume de soulfre : continuez ainsi pendant quelque tems à lui en donner de deux jours l'un. Il faut avoir soin seulement de le tenir bridé huit heures avant & huit heures après.

Dès le commencement des remédes , il faut mettre le Cheval à l'usage d'une des poudres suivantes dans du son ou dans de l'avoine.

Prenez fleur de soulfre, fenugrec, sucre candi, iris de Florence, limaille d'aiguille, réglisse, de chaque un quarteron ; mettez le tout en poudre fine, & donnez-en demi-once le matin & autant le soir. S'il étoit dégoûté, & qu'il ne voulût pas manger d'avoine, on pourroit lui donner du son.

Il faut pendant tout le cours de la maladie, mettre le Cheval à l'usage de la paille pour toute nourriture.

Autre.

Prenez réglisse, fleur de soulfre, baies de laurier, anis verd & sucre candi, un quarteron de chaque ; & en faites du total une poudre fine. On peut donner de celle-ci une once le matin & une autre le soir.

Autre.

Mettez deux livres de fleur de soulfre sur une de limaille d'aiguille, & ajoutez trois quarterons de réglisse en poudre ; tamisez le tout : cette poudre opérera à demi-once le matin & autant le soir.

Si le Cheval est pouffif outré, les remédes ci-

dessus ne pourront que le soulager & non le guérir : & pour en tirer quelque service , il faut lui ôter entièrement le foin , à la place duquel on lui donnera de la paille de froment propre & sans poussière, le matin & le soir de l'avoine bien nette, & à midi du son mouillé avec un peu d'eau ; il faut le faire travailler peu & souvent , pour le tenir en haleine. On doit observer le même régime pour les Chevaux qui sont gros d'haleine.

Comme il est impossible de guérir cette maladie , lorsqu'elle est invétérée , quand même il n'y auroit pas d'ulcère ; on ne laisse pas que de rapporter divers remèdes qui y donnent du soulagement , pour en pouvoir tirer quelque service. C'est pourquoi nous ajouterons encore les suivans, afin que l'on puisse choisir suivant la commodité des lieux où l'on se trouve

Remèdes contre la Pouffe.

Faites bouillir trois poignées de buglose dans six ou sept pintes de vin blanc jusqu'à diminution de moitié. Faites-en prendre à un Cheval environ une pinte de deux jours en deux jours, & le tenez chaudement ; faites-lui une grande litière , & qu'il ait été trois heures au filet avant que de prendre le remède , & qu'il y reste autant après : ensuite il faut lui donner un bonne poignée de bled de seigle , & le foin qu'on lui donnera doit être mouillé. Vous arroserez toujours son avoine avec de l'eau tiède. Si on fait ce remède de mois en mois, on pourra encore tirer beaucoup de service d'un Cheval malgré sa maladie.

Autre.

Si vous êtes dans un pays où les figues soient communes, fraîches ou sèches, pilez-les bien pour en tirer environ une demie livre de jus, que vous mêlerez avec du son de froment. Donnez le tout à manger au Cheval soir & matin, & continuez pendant quelque tems.

Autre remède utile contre la Pouffe, & pour maintenir l'haleine à un Cheval.

Il faut prendre des chardons dont on se sert pour grater les draps, (c'est le *dipsacus* ou le chardon à foulon) mettez-les en poudre & passez-les par le tamis ; faites-en prendre à un Cheval soir & matin demi-once chaque fois dans son avoine. Ce petit remède, quoique simple, est très-bon pour soulager un Cheval pouffif, & pour maintenir son haleine, quand il ne le seroit pas ; il est bon même de le faire prendre quand on a une grande course à faire.

Autre pour soulager un Cheval pouffif.

Prenez du plomb, faites-le limer le plus fin que vous pourrez ; donnez-en une once chaque fois dans l'avoine du Cheval, & qu'elle soit moüillée ; car il ne faut jamais rien donner de sec dans cette maladie.

Autre remède pour arrêter la Pouffe.

Prenez des branches de genet, feüilles & fleurs, une bonne demi-poignée, que vous hacherez bien menu & mêlerez dans l'avoine, après que vous l'aurez arrosée avec de l'eau. Il faut conti-

nuer à lui faire manger du genet huit ou dix jours de suite , & le mener à l'eau une ou deux fois par jour , pour le faire nager sans le laisser boire.

Autre.

Prenez de la fleur de genet & des feuilles d'épine blanche les plus fraîches & les plus tendres ; des feuilles de faule , des plus jaunes , & du pas d'âne , autant de l'un que le l'autre ; hachez le tout bien menu , & en faites manger au Cheval tant qu'il sera possible dans du son , & qu'il ne soit nourri pendant quinze jours ou plus qu'avec de la paille , & le Cheval sera foulagé pour quelque tems.

Autre.

Faites faire diette au Cheval pendant quinze jours , c'est-à-dire , qu'il ne mange que de la paille & du son , & ne le faites point travailler. Au bout de huit ou dix jours de régime , on lui fera prendre les pillules suivantes.

Prenez agaric , aloës , aristoloche ronde , de chaque demi-once , réglisse , enula campana , fleur de soufre , le tout en poudre , miel commun , de chaque une once ; lard , deux onces. Réduisez toutes ces drogues en poudre , mêlez-les ensemble , & avec du beurre frais , faites-en des pillules , que vous roulerez dans la poudre de sucre ou de réglisse : faites-les prendre au Cheval de jour à autre huit ou dix fois , ce remède le soulagera beaucoup.

De la Courbature.

L'ON appelle Courbature dans les animaux, ce que les Medecins appellent aux hommes pleurésie ou fluxion de poitrine : effectivement même parmi les hommes, les gens grossiers sont accoutumés de donner ce nom indifféremment à l'une & à l'autre de ces maladies, lorsqu'ils s'en trouvent atteints. La preuve en est aisée à démontrer par la comparaison des accidens, qui arrivent également dans les uns & dans les autres. Les premiers qui se manifestent, sont une fièvre violente, avec les mêmes accidens décrits dans la Poussé ; mais celle-ci ne vient gueres qu'aux Chevaux qui ont passé six ans : la Courbature au contraire vient indifféremment aux uns & aux autres. Comme cette maladie est aiguë, violente & courte dans sa durée, elle vient ordinairement d'une fatigue outrée, d'un travail excessif, ou d'une intempérie de régime extraordinaire ; il n'est pas étonnant qu'on la voye accompagnée des mêmes accidens décrits aussi aux articles des jambes foulées & de la forbure ; non que la Courbature ne puisse se trouver sans ces accidens, mais parce que ces maladies provenant communément les unes & les autres de causes assez semblables, elles peuvent fort bien être compliquées les unes avec les autres.

Quand il n'y a point de complication, cette maladie ne laisse pas d'être encore dangereuse & vive ; mais elle n'est pas de durée, à moins qu'elle ne soit un reliquat de quelqu'autre maladie, qui par sa longueur ou sa violence peut laisser quelque altération dans le poumon.

Les Chevaux attaqués de ce mal sont dits Courbattus ; quelques-uns les appellent *Panthis*.

Prenez une pinte de biere, demi-livre de bon miel blanc, demi-livre d'huile d'olive, trois quaterons de fleur de soulfre ; mettez le tout dans la pinte de biere, & avec la corne faites-le avaler au Cheval, que vous tiendrez bridé cinq heures devant & cinq heures après.

On peut réiterer le même breuvage cinq à six jours après, si le Cheval n'est pas guéri.

Comme cette maladie est accompagnée de fièvre qui est ordinairement très-violente, il n'y a point de difficulté qu'il faut dans ce cas saigner le Cheval, & lui donner matin & soir un lavement émollient & rafraîchissant, ainsi que l'on doit faire dans toute maladie aiguë, quoiqu'on puisse dire au contraire.

De la Toux.

Tout Cheval qui touffe, ne doit pas pour cela être condamné pouffif ni courbattu : quoique cet accident soit un symptôme de ces deux maladies, il n'en est quelquefois que l'avant-coureur, & n'en est pas toujours suivi. Même si l'on négligeoit moins ce mal, il y auroit moins de pouffes & de courbatures ; une description de cette maladie seroit inutile, des oreilles suffisent pour la reconnoître : elle n'est point à négliger. Elle vient quelquefois pour avoir mangé du foin poudreux ou une plume, quelquefois pour avoir avalé de la poussiere en Été ; & quelquefois c'est le commencement d'un morfondement. Quand elle est opiniâtre, & qu'elle dure plus d'un jour sans dis-

minuer, prenez quatre onces de fleur de soufre, quatre onces de réglisse fraîche, quatre onces de sucre candi, deux onces d'anis verd & deux onces de baies de laurier en poudre; prenez le blanc & le jaune de deux œufs, & y mêlez deux onces du mélange de ces poudres avec une once de thériaque, & suffisante quantité d'huile d'olive, pour en faire un opiat; ajoûtez-y la grosseur d'une fève de tarç; (c'est du godron) délayez cet opiat dans une chopine de vin, & le faites avaler au Cheval: réitérez de deux jours l'un, jusqu'à ce que la livre de ces poudres soit employée.

On en peut ajouter aussi dans son avoine, demi-once le matin & autant le soir.

Si l'on peut avoir des branches de genet, on en fera bouillir quatre ou cinq poignées dans huit ou dix pintes d'eau, & on en mêlera deux pintes avec de l'eau commune chaque fois qu'on lui donnera à boire.

Autre.

Prenez deux livres de mine de plomb rouge, autant de soufre en canon, une once & demie de muscade, une once & demie de sel polychreste, six gros de graine de genièvre: faites du tout une poudre & la divisez par onces & en donnez une once le matin & une once le soir dans l'ordinaire du Cheval.

De la Gras-fondure.

Nous mettons cette maladie à la suite de la courbature, de la pousse, & de la toux, moins parce que le grand travail en peut être la cause

aussi-bien que des précédentes , que parce qu'elles ont un signe commun , qui pourroit s'y faire méprendre , si l'on n'y faisoit pas une attention particulière. Mais on évite la surprise , en examinant les excréments : car en les faisant vuides , on les trouve coëffés , c'est-à-dire , enveloppés d'une matiere semblable à de la graisse , & ils se trouvent quelquefois sanglants. Cette maladie est très-périlleuse , & plus commune aux Chevaux gras & qui ont séjourné , qu'à d'autres.

Le Cheval atteint de ce mal , en perd le boire & le manger , bat du flanc où il sent de la douleur , regarde cette partie , & ne peut demeurer couché ni levé. Quand il jette par les nazeaux en abondance , & que la matiere est sanglante , ce qui arrive quelquefois , le mal est sans ressource.

Aussi-tôt qu'on s'en aperçoit , il faut saigner le Cheval au col , & lui donner des lavemens émolliens de deux heures en deux heures ; quelques-uns recommandent en lavement comme un spécifique , le sang tout chaud d'un veau ou d'un mouton qui vient d'être égorgé : il est certain que ce remède est bon. Deux heures après donnez-lui deux pillules puantes délayées dans chopine de vin ou de biere ; & une heure après deux autres pillules pareilles , jusqu'à quatre prises d'heure en heure. S'il y a peu ou point de fièvre , on peut lui donner les poudres précédentes indiquées pour la pousse , & particulièrement la deuxième. S'il y a de la fièvre , il faut lui donner le breuvage d'eaux cordiales ; le mettre à l'usage du billot ; & si la fièvre étoit violente , on pourroit lui donner le breuvage avec le baume de copahu.

Ces pillules puantes peuvent être mises en usa-

ge dans la forbure , la courbature & les tranchées avec lesquelles cette maladie a grand rapport , se rencontrant fort souvent ensemble.

Les jours suivans un ou deux lavemens fuffifent par chaque jour.

On peut après la saignée faire usage du breuvage suivant.

Il faut prendre environ deux livres de plantes de joubarbe , que l'on pilera dans un mortier pour en tirer le jus , & ensuite prendre environ une pinte de petit lait & à son défaut une chopine de lait que l'on mêlera ensemble ; vous le ferez tiédire & y ajouterez demi-once de sel de prunelle : vous réitérerez ce breuvage deux fois par jour. Si au bout de trois ou quatre jours le Cheval n'est pas guéri , donnez-lui le remède suivant.

Prenez huile d'olive , miel de Narbonne ou miel blanc , de chaque quatre onces ; thérébentine de Venise , deux onces. Mêlez le tout ensemble dans une bouteille de vin blanc , que vous ferez tiédire & prendre au Cheval. Le Cheval guérira , en continuant ce remède , pourvu que la forbure & le mal de cerf ne soient point compliqués.

Autre.

Prenez beure frais , jus de rue , jus d'armoife , jus d'herbe de S. Jean , de chaque demi-livre ; lait de vache frais tiré , deux livres ; douze jaunes d'œufs. Mêlez le tout & le faites prendre au Cheval , un peu tiède , pendant trois jours de suite ; mais vous ne lui donnerez à boire , que trois heures après l'avoir pris : & pendant le cours de la maladie , vous lui donnerez deux ou trois lavemens par jour , que vous composerez de la manière suivante.

Faites bouillir de gros pois blancs, à leur défaut des fèves blanches, jusqu'à ce que cela soit en purée, que vous passerez à travers un tamis ou linge : vous mêlerez dans cette purée autant de lait de vache, & y ferez fondre demi-livre de beurre frais ; vous y ajouterez deux onces d'huile de thérébentine. Mêlez le tout pour le donner en lavement au Cheval. Il faut qu'il contienne environ quatre pintes : & tout cela étant bien observé, vous pouvez espérer guérison.

Quand les accidens commenceront à diminuer, on purgera le Cheval avec la médecine suivante.

Prenez thériaque, deux onces ; fené, demi-once ; manne, deux onces ; genciane, une once ; cristal minéral, demi-once : mêlez le tout dans une bouteille de vin blanc, & le donnez au Cheval. Vous réitérerez au bout de quelques jours le même breuvage, & userez souvent de lavemens laxatifs.

Du Flux de Ventre.

ENTRE les maladies du ventre, il y en a une qui lui est particulière, & que l'on nomme *Diarrhée* ou *Flux de Ventre*, sous laquelle nous renfermerons deux autres maladies qui en sont des espèces plus dangereuses ; sçavoir, la dysenterie & la passion iliaque, que les Maréchaux appellent l'une & l'autre *Tranchées rouges*.

La simple diarrhée, est lorsque le Cheval rend ses excréments plus liquides que de coûtume, sans être digérés & fréquemment.

La dysenterie, est lorsqu'il est tourmenté de tranchées, que les excréments sont sanglants, & que le fondement est fort échauffé & enflammé.

Et

Et la passion iliaque, lorsqu'il revient par les nazeaux ou par la bouche, une espèce de matière glaireuse, qui semble venir de l'estomac : maladie rare ; mais qui arrive quelquefois, & qui a toujours été regardée comme mortelle.

Cette maladie a un si grand rapport avec la passion iliaque ou cholera morbus des hommes, que nous serions presque tentés de douter d'une chose qui a passé jusqu'à présent pour un axiôme incontestable parmi les connoisseurs en Cavalerie, au sujet du vomissement des Chevaux, qu'on rapporte ne leur arriver jamais. Il est certain que dans cette maladie, les Chevaux non seulement rendent une abondance d'excrémens ; mais encore qu'ils rejettent par la bouche une si grande quantité de viscosités & de vilainies, que l'estomac paroît devoir en être la source, quoique l'on sçache fort bien que les glandes sublinguales & parotides en peuvent fournir beaucoup. En effet pourquoi dans ces animaux, dont les organes paroissent disposés comme ceux de l'homme, ne seroit-il pas possible qu'il y eût un mouvement antiperistaltique ou renversé, & qu'ils pussent aussi-bien rejeter par la bouche que presque tous les animaux ? Il est vrai que cette maladie est rare parmi les Chevaux ; mais peut-être est-ce faute d'observations assez exactes, que l'on a toujours été dans cette opinion.

La boisson des mauvaises eaux, & l'usage des mauvais alimens, contribuent beaucoup à ces maladies, aussi-bien qu'à la formation des vers dont nous allons parler.

Pour le simple dévoiement, on fait rougir un morceau d'acier & on l'éteint dans une pinte de

gros vin rouge, qu'on fait avaler au Cheval. Si cela ne suffit pas, on fera usage pendant quelques jours matin & soir du lavement suivant.

Il faut prendre environ quatre pintes de vin émétique, dans lequel on fera bouillir vingt ou trente glands de chêne mis en poudre, les plus vieux sont les meilleurs; lorsqu'ils auront bien bouilli, il faut laisser refroidir cette composition jusqu'à ce qu'elle soit en état de la faire prendre au Cheval. On y ajoutera la valeur d'un quarteron d'huile d'olive. On pourra aussi lui faire un breuvage d'une pinte de vin émétique, où l'on aura mis une douzaine de glands en poudre. Deux jours après on lui fera prendre une once de rhapsodic, qui pour cette maladie fait autant d'effet que la rhubarbe du Levant.

S'il y a fièvre ou tranchées, c'est-à-dire, douleurs d'entrailles, on fait saigner le Cheval au col, & on lui donne force lavemens avec le bouillon blanc ou la trainasse cuite dans le bouillon de tripes ou dans la décoction d'une fraise de veau bien grasse, ou d'une tête de mouton, que l'on fait cuire avec sa laine; ou bien encore le lavement de sang chaud d'un veau ou d'un mouton, dont on vient de parler.

Ensuite de la saignée, on lui donne un breuvage avec trois onces de thériaque dans trois demi-septiers de gros vin rouge: ou bien on fait bouillir dans un pot une demi-douzaine d'œufs dans suffisante quantité de vinaigre; on en fait avaler au Cheval trois le matin, & autant le lendemain.

Faites la même chose à la passion iliaque; mais réitérez plusieurs fois la saignée dans les vingt-

quatre heures, & les lavemens ; & faites ronger le carreau au Cheval, afin qu'il jette beaucoup.

On peut se servir encore du vin émétique : on en donne une chopine. Il ne fait pas aux Chevaux le même effet qu'aux hommes : il ne les purge presque point ; & par une mécanique singulière, il semble les rafraîchir au lieu de les échauffer, & leur donner de l'appétit.

Des Vers.

LA corruption des alimens qui ne se digèrent point dans l'estomac des Chevaux, donne lieu au développement & à la génération de différentes sortes de vers, dont les œufs se trouvent semés sur le fourrage & sur les différents grains, dont on nourrit les bestiaux. Ces vers incommodent beaucoup les animaux, aussi-bien que les hommes, & peuvent après les avoir tourmentés long-tems, leur causer enfin la mort aux uns comme aux autres.

Il en est d'espèce plus mauvaise l'une que l'autre ; l'usage les fait connoître. Quand un Cheval les rend par le fondement, il n'est pas difficile de soupçonner qu'il en reste d'autres ; mais quoiqu'on ne lui en voye pas rendre, il est des signes qui font connoître qu'il en a dans le corps.

Quand on le voit maigrir peu à peu, quoiqu'il mange beaucoup, & qu'il se frote souvent la queue jusqu'à se la peler ; qu'il paroît morne & triste ; que le poil malgré un pansement assidu, devient terne & hérissé ; qu'il regarde souvent son ventre, comme s'il vouloit montrer la source de son mal & le lieu de sa douleur ; il y a lieu de

soupçonner qu'il est incommodé de vermine.

Il en est une espèce fort commune, qu'on nomme *Moraines*, qui ont leur siège dans les replis du fondement, qui par sa conformation particulière conserve le crotin trop long-tems. Les Chevaux qui sortent des herbes, y sont plus sujets que les autres. Cette espèce n'est pas dangereuse, & on se contente de les tirer avec la main. On peut même tirer ceux qui sont dans le gros boyau avec la main en se graissant tout le bras jusqu'au coude avec de l'huile ou du beurre, après s'être soigneusement roigné les ongles comme on fait quand on veut tirer le crotin qui y séjourne si long-tems, qu'un Cheval ne peut s'entretenir ni recevoir de lavement. Mais comme il est impossible d'aller chercher de même ceux qui sont dans les autres intestins, on a recours à des breuvages ou à des opiates vermifuges. Le breuvage suivant est bon pour toute espèce,

Prenez trois onces de thériaque, une once de corne de cerf en poudre, & une once & demie d'aloës foccotrin aussi en poudre; mettez le tout infuser dans trois demi-septiers d'eau, & le faites avaler.

Deux jours après on peut donner en pillules l'opiat suivant.

Prenez poudre cordiale, une once; sublimé doux, raclure de corne de cerf, aloës foccotrin, de chaque demi-once; incorporez dans suffisante quantité de beurre frais, pour en faire un opiat, que l'on fait avaler pour une prise au Cheval.

Ce remède est aussi fort convenable pour le battement de flancs qui accompagne la pousse.

La poudre d'acier & de soufre, à la dose d'une

once le matin & une once le soir, convient aussi dans cette maladie. On peut encore employer l'éthiops minéral: on en incorpore deux onces avec suffisante quantité de beurre frais, dont on fait des pillules, que l'on roule sur de la poudre de réglisse; & on réitère trois ou quatre fois, laissant deux jours d'intervalle entre chaque prise; le laissant à chaque fois quatre ou cinq heures devant & après sans boire ni manger.

Mettez dans son avoine une once de fleur de soufre & une once d'antimoine crud en poudre.

Si le Cheval a des moraines au fondement, frottez-le lui, si vous voulez, avec de l'essence de thérebentine; & s'ils continuent à reparoître, donnez-lui le breuvage précédent.

De la Jaunisse.

QUOIQUE cette maladie ne soit pas connue sous ce nom pour les Chevaux, elle ne les attaque pas moins réellement. Il est vrai que les Auteurs qui en ont traité, l'ont décrite sous le nom de mal de tête, plutôt que sous son véritable nom; mais comme le mal de tête n'est tout au plus qu'un accident de cette maladie, nous avons été obligés de la transporter des maladies de l'avant-main où elle se présentait naturellement sous son autre nom, à celles du corps.

Cette maladie se manifeste de manière à ne s'y pas méprendre: car outre le dégoût, la faiblesse & la tristesse de l'animal, il a les yeux & les levres jaunes, & la sérosité du sang qu'on lui tire, est entièrement infectée de cette couleur. Cette maladie vient toujours d'une obstruction ou engor-

gement du foie , & est ordinairement accompagnée de tranchées ; c'est pourquoi on y employe assez volontiers les mêmes remèdes. Cependant en voici un qui a eu un heureux succès dans cette maladie.

Prenez un demi-boisseau de cendres de sarment, & en faites lessive avec quatre pintes d'eau de rivière , que vous repassez quatre fois sur les cendres toutes bouillantes ; puis mêlez une livre de bonne huile d'olive , & un quarteron de bayes de laurier en poudre dans cette lessive passée à clair.

Faites saigner le Cheval aux flancs & le laissez bridé toute la nuit. Le lendemain matin faites-lui avaler deux verres de cette composition bien mêlée & le laissez encore bridé deux heures après, puis vous le débriderez & lui donnerez à boire de l'eau blanche , & à manger du son mouillé pendant un quart-d'heure ; rebridez-le , & deux heures après donnez-lui deux autres verres de ladite lessive , & lui en donnez ainsi quatre à cinq prises par jour , & le mettez en lieu obscur sur de bonne litière , éloigné de tout bruit & dans une écurie à part , tant pour éviter la contagion , que pour sa commodité.

On peut lui faire ronger le carreau un bon quart-d'heure le matin , & lui donner une chopine de vin émétique à la place du précédent remède ; mais le précédent est plus efficace , & lui fera jetter de l'eau & de la morve en quantité par le nez ; & quand l'appétit lui sera revenu , faites-le promener en main un quart-d'heure par jour pendant sept ou huit jours , & le purgez avec deux onces de pillules appelées *Cephalica minores Galeni*.

Des Tranchées.

LES tranchées sont un tiraillement des intestins causé, ou par l'abondance des matieres, ou par leur qualité corrosive, ou par un engorgement de sang; c'est ce qui fait trois espèces différentes de cette maladie.

Celle qui vient de l'abondance des matieres; est ordinairement la plus simple. Ce sont la plupart du tems des vents raréfiés & des matieres crues & indigestes.

Ensuite vient le teneisme, qui est causé par l'engorgement des vaisseaux sanguins. Cette espèce de tranchées commence par un dévoiement d'un jour, & finit par des efforts inutiles, que fait le Cheval pour fienter; ce qui lui cause beaucoup de douleur & le met en danger.

La troisième espèce a été décrite sous le nom de *Passion iliaque*. Dans celle-ci, le mouvement des intestins est renversé, & les alimens reviennent par la bouche, ou du moins il revient par la bouche, des matieres gluantes & corrompues, dont nous avons parlé cy-devant: car c'est la même maladie, & c'est cette espèce que les Maréchaux appellent des *Tranchées Rouges*.

En général on reconnoît qu'un Cheval a des tranchées, lorsqu'il se débat, qu'il se veautre, qu'il cherche sans cesse à se coucher & à se relever, qu'on entend des broüillemens & des tonnerres dans son ventre, que les flancs lui battent & lui enflent, qu'il les regarde, qu'il bat des pieds de derriere, qu'il tremble, qu'il perd l'appétit, que les testicules suent & qu'il ne peut uriner.

Prenez demi-septier de bon vin blanc, un verre d'huile d'amandes douces, deux onces de thérebentine de Venise la plus claire, une once de crystal minéral & deux onces d'essence de genièvre ; mêlez le tout & le faites avaler avec la corne. Ce remède convient dans les tranchées, parce qu'il est propre pour uriner.

Il ne faut pas épargner les lavemens doux & onctueux à ce mal.

On peut au lieu du remède précédent, lui donner une once de thériaque avec une pincée de safran en poudre dans une chopine d'eau-de-vie ; ou bien une chopine d'eau-de-vie & autant d'huile : mais les deux premiers sont plus efficaces.

Les pillules puantes sont aussi bonnes pour guérir de ce mal.

Il y a des gens qui prétendent que le sternutatoire suivant est excellent pour les tranchées.

Prenez une bonne poignée de lierre terrestre, broyez-la dans vos mains, mettez-en moitié dans chaque nazeau du Cheval, & fermez les nazeaux, en les tenant avec les mains, comme pour l'empêcher de respirer, l'espace de quelques minutes ; lâchez après ; le Cheval s'ébrouera, se secoüera, fientera & urinera.

De la Rétention d'Urine.

RAREMENT voit-on cette maladie seule : elle est ordinairement la suite des tranchées ou des maladies du ventre. C'est pourquoi on renvoie à ces maladies-là, en cas que le mal soit opiniâtre. Mais s'il n'étoit pas accompagné de

tranchées, le remède suivant suffiroit. Faites avaler au Cheval quatre onces de colofane en poudre dans une chopine de vin blanc.

De la Fortraiture.

ON appelle un Cheval fortrait, lorsqu'il devient étroit de boyaux, & qu'on lui voit deux cordons de nerfs, qui vont depuis le fourreau gagner les fangles extraordinairement racourcis & douloureux, ce qui fait perdre l'appétit au Cheval, & la nourriture par conséquent. Il est des Chevaux, qui sans être fortraits, sont si maigres, qu'il est nécessaire de les engraisser, soit pour les pouvoir vendre, soit même pour s'en pouvoir servir. C'est pourquoi nous donnerons tout de suite la maniere d'engraisser les Chevaux maigres & dégoûtés.

Des Chevaux maigres & dégoûtés.

QUAND on ne connoît point la cause pour laquelle un Cheval, qui mangeoit bien auparavant, cesse tout à coup de manger, on lui donne un coup de corne dans le palais. Cette manœuvre ordinairement réveille l'appétit du Cheval, quand il n'y a pas d'autre maladie.

S'il lui vient des espèces de cloches dans la bouche, comme de petites peaux blanches, faites-lui manger quelques grapes de verjus, si c'est dans la saison.

Si ce dégoût vient d'un vice de l'estomac, mettez-lui deux onces d'assa foetida envelopé dans un linge au mastigadour.

Et s'il est fortrait, frotez souvent les deux nerfs retirés, avec onguent d'altheâ & onguent de Montpellier, & lui faites avaler une livre de lard frais sans couëenne, coupé par roüelles l'une après l'autre, de deux jours l'un, & par dessus un demi-septier de vin.

Les jours d'intervalle vous pouvez le mettre au mastigadour avec l'assa foetida.

Quelques-uns les engraisent avec des féveroles, c'est la petite espèce de fève de marais ; mais on prétend qu'elles donnent des tranchées : cela n'arrive cependant pas toujours.

Les Anglois se servent de la composition suivante, & disent que c'est la meilleure de toutes les médecines pour purger, engraisser & donner de l'appétit.

Prenez six livres de fleur de farine, deux onces d'anis, six dragmes de cumin, une dragme & demie de carthamus, une once deux dragmes de fenugrec, une once & demie de fleur de soufre, une chopine d'huile d'olive, une livre & demie de miel, deux pintes de vin blanc, le tout réduit en pâte ; les simples pulvérisées & passées au tamis ; faites-en des boules de la grosseur du poing. Le matin & le soir en donnant à boire au Cheval, il faut dissoudre une de ces boules dans son eau, la remuant jusqu'à dissolution, & la donner à boire : d'abord il la rebutera ; mais il ne faut point lui en donner d'autre, jusqu'à ce qu'il la boive.

On se sert encore, pour engraisser un Cheval, & lui donner du boyau, d'orge mondé : on en donne tous les matins un demi-boisseau dans un seau d'eau. D'autres mettent dans l'avoine qu'ils donnent trois fois par jour, une poignée de graine

d'ortie à chaque fois , & font boire le Cheval à l'eau blanche de farine de fèves pendant trois semaines ou un mois.

Voici encore une autre méthode , que l'on peut observer. Après avoir saigné le Cheval , l'avoir mis à l'eau blanche & purgé , vous le nourrirez matin & soir avec du son bouilli dans de l'eau ; & on le lui fera manger chaud , après y avoir mêlé à chaque fois deux onces de la poudre suivante , & par dessus demi-picotin de froment.

Prenez fenugrec , sel commun , graines de lin , de fenouil , d'anis & de laurier , fleur de soufre , réglice , aristoloche ronde , agaric , mirrhe , aloës soccotrin & racine de chardon beni , de chaque deux onces ; gérofle , noix muscade , cannelle & gengembre , de chaque une once : faites du tout une poudre fine pour l'usage.

A midi vous lui donnerez moitié avoine & moitié fèves.

Blessures & Enflures sous la Selle & sur les Rognons ; & des Cors.

LES uns & les autres sont ordinairement l'effet d'une selle trop dure , & des harnois mal faits ou gâtés. Ces maladies négligées peuvent estropier un Cheval & le mettre hors de service.

Si-tôt qu'on s'apperçoit qu'un Cheval est blessé sous la selle , & que l'enflure n'est pas de conséquence , il suffit de froter la partie avec savon & de l'eau-de-vie ; mais si l'enflure est considérable , il faut se servir du remède suivant.

Prenez quatre ou cinq blancs d'œufs , & les battez avec un gros morceau d'alum pendant un quart d'heure ; il faut y ajouter ensuite un verre d'huile

de thérébentine, autant d'eau-de-vie ; battre encore le tout ensemble, & de cette composition en froter bien la partie enflée matin & soir : on la nétoie ensuite & on la fortifie avec de l'eau-de-vie, lorsqu'elle est desenflee. Par ce remède, on évite tous les accidens qui peuvent arriver des enflures causées par la selle, sur le garot, sur les rognons & sous la selle.

Si ce sont des cors qui viennent & sur les rognons & aux pointes des mamelles de la selle, il faut les amolir en les frotant avec onguent de Montpellier toutes les vingt-quatre heures ; ou bien avec du vieux-oint le plus vieux qu'on pourra trouver. Il fera tomber l'escare, que l'on pansera ensuite avec de l'essence de thérébentine, & du charpi fait avec de vieilles cordes pilées & mises presque en poudre.

On se sert d'un suppuratif qui est fort bon pour les cors ; mais que l'on ne trouve pas sitôt, parce qu'il faut l'avoir tout préparé. Il se fait avec deux onces d'huile d'olive, cire neuve, thérébentine de Venise, poix noire, poix résine, poix grasse, graisse de mouton, graisse de porc mâle, de chaque demi-once, que l'on fait fondre à petit feu pour faire le mélange de l'onguent.

S'il y a grande plaie, & qu'il faille dessécher ; mettez dessus des cendres de coquille d'œuf, de drap ou de savate brûlée, ou bien des feuilles de tabac verd pilé dans la saison, ou de la chaux vive éteinte dans égale quantité de miel.

L'ongent suivant est excellent pour toutes fortes de blessures & de plaies, surtout pour les ulcères, chancres, vieilles blessures & autres difficiles à guérir.

Il faut prendre douze onces de la meilleure huile d'olive, deux onces de la meilleure eau forte, & deux gros de bonnes éguilles : il faut les casser en deux pour être sûr qu'elles sont de bon acier ; celles qui plient, ne valent rien. Vous mettez le tout dans un grand vase de verre ; sçavoir, les éguilles les premières, l'eau forte ensuite, & sur le champ versez l'huile. Il faut observer, en versant l'huile, d'éloigner la tête, pour que la vapeur ne monte pas au visage. On laisse le tout pendant vingt-quatre heures sans le remuer ni le toucher : on enlève après ce tems l'onguent avec la pointe d'un couteau : on jette l'eau qui reste dans le fond du verre ; on nettoie l'onguent de toute écume qui s'est faite sur la superficie, & on a soin d'en ôter toutes les parties d'éguilles qui peuvent rester : on lave ensuite l'onguent dans une jatte d'eau, jusqu'à ce que changeant de différente eau, la dernière conserve sa couleur ordinaire : on ramasse alors l'onguent, & on le conserve dans des pots de fayance pour s'en servir au besoin. On nettoie alors la plaie avec du vin chaud : on met de cet onguent dans une cuillière, on le fait fondre, & avec une plume on en arrose un peu la plaie ; ensuite on en imbibe légèrement une charpie que l'on applique sur la plaie, & on la couvre d'une compresse trempée dans du vin chaud : on bande ensuite la plaie ; on panse le mal toutes les vingt-quatre heures.

De l'Effort de Reins.

QUAND un Cheval tombe d'un lieu élevé sur les quatre jambes, & qu'il se trouve avoir un far-

deau lourd sur le corps , il est aisé de juger la forte & douloureuse impression que cette chute doit causer sur les vertebres des lombes , ou plutôt sur les tendons des muscles qui les tiennent réunies. Ce que nous avons dit , en parlant de l'entorse , se peut rappeler ici ; avec cette différence pourtant , que s'il y avoit luxation , dislocation ou fracture aux reins , il seroit inutile de tenter le moindre secours. Mais il est bien difficile , pour ne pas dire impossible , que cela arrive , à moins que ce ne soit dans un précipice. C'est pourquoi on traite cette maladie comme une forte extension de nerfs & de tendons avec les résolutifs spiritueux & aromatiques.

Prenez , par exemple , de la lie de bon vin ; faites bouillir dedans toutes fortes d'herbes fines , comme sauge , thim , romarin , marjolaine , laurier , lavande , hyssope , &c. faites-les bien cuire & amollir , exprimez - en le jus au travers d'un gros & fort linge , ou à une presse , & ajoutez dans ce jus poix noire , poix résine , poix de Bourgogne , de chaque un quarteron ; bol d'Arménie en poudre , deux onces ; sang-dragon , mastic , oliban , noix de gale , de chaque une once ; huile d'aspic & thérébentine , de chaque deux onces : faites bien cuire le tout en consistance d'emplâtre bien gommeux & glutant , & l'appliquez le plus chaud que vous pourrez , sans pourtant brûler le Cheval , & frotez auparavant toutes les parties douloureuses ou offensées avec de bonne eau-de-vie ou esprit de vin , puis vous mettrez votre emplâtre étendu sur de bonne toile neuve , & vous suspendrez le Cheval pendant neuf jours.

S'il y a tumeur dans quelque partie où l'on

puisse soupçonner une humeur flottante, on peut y faire une légère incision, & y introduire tous les jours huile d'aspic, d'hypéricum & de pétrole bien mêlées ensemble.

On peut aussi se servir de l'emplâtre rouge ou emmielure rouge; ou bien du suivant.

Prenez cumin, fenugrec, baie de laurier & semence de lin, de chaque deux onces; broyez bien le tout ensemble, & y ajoutez ce qui suit: farine de froment, huit onces; galbanum, sang-dragon, mastic en larme, de chaque deux onces. Vous y ajouterez huit onces d'essence de thérébentine; d'onguent d'Agrippa, de martiatum, de chaque deux onces, & poix grasse, demi-livre: mêlez exactement le tout, & le faites fondre lentement à un petit feu, & l'étendez sur de la toile neuve, que vous appliquerez sur la partie affligée.

De la Galle, Du Roux vieux, & des Dartres.

CETTE maladie est un vice de cuir, qui devient ulcéré, plein de pustules, & plus épais par l'engorgement de toutes les glandes de la peau, qui se trouvent abreuvées d'un suc acre & mordicant.

On en distingue de deux espèces, dont l'une est une espèce de gratelle & est sans écorchure, mais qui s'étend insensiblement par tout le corps.

L'autre vient par plaie, en forme de boutons, qui s'écorchent & font place à une croûte qui tombe ensuite, si elle n'est de nouveau arrachée.

L'une & l'autre se connoissent aisément au coup d'œil, parce que cette maladie fait tomber le poil, & paroît à la place.

La premiere espèce est la plus longue & la plus difficile à guérir ; elle peut provenir ou de contagion , ou de fatigue , ou de misère ; pour avoir , par exemple , souffert la faim & la soif , les injures de l'air ; & pour avoir été mal , ou point pansé principalement aux Chevaux entiers & aux Chevaux qui tirent au colier.

De quelque espèce que puisse être celle dont le Cheval est attaqué , donnez-vous de garde de le panser par des remèdes extérieurs pour le guérir de sa galle : le mieux & le plus sûr est toujours de le traiter intérieurement & de le guérir par le dedans. Les remèdes extérieurs , donnez sans précaution , peuvent faire rentrer l'humeur , & causer par conséquent une grande maladie. Ils ne sont pourtant pas à négliger.

Il faut saigner le Cheval au col , afin que les remèdes agissent plus efficacement , & le purger le sur-lendemain avec une once d'aloës soccortrin , demi-once de séné & deux gros & demi de fenouïl en poudre , infusés dans trois demi-septiers de vin , demi-heure avant que de le faire avaler.

Il faut observer de ne donner au Cheval que la moitié de sa nourriture ordinaire le jour avant la médecine , & brider le Cheval cinq heures après. Il faut supprimer l'avoine & ne donner au Cheval que du son mouillé.

Après qu'il aura été saigné & purgé deux ou trois fois , si le mal est ancien , il n'y aura plus de danger de le froter avec de la lessive commune où l'on aura fait bouillir deux ou trois onces de tabac de bresil , ou au défaut , du tabac ordinaire.

Voici encore un liniment qui est fort bon , &
sur

sur lequel on peut compter, quoique fort simple.

Prenez un quarteron de vieux beure salé, (le plus vieux est le meilleur), faites-le fondre avec un demi-verre d'huile à brûler, & en frotez la partie le plus chaudement que faire se pourra. Cependant si le garrot en étoit attaqué, il faudroit l'appliquer beaucoup moins chaud & le laisser refroidir, parce que cette partie est fort sensible. On peut encore user du remède suivant, après avoir usé quelques jours de la lessive précédente.

Prenez huile de laurier quatre onces; visf argent deux onces; incorporez-les bien ensemble, en sorte que le mercure ne paroisse point, & qu'il soit tout-à-fait éteint, & de cet onguent vous le frotterez par tout où il y aura de la galle. Si c'est en été, & que le soleil paroisse, vous l'y laisserez une heure ou deux; & en hyver, vous le laisserez dans l'écurie; mais le remède n'opérera pas si promptement: il ne faut pourtant pas pour accélérer la guérison, faire comme la plupart de ceux, qui avec une pelle ou fer rouge, approchent des endroits, qu'ils ont frotés d'onguent pour le faire pénétrer; car par ce moyen on détruit & brûle la racine du poil, & par conséquent on l'empêche de pousser, ce qui est fort désagréable; au lieu qu'en frotant cinq ou six fois seulement, une fois ou deux par jour, vous êtes sûr de guérir le Cheval.

La galle dégénere quelquefois par négligence en ce qu'on appelle *rouviens*. Cet accident qui arrive plus communément à de gros Chevaux entiers, de trait, & de labourage, parce qu'ils sont communément plus chargés d'humeurs; qu'ils ont l'encolure plus grosse, & que les grands replis qu'ils ont dans la crinière, empêchent en les pan-

sant, d'y entretenir la propreté, n'est autre chose que la galle même, mais plus invétérée, & demande par conséquent plus de soin & moins d'impatience pour parvenir à la guérison. Cette maladie gagne aussi la queue, aussi-bien que l'encolure, par la difficulté qu'il y a de nettoyer comme il faut ces deux parties; c'est pourquoi cette espèce de galle paroît plus rousse que la galle ordinaire, d'où sans doute elle a tiré son nom. Il en sort des eaux rousses & quelquefois blanches, toujours très-puantes & corrosives qui font tomber le poil.

Pour y remédier il faut tondre ou raser les poils & crins, soit de l'encolure ou de la queue, le plus près qu'il sera possible; le froter rudement avec un bouchon de paille, comme si on vouloit faire saigner toutes les écorchures; quand même le Cheval saigneroit, il n'y auroit point de mal: ensuite il faut prendre du savon noir, & en froter par tout comme avec un onguent. Si c'est en été il le faut exposer au grand soleil, pour qu'il pénètre mieux; mais il faudra l'attacher bien court, car il pourroit se blesser. Si c'est en hyver vous le frotterez dans l'écurie, tous les jours une fois pendant huit ou dix jours de suite, après l'avoir rafraîchi avec du son & fait quelques saignées, comme nous avons dit pour la galle ordinaire.

Les dartres, soit vives, soit farineuses, sont toujours une espèce de galle, que l'on traite de la même façon que les maladies précédentes, mais plus opiniâtres que les autres. Quand les remèdes généraux ont été pratiqués, on se sert d'abord du savon noir avec de l'eau-de-vie, dont on frote les places dartreuses, & ensuite des autres

remèdes contre la galle ; mais il en faut user plus long-tems , & on donne au Cheval une once de foie d'antimoine & autant de poudre de reglisse , matin & soir , dans le son ou l'orge qu'il lui faut donner pour nourriture , & il faut continuer au moins six semaines & l'antimoine & les remèdes extérieurs. On peut pendant la cure réitérer quelques saignées.

*De l'Enflure des Bourses & sous le Ventre ,
& des autres Enflures.*

LORSQUE nous parlons d'enflure sous le ventre , nous n'entendons pas dire que les Chevaux soient sujets à cette maladie commune parmi les hommes , & qui est ordinairement la suite d'une débauche & d'une intempérance outrée. Les Chevaux moins libres de leurs actions & de leur régime de vivre , sont aussi moins sujets aux suites fâcheuses qu'apporte le manque de sobriété ; & l'activité des liqueurs ardentes & spiritueuses qu'on ne leur donne qu'en remède , & qu'ils ne peuvent prendre par conséquent avec indiscrétion , les garentit de l'abus que les hommes en font. Ce n'est donc point l'hydropisie dont nous traitons , mais l'enflure qui paroît entre cuir & chair à différentes parties du corps , & particulièrement celle qui vient aux bourses. Celle-ci se distingue ordinairement en trois espèces ; sçavoir , la simple inflammation , qui ne laisse pas d'être dangereuse ; l'hydrocele , & la hernie.

La simple inflammation peut venir de saletés dans le fourreau , de coups ou de meurtrissures reçues dans ces parties , ou de morsures d'animaux , venimeux ou non.

L'hydrocele, est un amas d'eau ou de sérosité dans la cavité des bourses.

Quant à la hernie, nous en traitons en son lieu.

Les autres enflures qui arrivent ou aux cuisses, ou aux épaules, ou aux jambes, ou aux flancs, proviennent de chutes, de meurtrissures ou d'écorchures, & alors ce sont des tumeurs inflammatoires, ou une espèce de dépôt, comme dans la fourbure, le farcin & les eaux, &c.

Nous traitons de presque toutes ces espèces d'enflures chacune en leur lieu.

Quant à l'enflure du fourreau, si c'est en été, menez le Cheval à l'eau une fois ou deux par jour, & l'y laissez une heure chaque fois, cela suffira. En hyver, lavez-le avec de l'eau qui ne soit pas froide, & le frotez ensuite avec de l'eau-de-vie & du savon noir fondus ensemble, ou bien avec l'onguent de Montpellier, si l'enflure s'étend jusqu'aux bourses.

L'hydrocele, qui est une hydropisie ou épanchement d'eau particulier dans la bourse, se peut guérir aussi dans sa naissance par les mêmes remèdes; mais si elle résistoit opiniâtement à l'usage des remèdes, on feroit une ouverture avec la lancette du côté de la bourse où seroit l'épanchement, ou des deux côtes si l'épanchement régnoit également des deux côtés. On peut avant d'en venir à l'opération, faire usage du liniment qui suit.

Prenez environ quatre onces de jus de poireaux; deux onces de sel commun; un quarteron de pâte de levain, le plus vieux est le meilleur; deux onces de jus de rhuë; deux poignées de farine de seigle, & environ un quarteron de

vieux oing, que vous aurez fait fondre auparavant. Faites cuire le tout avec du vinaigre à discrétion, & faites-en une bouillie dont vous frotterez délicatement les testicules du Cheval trois ou quatre fois par jour.

Ou bien on se servira de celui-ci qui est plus simple.

Prenez de la farine de fèves & du vinaigre, faites pareillement une bouillie ; ajoûtez-y un peu de sel, & vous en servez comme de l'autre. En voici encore un aisé à faire.

Prenez des poireaux, de la mie de pain blanc, à peu près autant de l'un que de l'autre que vous pilerez avec du miel ou du lait. Faites bouillir le tout ensemble en consistance d'onguent que vous appliquerez chaud sur les bourses avec de la filasse, & vous mettrez une vessie de bœuf ou de vache par dessus. Il faut faire tenir cet appareil avec un bandage & le renouveler deux fois par jour, & continuer jusqu'à ce que l'enflure diminuë.

Il ne faut pas omettre, si l'enflure vient d'une meurtrissure ou effort, de tirer du sang du plat des cuisses du Cheval, que l'on mêlera avec farine de fèves, farine de graine de lin, thérébentine commune, de chaque quatre onces ; populeum deux onces ; huile de millepertuis quatre onces. Délayez le tout avec suffisante quantité de vinaigre, & en faites un emplâtre que vous appliquerez sur les reins du Cheval ; cela contribuera beaucoup à faire desenfler les bourses. Il faut faire ce remède dans le même-tems que l'on applique l'autre remède sur les bourses.

Si l'enflure venoit des piquures de l'éperon, il suffiroit de faire une forte décoction avec l'herbe appelée *Bonillon blanc*, du vin & de la graisse de

porc , & d'en froter la plaie avec une éponge.

Après avoir parlé de toutes les maladies qui proviennent naturellement par l'altération des humeurs du corps du Cheval , à l'occasion , ou d'un mauvais air qu'ils respirent , ou de mauvaise boisson , ou de mauvais alimens , ou d'une fatigue outrée. Il est à propos pour clore ce traité des maladies internes , de dire quelque chose de deux maladies fâcheuses qui ne doivent point leur origine à ces causes communes à toutes les autres maladies.

Ces deux maladies sont l'empoisonnement des bestiaux , & la morsure faite à ces mêmes animaux par d'autres , ou venimeux , ou enragés ; car on peut reduire ces deux espèces d'animaux mal-faisans à une seule , si l'on considère la promptitude avec laquelle le mal qui en provient fait son progrès , s'accroît & se communique , & la maniere dont on y remédie.

Quand un cheval perd tout d'un coup l'appétit & enfle par tout le corps , c'est un grand préjugé pour croire qu'il a avalé parmi le foin ou l'herbe , ou autre nourriture , quelque chose de venimeux. Quoiqu'il soit très-difficile de remédier au poison , tant parce que de sa nature il détruit promptement les organes , que parce que rarement sçait-on quel il est , & par conséquent sa nature , & encore moins le remède : cependant comme la plus grande partie des poisons sont caustiques , brûlans , ou corrosifs , ou coagulans , on va indiquer une manœuvre qui doit réussir dans la plûpart de ces cas différens ; parce que faute d'avoir l'antidote particulier de chaque espèce de poison , si l'on peut empêcher que l'effet du venin ne se déve-

lope, on produira le même effet que pourroit faire un contre-poison. C'est ce qu'on a lieu d'attendre du remède suivant, qui est capable d'engluier & d'empâter ce qui se trouve dans l'estomac, & d'en empêcher par conséquent l'action.

Prenez jus de bouillon blanc, huile de noix, de chacun deux onces mêlées ensemble pour les faire avaler au Cheval. Il faut lui faire prendre par-dessus une chopine de vin blanc & lui donner plusieurs fois par jour des lavemens laxatifs. Si le Cheval n'étoit pas foulagé par ce breuvage, il faudra en ce cas avoir recours au suivant.

Prenez orviétan ou thériaque de Venise, confection d'hyacinte, huile de noix, de chaque deux onces. Délayez le tout ensemble dans une pinte de vin blanc, que vous ferez prendre au Cheval.

ARTICLE III.

Des Maladies de l'Arrière-main.

DU CHEVAL ÉPOINTE', ÉHANCHE', ET DE L'EFFORT DU JARET.

L'ON appelle un Cheval éhanché, lorsqu'il a fait un effort à la hanche. Le Cheval dans cet effort peut se démettre le fémur ; il peut aussi n'y avoir point de dislocation. On distingue la dislocation, en ce que la tête du fémur, étant sortie de la cavité cotyloïde de l'os des hanches, elle laisse paroître un creux à la fesse proche du tronc de la queue : Cette marque est une preuve certaine du déplacement de l'os. L'une & l'autre situation sont très-fâcheuses pour le Cheval &

très - périlleuses ; mais la dislocation l'est le plus sans contredit. On traite la première comme les entorses ou comme l'effort de reins, avec des charges spiritueuses, balzamiques, & résolutives ; mais la seconde est presque incurable ; ou si on guérit c'est par hazard. Voici la manœuvre des Maréchaux, pour en faire la réduction. Ils attachent au pied du Cheval une forte longe, qui environne l'extrémité du paturon : Il faut que cette longe soit fort longue, afin que le Cheval puisse faire quelque pas sans entraîner l'autre extrémité, que l'on attache à une branche flexible d'un buisson : quand tout cet appareil est prêt, on fait partir brusquement le Cheval à grands coups de fouet ; & étant surpris par cette longe, qui le retient au milieu de sa course, & à laquelle il ne s'attend pas, il la tire avec violence ; mais en la tirant il s'allonge fortement la cuisse, & l'os dans le moment revenant vis-à-vis de sa cavité, peut y rentrer, mais il peut aussi n'y rentrer pas, & c'est double mal. Il faut que la branche du buisson ne soit pas trop forte, afin que de la facade, le Cheval puisse la rompre ou l'emporter. C'est pourquoi quelques Maréchaux préfèrent une rouë chargée de moëlons, pierres ou autres choses pesantes, à la branche du buisson, qui peut faire trop de résistance, & ne cède pas comme cette rouë, qui est fort bien imaginée. Mais malgré toutes ces attentions & manœuvres, on guérit peu de dislocations par ce moyen. Les mouvemens & les forces ne sont pas assez mesurés ; & pour faire une réduction, le trop est aussi dangereux que le trop peu de forces : c'est pourquoi on y réussit rarement. Après cette opération quand elle réussit,

On fortifie la partie avec des linimens spiritueux, comme essence de thérébentine & eau-de-vie, & charges, dont il est parlé aux efforts des autres parties.

Au jarret les os ne se démettent point, mais le gros tendon qui va s'insérer à la tête du jarret, souffre quelquefois une si violente extension, que la jambe paroît pendante, sur tout quand il range la croupe. On reconnoît encore cette maladie à la douleur & à l'enflure de la partie. Cette maladie peut arriver par les violens efforts que fait un Cheval dans le travail du Maréchal, ou dans des terres grasses & fortes, ou par des causes semblables. La cure est la même que des précédens efforts, excepté que l'on pratique la saignée au plat de la cuisse, & ensuite celle au col, crainte de forbure; & après quoi on emploie le séton & le feu pour dernière ressource.

Tous ces efforts proviennent d'avoir trop étendu la cuisse ou le jarret, ou de chutes, & particulièrement lorsque les Chevaux sont trop chargez, & qu'ils sont tellement engagez, qu'ils ne peuvent faire que des efforts inutiles pour se relever.

Toutes ces meurtrissures ou extensions ou contusions violentes, soit au garrot, soit à la corne de l'os des iles ou des hanches, ou sur l'enboiture du fémur dans la cavité cotyloïde, demande le repos, la saignée, les linimens spiritueux, & les charges fortifiantes par dessus, telles que la suivante.

Prenez semence de lin pilé, poix resine, poix noire, thérébentine, huile d'olive, miel, de chacun huit onces; lie de vin une pinte. Il faut faire cuire le tout ensemble, l'espace d'une bonne

demi-heure : ensuite vous le retirerez du feu & le remuerez jusqu'à ce que cela soit en état d'être appliqué sur la partie affligée. Vous y en mettez deux fois par jour ; & à chaque fois vous y mettez du papier broüillard par-dessus , ou de la vessie , ou du parchemin mouillé pour que le remède se maintienne. La même emmiélure est bonne pour les jambes travaillées. En continuant ce remède dix ou douze jours on a lieu d'espérer du soulagement ; mais il ne faut pas que le Cheval se couche , non plus qu'en faisant le remède suivant.

Prenez poix refine , poix grasse , poix noire , thérébentine , miel , vieux oing , huile de laurier , de chaque quatre onces ; lie de vin huit onces. Le tout étant bien cuit ensemble , vous y ajouterez en le retirant du feu , esprit de thérébentine , huile d'aspic , huile de petrole , de chaque deux onces ; bran-de-vin huit onces. Le tout lié ensemble en consistance d'onguent.

De l'Enflure de la Cuisse.

IL y a trois causes ordinaires de toutes les enflures qui se font tant à la cuisse qu'aux jambes. Le coup, la foulure, & la fluxion. Nous avons dit , en parlant des atteintes & de la nerfêrure, que les enflures provenant de coups ou de meurtrissures, demandoient des résolutifs spiritueux : les foulures , des remèdes astringens d'abord , & ensuite d'adoucissans : & les fluxions demandent des remèdes , tant internes qu'externes , qui puissent dissiper les humeurs & détourner leur cours. C'est pourquoi si cette humeur vient d'une fluxion

gagnée dans l'écurie, comme les jeunes Chevaux y sont sujets, ce qui est un reste de gourme qu'ils n'ont pas bien jettée, il faut en venir à la saignée, donner au Cheval les breuvages cordiaux prescrits dans la gourme, & mettre des emmiélures convenables sur la partie enflée, comme l'onguent de Montpellier fondu avec la poix noire, ou bien une charge faite avec demi-livre de poix noire, autant de poix grasse, autant de thérébentine commune, environ un litron de farine, & demi-livre de sain-doux; & en cas que la partie enflée fût froide, ce qui est un très-mauvais signe, vous y ajoûteriez un quarteron d'huile de laurier.

Du Fondement qui tombe, ou qui sort.

CETTE maladie est un prolongement & un relâchement des muscles releveurs de l'anús ou fondement, & d'une partie de l'intestin, ce qui arrive par foiblesse des parties; mais beaucoup plus souvent par irritation, comme à la suite d'un tenesme, d'hémorroïdes ou de l'amputation de la queue. Lorsque l'enflure paroît un peu considérable, elle est très-dangereuse, parce que la gangrène est à craindre dans cette partie, si elle vient à se refroidir, ce qui est le signe de cet accident. Il y a des Auteurs qui recommandent de picquer le siège avec une aiguille; mais une piquure, qui ne peut dégorger beaucoup de sang, est capable d'irriter encore bien plus. Il faut saigner le Cheval & froter l'anús avec huile ou onguent rosat. Et encore mieux étuver souvent cette partie avec une forte décoction de mauves, de guimauves, d'oignons de lys & de bouillon

blanc si le mal provient d'irritation , & réitérer souvent dans le jour la fomentation avec une éponge trempée dans cette décoction dont on donnera même deux ou trois lavemens par jour, en ajoutant à chaque un quarteron de beurre. Si au contraire ce prolongement venoit d'un relâchement des parties, on feroit pour la fomentation une décoction astringente avec une poignée de fumach , autant de roses de Provins , autant d'écorces de Grenade séches , & deux onces d'alun , que l'on fera bouillir dans dix pintes d'eau & réduire à cinq , pour en bassiner souvent le fondement avec l'éponge.

De la Chute du Membre & de la Matrice , de la Rétention , & de l'Incontinence d'urine.

L'ON appelle fort improprement chute de membre & de la matrice , lorsque ces parties paroissent relâchées & sortir à l'extérieur plus qu'elles ne doivent. Quand le Cheval a uriné , la verge doit rentrer dans le fourreau. Quand il ne le fait pas , c'est ou par relâchement ou par irritation. Quand cela arrive par relâchement , c'est précisément ce qu'on appelle *Chute de membre*. Quand cela vient par irritation , c'est un priapisme , on dit de ces Chevaux qu'ils sont barez. Cette violente érection cause une si grande inflammation , que tout le reste du corps devient enflé , & que les testicules rentrent entièrement.

Les Cavales ne sont pas exemptes d'une maladie fort approchante , que l'on appelle *Chute de matrice* , qui n'est cependant pas la chute de cette partie , mais le relâchement du canal qui

conduit à cette partie, que l'on nomme *le Vagina*. Cette infirmité qui est ordinairement la suite d'un accouchement laborieux, quand elle est considérable, cause des suppressions d'urine, & la gangrène est toujours à craindre dans ces accidens. Cette maladie s'appelle aussi *Hernie* ou *Descente de matrice*.

Tant pour les Chevaux que pour les Cavales, il faut user de lavemens avec le lait & le miel commun, & adoucir la partie avec onguent rosat, ou huile rosat, ou huile d'hypérimon, & mettre le Cheval au son & à l'eau blanche, & lui ôter le foin & l'avoine. Si l'inflammation étoit considérable, & qu'on eût lieu de craindre la mortification, il faudroit bassiner avec eau vulnérinaire ou eau-de-vie dans un verre d'eau tiède.

Si c'étoit un Cheval baré, vous le méneriez à l'eau courante le matin & le soir, & l'y laisseriez suivant la fraîcheur de l'eau, plus ou moins longtemps. S'il arrive suppression d'urine aux Cavales à l'occasion d'un travail laborieux lorsqu'elles mettent bas un poulain, cet accident peut également leur arriver aussi-bien qu'aux Chevaux par d'autres occasions. Lorsqu'on force un Cheval de trotter ou de galoper, lorsqu'il a besoin de pisser, & que faute de s'apercevoir de son besoin, on ne lui donne pas le tems de satisfaire à cette nécessité naturelle, la vessie se remplit & se tend outre mesure, ce qui peut causer une inflammation considérable & très-dangereuse, & obligeroit à faire des saignées, à donner des lavemens rafraîchissans, & à mettre le Cheval à l'eau blanche, & sur de la litière fraîche. Cet accident qui est très-dangereux arrive plus communément

à des Chevaux travaillés d'une incommodité tout opposée ; c'est l'incontinence d'urine , parce qu'ayant plus souvent que d'autres besoin de s'arrêter pour piffer , & le Cavalier n'y faisant pas attention , ils souffrent davantage ; c'est pourquoi pour prévenir ces accidens souvent funestes , il faut tâcher de les rendre capables de garder leur urine un peu plus long-tems , & pour cela on leur fait prendre pendant un mois ou cinq semaines la poudre suivante.

Prenez deux onces de têtes ou fleurs de bardane, ou glouteron , c'est le *lappa major* ; faites-les mettre en poudre très-fine que l'on passera au tamis de soye , & mêlez-la avec autant de poudre de réglisse ; faites infuser le tout dans une pinte de vin sur les cendres chaudes le soir , & le faites prendre le lendemain à jeun au Cheval. On peut encore donner ces quatre onces de poudre en deux prises à sec dans le son ou dans l'avoine le matin & le soir.

Il est important que cette poudre soit passée au tamis de soye , parce que sans cela elle feroit tousser le Cheval très-violemment.

Si le Cheval pissoit le sang , vous employeriez la préparation suivante.

Faites bouillir trois grosses poignées de son dans huit pintes d'eau que vous réduirez à cinq. Passez cette décoction & y faites bouillir une cinquantaine de figues , & réduire votre décoction à quatre pintes. Pilez d'autre part dans un mortier de marbre une once de semence de melon mondé , & une once de graine de citrouille , & versez à mesure que vous pilerez , votre décoction goutte à goutte. Vous verserez par inclination l'eau blan-

che qui furnagera dans le mortier, & pilerez de nouveau ce qui restera dans le mortier, en versant de même jusqu'à la fin, votre décoction goutte à goutte, & y ajoutez sur chaque pinte une once & demie de sirop de nenuphar. Faites-en prendre une pinte le matin & autant le soir. En été il n'en faut faire qu'une prise à la fois, parce que cette liqueur s'aigriroit du matin au soir. Il faut continuer ce remède quelque-tems, même après la guérison ; & pendant le cours de la cure, il faut que le Cheval ne soit nourri que de son chaud ou d'orge écrasée au moulin, & de paille de froment sans foin ni avoine.

Des Hernies.

En parlant de l'enflure dessous le ventre, & de celle des bourses dans les maladies du corps, nous avons dit, que celle-ci provenoit quelquefois d'un effort ; c'est ce qu'on appelle précisément *Hernie* ou *Descente*. C'est lorsqu'un des intestins trop comprimé dans le ventre par l'effort des muscles, cherchant à s'échaper, force la partie la plus foible du péritoine à l'endroit où passe le cordon des vaisseaux spermatiques, & descendant le long de ce cordon, vient joindre par son poids le testicule qui est dans la bourse du même côté, & fait avec lui une tumeur si considérable, qu'elle met le Cheval en danger de perdre la vie, s'il n'est promptement secouru.

Il faut aussi-tôt que l'on s'en apperçoit, tâcher de faire rentrer la tumeur. Si l'on n'en peut venir à bout, il faut jeter le Cheval par terre sur un terrain mol, ce qui se fait en lui mettant les en-

traves; puis le renverser, & lui écarter les jambes de derriere pour tâcher de faire la réduction du boyau; & quand elle est faite, appliquer dessus les bourses, pour les resserrer, & raffermir aussi le péritoine, l'emmiélure rouge qui se compose ainsi: Prenez suif de mouton une livre & demie; graisse de chapon ou de cheval ou sain-doux une livre; huile tirée des os de bœuf ou de mouton, ou au défaut, huile de lin ou d'olive demi-livre; gros vin rouge le plus foncé deux pintes; poix noire & poix de Bourgogne, de chaque une livre; huile de laurier quatre onces; thérébentine commune une livre; cinabre en poudre quatre onces; miel commun une livre & demie; sang-dragon trois onces; onguent de Montpellier demi-livre; eau-de-vie demi-septier, bol fin ou du Levant en poudre trois livres.

Ayez un chaudron ou une bassine, & mettez dedans, le suif, la graisse de chapon, l'huile des os & le vin; faites cuire à petit feu tous ces ingrédients, jusqu'à ce que le vin soit consumé, remuant de tems en tems, puis mettez les poix, faites-les fondre & ajoutez l'huile de laurier & l'onguent de Montpellier. Retirez du feu & y mettez alors la thérébentine & la remuez bien; ensuite mélangez bien le sang-dragon, après cela le miel, & enfin le bol en poudre fine; depuis que la matière est hors de dessus le feu, il ne faut cesser de la remuer, jusqu'à ce qu'elle soit totalement refroidie. Quand elle est froide ou presque froide, vous y jetez un demi-septier de la plus parfaite eau-de-vie, & pour y donner du corps, vous y ajoutez suffisante quantité de fine fleur de farine de froment. Cette composition est un peu longue à
faire,

faire, mais en récompense elle se garde un an, & son usage est si excellent, que si ce n'étoit la cherté des ingrédiens, nous l'employerions partout où nous prescrivons l'emmiélure commune.

Comme l'onguent de Montpellier entre dans cette composition, & que nous en recommandons souvent l'usage dans plusieurs maladies décrites dans ce Livre, nous en donnerons ici la description. Il est très aisé à faire, puisque ce n'est que le mélange de parties égales de populeum, onguent d'altheâ, onguent rosat & miel, mêlés à froid dans un vaisseau. Cet onguent est si efficace, qu'il peut suppléer, en cas de besoin, à presque toute charge ou emmiélure. On peut, après avoir appliqué cette charge, ou au défaut de cette emmiélure, appliquer sur les bourses la préparation suivante, qui forme un petit matelas fort astringent.

Prenez racines de grande consoude, écorce de grenade & de chêne, noix de Cypres & de galles vertes, grains de sumach & d'épine vinette, de chacun quatre onces; semence d'anis & de fenouil, de chacun deux onces; fleurs de grenade, camomille & melilot, de chaque deux poignées; alun crud en poudre une demi-livre: mettez tout le reste en poudre grossière, & en remplissez un sachet qui puisse envelopper les testicules & au-delà, faites piquer ce sachet comme on pique un matelas, & le faites bouillir dans du vin de prunelles ou dans du gros vin de teinte, avec un litron de grosses fèves. Appliquez ce petit matelas tout chaud sur les testicules & le retenez adroitement par des bandages convenables: si ces remèdes ne suffisoient pas, ou que l'on n'eût ni le tems

ni la commodité de les faire , le plus court & le plus sûr seroit de châtrer le Cheval.

Soleysel parle d'une espèce de suspensoir fait exprès par un Ecuyer de sa connoissance , par le moyen duquel des Chevaux qui n'auroient pas pû faire un seul pas , étoient en état de faire des sauts de force. Ce suspensoir tenoit lieu à ces Chevaux des bandages dont usent les hommes , mais il faut beaucoup d'adresse pour les construire ; & cette heureuse invention est perdue : peut-être avec un peu de soin & d'attention pourroit-on la retrouver.

Du Vessigon.

Le Vessigon est une tumeur de la grosseur de la moitié d'une pomme , plus ou moins , suivant le tems de la formation , situé entre le gros nerf ou tendon , & la pointe du jarret à la partie supérieure & postérieure du canon. Comme il y a un intervalle entre l'os de la cuisse & le gros nerf , en pressant cette tumeur du côté où elle paroît le plus , elle passe par dessous cette arcade & se manifeste aisément de l'autre. Ces tumeurs viennent ordinairement de fatigue , & quelquefois le repos seul les dissipe. Elles sont sans douleur ; il est vrai qu'elles ne sont pas aisées à guérir ; mais ordinairement elles n'incommodent pas beaucoup le Cheval dans les commencemens : car même quand elles sont récentes , on ne s'en apperçoit point lorsque le Cheval plie le jarret. Mais lorsque les deux jarrets sont tendus & qu'il est campé , la comparaison fait remarquer la différence.

On prétend que les écuries , qui sont trop entalues , sont capables de procurer ce mal.

Il vient aussi à la suite d'un effort de jarret , & pour avoir été monté trop jeune. C'est pourquoi la plupart des Chevaux Normands, qui communément sont montés dès trois ans, y sont fort sujets.

Pour ôter ce mal , il faut résoudre & resserrer ; ainsi , prenez trois onces de galbanum & autant de mastic , avec une livre du bol du Levant , & en faites une charge avec une pinte de fort vinaigre ; ou bien servez-vous du pain chaud & de l'eau-de-vie , comme aux molettes. Si ces remèdes ne réussissent point , ayez recours au feu pour arrêter du moins les progrès de ce mal. Ou bien , faites l'opération , qui se pratique en donnant dessous une pointe de feu , qui perce la tumeur dans la partie latérale & inférieure à l'endroit le plus gros , pour donner écoulement aux eaux rousses qui y sont contenues , vous mettrez dedans une tente chargée de supuratif & par-dessus une emplâtre d'onguent de ceruse qui enveloppe tout le jarret , pour resserrer la tumeur & en faire sortir les eaux qui y sont contenues ; baignez ensuite de quatre en quatre heures avec de la lie de vin aromatique ; & fondez de jour à autre avec le spatule graissée de basilicum , de crainte que le trou ne se rebouche trop tôt. Il faut avoir soin de saigner le Cheval & de le purger , crainte de forbure.

De la Courbe.

C'est une tumeur longue & dure , qui occupe le gros nerf ou tendon du jarret à la partie interne , & cause quelquefois enflure & douleur jusqu'au bas du pied. Cette tumeur est un amas d'hu-

meurs gluantes & visqueuses échappées par la rupture de quelques filamens nerveux du jarret, qui aura été forcé par trop de travail, ou dans une grande jeunesse. Elle augmente depuis la grosseur d'une aveline ou d'une noix, jusqu'à un volume excessif, & naît plus bas que le vessigon, dont elle diffère en ce que ses progrès se font en descendant vers la partie inférieure du jarret. Quand elle est récente, on applique dessus un rétoir, c'est ce que les Apotiquaires appellent un *Vésicatoire* pour les hommes; mais si elle est ancienne, le feu même y fait peu de chose; il est pourtant seul capable de l'arrêter. Il est vrai qu'il ne la dissipe pas toujours, mais du moins il en empêche le progrès.

Avant que de mettre le feu aux courbes & aux vessigons, on se sert donc du rétoir suivant, qui réussit souvent; prenez une once de racine d'élébore noire, une once d'euforbe, une once de cantarides: pulvérisez ces drogues séparément, pour les mêler ensuite toutes les trois ensemble; incorporez le tout avec de la thérébentine de Venise, & deux fois autant d'huile de laurier, jusqu'à ce que le mélange soit en consistance d'onguent; lorsque l'on veut s'en servir, il faut raser le poil le plus près que l'on peut, & avec une spatule l'étendre sur la partie; cinq ou six heures après on commencera à voir couler des eaux rousses à travers la peau; le lendemain, il faut avec la même spatule ôter délicatement l'onguent de la veille, en remettre de nouveau, & continuer de même pendant sept à huit jours; il ne faut pas que le Cheval se couche pendant qu'on lui appliquera le remède, ni encore de sept à huit jours après,

il ne faut pas non plus s'étonner si le jarret & la jambe s'enflent ; car au bout de trois semaines , en promenant doucement le Cheval tous les jours , la jambe & le jarret déseulent sans y rien faire , & le poil reviendra par la suite comme auparavant.

Quand cette tumeur provient de cause externe (comme d'un effort violent , soit pour avoir arraché avec peine le pied d'un trou ou d'une terre grasse dans laquelle il se sera trouvé retenu , soit en appuyant fortement contre terre pour reculer à quelque voiture que ce puisse être , ou pour soulever un fardeau trop pesant) & que l'on s'en aperçoit sur le champ , avant que de se servir du feu & du rétoir on applique en dehors & en dedans du jarret deux éponges plates imbibées dans le mélange d'une pinte d'urine d'une personne saine , d'une pinte de fort vinaigre , de vin rouge , & de deux onces de sel ammoniac fait à froid. On retient cet appareil autour sans serrer trop , parce qu'une bande trop serrée fait souvent beaucoup plus de mal que le remède qu'il contient ne peut faire de bien , & l'on impute au remède le mauvais effet du bandage. Ce remède ne réussit ordinairement que dans les premiers jours après la naissance du mal , quand il est plus vieux au lieu de ce mélange de vinaigre , on se sert d'esprit de vin camphré à la doze d'une once par pinte : soit que l'on se serve de l'une ou de l'autre de ces compositions , il faut avoir soin de réimbiber plusieurs fois dans le jour les éponges , ce qui se peut faire très-aisément sans lever l'appareil hors de sa place , & continuer une quinzaine de jours qui est le tems qu'une pareille enflure peut mettre à diminuer. II

ne faut pas oublier dans le commencement de cette maladie de pratiquer la saignée au col, que l'on réitérera si le mal est grand, avant que de faire celle du plat de la cuisse; mais la saignée deviendrait inutile si l'on attendoit que le mal fût invétéré. Lorsque l'enflure est diminuée & l'inflammation passée, & que l'on voit que le Cheval boite encore & n'est pas entièrement guéri. Il reste une opération à faire que des gens expérimentés dans les maladies des Chevaux conseillent avant que de donner le feu, c'est de barrer la veine de la cuisse *en dedans* (voyez au Chapitre des opérations la manière de pratiquer celle-ci, (& si elle ne suffit pas, on a recours au feu que l'on donne en fougere des deux côtés du jarret.

De la Varisse.

La Varisse est une tumeur molle, longue, située ordinairement à la partie latérale interne de la jambe, postérieure vers le pli du jarret, provenant de la dilatation d'une branche de la veine crurale qui passe en ce lieu. Cette tumeur dans son origine n'excède pas la grosseur d'une noisette ou d'une aveline, & acquiert par laps de tems celle d'une grosse balle de paume. Cette tumeur est roulante & semble n'avoir aucune adhérence entre cuir & chair, & est caractérisée par sa mollesse & son insensibilité. Cette tumeur n'est point de conséquence dans les commencemens, mais elle dépare un Cheval, & peut effrayer un Acheteur, qui ne sçait ce que c'est, quoique le Cheval n'en boite pas & ne laisse pas de travailler aussi-bien qu'à son ordinaire. Cette maladie est, aussi-bien

que la précédente, le fruit d'un travail outré ou prématuré, ou de quelque violent effort qui empêchant subitement le sang qui remonte d'achever son cours, crève les valvules & dilate considérablement la veine. De moindres efforts souvent réitérés produisent le même effet.

Quelques-uns conseillent de barer la veine au-dessus & au-dessous, & de froter l'enflure qui survient avec de l'huile de laurier; mais à cause de cette même enflure, on devroit préférer deux ou trois raies de feu qui n'entameroient point la veine, & pourroient la resserrer, ou du moins, comme aux maux précédens, l'empêcher de grossir.

Ni l'un ni l'autre de ces remèdes ne guerissent parfaitement cette maladie.

De l'Éparvin.

On distingue trois sortes d'éparvins. L'éparvin sec, l'éparvin de bœuf, & l'éparvin calleux.

L'on appelle l'éparvin sec, une maladie du jarret où il ne paroît ni tumeur ni ulcère, mais dont on s'apperçoit aisément, parce que le Cheval harpe au sortir de l'écurie, relève sa jambe plus haut que les autres, & la rabat plus vite contre terre. Ce mouvement est si marqué & si sensible, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, parce qu'il a quelque chose qui tient du convulsif. Lorsqu'un Cheval a deux éparvins secs, c'est-à-dire, qu'il trouble également les deux jambes, cela ne laisse pas de lui donner de l'agrément pour le manège; mais s'il n'en a qu'à un jarret, il paroît marcher comme s'il étoit boiteux. Les Chevaux de chasse ou de campagne qui ont des éparvins, ne sont ni

si vîtes ni si commodés que les autres, & quoique ce mal ne soit pas douloureux dans les commens, il fait enfin boiter un Cheval, & les Chevaux de cette espèce ne sont pas bons pour en tirer race.

L'autre espèce que l'on nomme éparvin de boeuf, parce que ces animaux sont forts sujets à cette maladie, se remarque par une tumeur qui vient sur les petits osselets du jarret, à la partie interne sur la veine (qui est la saphène) comme une espèce de furos, insensible d'abord, mais qui croît avec le tems considérablement, & est toujours assez molle; le Cheval n'en boite pas toujours.

Mais quoique l'on voye quelques Chevaux avoir de ces sortes d'éparvins & n'en pas boiter, il ne faut pas s'y fier; car il y en a une troisième espèce, qui vrai-semblablement n'est que cette seconde espèce dégénérée ou plutôt augmentée, & qui n'en diffère, qu'en ce que la tumeur est dure, calleuse, & que le Cheval en boite tout bas. Cette espèce est la pire de toutes, & est très-difficile à guérir.

On distingue l'éparvin de la courbe, en ce qu'il ne vient jamais si haut que celle-ci, & on distingue l'éparvin sec des deux autres en ce que les Chevaux incommodés du premier plient extraordinairement les jambes & avec vitesse, & les autres les plient ou plutôt les étendent aussi avec vitesse, mais les plient très-peu.

Les Chevaux fins comme les Barbes, Arabes, Italiens, Portugais, Espagnols, Montagnards, ou nourris dans des terrains chauds & arides sont plus sujets à l'éparvin sec. Les Chevaux d'Hollande,

de Normandie & autres nourris dans des pâturages gras & humides font plus sujets aux deux autres espèces.

Comme l'éparvin sec n'est autre chose qu'une grande roideur dans le jarret, on employe tout ce qu'il y a de plus émolliant pour assouplir cette partie, & en rendre les ressorts plus liants.

Vous n'avez qu'à prendre un demi-verre de quelque huile émolliante, comme huile de lys ou autre, avec un verre de vin, battre le tout ensemble & en oindre le jarret.

Il y a des gens qui, pour ce mal, barent la veine & coupent le nerf qui est à côté de la veine, ce que quelques-uns assurent avoir vû réussir sur le champ. Cette observation donneroit lieu de penser, que ce mal ne seroit qu'un dessèchement ou obstruction du nerf, qui se raccourcit, & tient la partie comme bridée; vous observerez aussi, qu'en parlant ici du nerf, nous entendons proprement le nerf & non le tendon. C'est pourquoi nous avons employé le mot de tendon, de crainte d'équivoque, par tout où il convenoit, quoique ce mot soit peu connu dans la Cavalerie, & qu'on y substitue ordinairement celui de nerf qui est impropre.

Les Marchands de Chevaux se servent, pour toutes les grosseurs du jarret, d'un mélange de blancs d'œufs, de vinaigre & de terre glaize; mais le bol qui coûte un peu plus, est aussi plus efficace, & par conséquent préférable. Mais tous ces remèdes ne font que pallier le mal pour quelques jours; il faut donc avoir recours au feu, qui est le seul remède efficace pour ce mal, lorsqu'il paroît une tumeur, c'est-à-dire pour les deux

autres espèces d'éparvins. On le donne de deux manieres différentes. On se sert du cautere actuel & du cautere potentiel. On appelle cautere actuel , celui que l'on donne avec des instrumens de fer, de cuivre, d'argent ou d'or rougis au feu ; & pour brûler la peau & fondre les tumeurs qui se trouvent dessous ou resserrer des parties relâchées, par la bride que forme la cicatrice.

Le Cautere potentiel, est ce que les Maréchaux appellent feu mort ou feu mourant , & est plus fort & plus pénétrant , que le retoir, qui a le degré d'activité du vesicatoire dans la médecine, pour les hommes qui n'enlève que la surpeau ou l'épiderme, avec leur poil (qui revient ensuite :) au lieu que le feu mort est précisément ce que l'on nomme cautere, caustic, escharotique , &c. Ce remède beaucoup plus puissant, brûle insensiblement ou fait tomber en pourriture la portion de peau & de chair, qu'il pénètre au travers de la peau ; cette portion de chair brûlée ou pourrie, s'appelle (lorsqu'elle vient à se séparer de la chair vive & à tomber) *Eschare*. On se sert de ce genre de remède pour les éparvins. Il y en a une infinité d'espèces. On se contera d'en rapporter deux dont le succès est connu par l'expérience. Faites rougir au feu cinq ou six morceaux de thuile arondis, de la grandeur d'un écu. Renversés le Cheval par terre, & après avoir frappé ou froté l'éparvin avec un bâton ou le manche du brochoir, vous prendrez avec des tenailles ces morceaux de thuile rouges, & les enveloperez l'un après l'autre d'un linge imbibé de vinaigre, ensuite vous les appliquerez sur l'éparvin, & les y laisserez quelque

tems. Il faut réitérer cette opération jusqu'à ce que l'on s'apperçoive que le poil tombe, pour peu qu'on le tire; cela fait, il faut laisser quelque tems le Cheval en repos; il tombera de cet endroit une eschare, qu'il faudra froter avec un mélange composé de fain-doux & de miel, pour faire revenir le poil.

Quoique le précédent remède ait fort souvent réussi, celui-ci est aussi bon, même plus efficace & moins embarrassant. C'est un onguent caustic, qui est bon pour toutes sortes de grosseurs & duretés, d'où l'on veut faire tomber une eschare pour les fondre par supuration. Prenez euforbe, sublimé corosif, hellebore noir, cantarides & mercure vif; de chacun une once; fleur de soufre deux onces; huile de laurier six onces. Mettez le tout en poudre fine; éteignez le mercure dans la fleur de soufre à force de broier, jusqu'à ce que le mercure n'y paroisse plus; ensuite vous mêlerez le tout avec l'huile de laurier pour en faire un onguent, duquel vous vous servirez sur l'éparvin, furos, ou autre dureté que vous voudrez dissiper. Après en avoir rasé le poil, il faut en appliquer une fois par jour pendant trois jours, ce qui ne manquera pas de faire tomber une eschare, pour lequel vous vous servirez de la même pomade susdite de miel & de fain-doux, pour y faire revenir le poil. Si ces remèdes ne réussissent pas, ou que l'on se détermine d'abord à donner le feu avec des fers chauds, ce que l'on est quelquefois obligé de faire après avoir employé inutilement les autres remèdes, il faut avoir soin de laisser reposer un Cheval au moins une quinzaine de jours, ou plutôt jusqu'à ce qu'il

ne boitte presque plus , car si on lui donnoit le feu dans ce tems, il ne gueriroit jamais , & oindre tous les jours la tumeur avec la pomade susdite.

Du Jardon ou de la Jarde.

C'est une tumeur calleuse & dure , qui fait une grande douleur à la jointure où elle vient : elle est quelquefois si grande , qu'elle embrasse la partie interne & externe du jarret , & monte quelquefois au-dessus des osselets. Cette maladie vient encore plus bas que la courbe , & commence par le dehors du jarret.

Elle est communément héréditaire , elle peut être cependant le fruit d'un effort , comme d'un arrêt trop subit au bout d'une course précipitée.

Il n'y a guères d'autre remède à ce mal , que le feu ; cependant pour le donner avec succès , & de façon qu'il paroisse moins , on peut amolir la partie avec des emplâtres résolutifs tels que le *Dia-chylon cum gummi* , & le *Diabotanon* mêlés ensemble , & un tiers d'onguent d'altheâ. Au bout de sept à huit jours , vous trouverez la dureté amo- lie , & peut-être même dissipée ; mais comme il est impossible que ce soulagement soit de durée , que le mal soit dissipé ou non , on met le feu dessus en forme de plume , & on bare la veine avec le feu légèrement dans deux ou trois endroits.

Du Capelet , & de l'Eperon.

On appelle *Capelet* de petites tumeurs , qui viennent au bas de la partie postérieure du canon. Mais ce nom est plus particulièrement con-

facré à une tumeur, qui vient sur la pointe du jarret, qui ne fait pas grande douleur dans l'abord, & provient ou de coups, ou de ce que le Cheval s'est froté contre quelque chose de dur, comme il arrive aux Chevaux de carosse qui se donnent des coups ou se frottent aux panoniers, aux piliers ou aux bares de l'écurie. On guérit ce mal assez aisément dans les commencemens, & il ne le faut pas négliger alors, parce que l'on n'en vient pas aisément à bout, quand il est vieux & que le Cheval n'est plus capable d'un grand travail.

L'Eperon est une tumeur provenant de cause assez semblable, mais dans un lieu différent. Son siège est sur les muscles, membranes & tendons du jarret, qui vont aboutir à ce qu'on appelle la pointe ou la tête du jarret. Ce mal dans les commencemens est peu de chose, & se peut guérir avec l'eau fraîche seule, ou l'eau-de-vie camfrée; mais dans le *Capelet* la contusion étant faite sur des parties membraneuses, appliquées & tendues fortement sur les os, la douleur en est beaucoup plus vive, & les conséquences plus fâcheuses.

Pour emporter ce mal, il faut froter plusieurs jours de suite la tumeur avec de l'eau-de-vie camfrée; ensuite y appliquer la charge du vessigon, ou bien un mélange de parties égales d'esprit de thérébentine, & de vinaigre de vin, ou au défaut de savon ordinaire fondu dans de l'eau-de-vie; ou encore d'un mélange de deux livres de vinaigre de vin, autant d'urine d'un jeune homme sain, & d'un quarteron de sel ammoniac dans lequel on imbibe une éponge que l'on ap-

plique sur le mal, & que l'on y retient avec une vessie mouillée & des bandes plates. Si cela ne suffit pas, vous userez de l'emplâtre de Soleysel, qui est excellent pour ce mal. On le compose ainsi.

Prenez galbanum une once, gomme ammoniac trois onces, opopanax une once & demie; faites infuser le tout pendant deux jours entiers dans une chopine de vinaigre chaud; puis faites cuire jusqu'à ce que le vinaigre soit à moitié consumé, & le passez chaud à travers un linge; puis remettez ce mélange sur le feu pour le faire épaissir; & quand il commencera à s'épaissir, ajoutez-y poix noire & poix résine, de chaque quatre onces, thérébentine deux onces; mêlez le tout & en faites un emplâtre que vous lui appliquerez sur le mal & vous le renouvellez tous les neuf jours jusqu'à ce que la tumeur disparaisse. Si ce remède ne suffisoit pas, passez un féton au travers de la tumeur, pour en faire sortir les eaux rousses, qui pourroient gâter le tendon, ou bien mettez-y le feu en étoile, aiant soin de faire descendre la raie du milieu assez bas sur le tendon derrière le canon, en cas que la tumeur occupe cette partie.

Il arrive par les mêmes causes un mal assez semblable; mais qui cependant en diffère, non par la nature & la forme, mais en ce qu'il est logé un peu plus haut, c'est-à-dire sur le tendon même, qui partant de la fesse, va s'insérer à la *pointe* ou *tête* du jarret, on le nomme Eperon comme on vient de le dire ci-dessus. Il se guérit dans son principe; ainsi que dans son accroissement par les mêmes remèdes. Dans les commencemens,

il cède même à un remède très-facile; c'est d'employer par jour huit ou dix sceaux d'eau fraîche pour laver avec une éponge cette tumeur à plusieurs reprises du matin au soir, & continuer plusieurs jours.

Des Solandres & des Rapes.

La Solandre est précisément au pli du jarret; ce qu'est la malandre à celui du genou: l'un & l'autre sont des crevasses, d'où suintent des eaux; ordinairement elles sont longitudinales de haut en bas: quand elles sont transversales, on les appelle *Rapes*.

La solandre est plus rébelle que la malandre; c'est pourquoi on saigne & on purge de deux mois en deux mois les Chevaux attaqués de solandres.

On fait une charge avec les herbes aromatiques bouillies dans cinq à six pintes de lie de vin, avec chopine d'eau-de-vie & demi-livre de sain-doux ou vieux-ong. Quand l'inflammation est passée, on se sert de la moutarde ordinaire, pour achever de dessécher, & si ce remède ne suffit pas, vous emploierez le suivant qui est composé de parties égales d'huile de chenevis, de miel de vieux-ong, de verd de gris, de poix noire, de fleur de soufre, de mercure, de couperose blanche, d'orpin & d'alun. On réduit en poudre le mercure avec la fleur de soufre à force de le remuer & de broier; on met les autres drogues en poudre séparément, & on incorpore le tout avec l'huile de chenevis, le miel & le vieux-ong pour le faire cuire dans un vase de terre pendant un petit quart d'heure à

un feu modéré. Il faut éviter avec soin la vapeur qui s'élève de cet onguent pendant sa cuisson, parce quelle est capable d'empoisonner. Ce même remède est fort bon pour les mules traversières, & pour les malandres.

Au défaut de cet onguent qu'on ne peut avoir par tout, vous avez encore le populeum, le savon noir & le beurre mêlés ensemble à parties égales, & qui est excellent pour les mêmes maux.

Des queues de Rat ou Arêtes.

On appelle *Arête* ou *queue de Rat* une espèce de croûte dure & écailleuse, qui vient tout du long du tendon, qui va aboutir au paturon, & qui fait tomber le poil, & forme une espèce de raie qui sépare le poil des deux côtés, d'où il sort en hiver dans les tems & les pais humides des eaux rousses & puantes, & qui en été dans les tems secs, & dans un terrain aride & poudreux, est recouverte d'une espèce de croûte. Ce défaut fait rarement boïtter un Cheval, à moins qu'il ne travaille dans un tems excessivement froid, dans la neige ou dans la glace. Il rend seulement les jambes un peu roides. Les Chevaux fins y sont peu sujets aiant peu de poil aux jambes.

L'on se fert pour ce mal de dessicatifs. En voici qui sont éprouvés; mais on en peut faire une infinité d'autres sortes. Prenez noix de galle, alun & couperose, de chaque un demi-quarteron; faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau & en lavés la partie.

Ou bien, prenez vert de gris deux onces, couperose autant, incorporez dans un quarteron de miel

miel & en frottez les arêtes, & la guérison suivra en peu de tems. Comme ce mal tient beaucoup de la nature de celui que l'on appelle *les Eaux*, on peut suivre le même régime & emploïer pour le traiter la même méthode & les mêmes remèdes que nous allons donner.

Dés Eaux.

Ces eaux sont une humidité blanche, gluante, visqueuse & puante, qui suinte au travers du cuir, sans y faire d'ouvertures sensibles. Ce mal commence par les côtés du paturon, & n'est alors que l'avant-coureur de plusieurs autres infirmités plus grandes. Ce mal par la suite gagne toute la jambe en remontant, & fait tomber le poil par son acreté corrosive. L'enflure & la douleur en sont les premiers signes. Quand le mal vieillit, il survient des grapes, des crevasses & des poireaux, qui rendent le mal presque incurable; car dans cet état les eaux détachent quelquefois le sabot d'avec la couronne, au talon.

Les Chevaux Flamands & Hollandois, & ceux nourris dans des lieux marécageux sont plus sujets à ce mal que ceux des autres Païs, tant parce que cette maladie y est comme héréditaire, que parce qu'elle est facilement causée, entretenue & rappelée par l'humidité des marécages & pâturages trop aquatiques, où ils ont été nourris, ou dans lesquels ils vivent. Les Chevaux fatigués peuvent aussi être attaqués de ce mal, & c'est une marque d'une jambe usée. Ce mal comme on le voit mérite toute sorte d'attention dès qu'on le voit naître pour en pouvoir prévenir les suites & en arrêter

les progrès qui se font assez & trop rapidement. Il faut donc observer d'abord si cet écoulement est accompagné d'inflammation ou non.

Quand il y a inflammation, on se sert du cataplasme suivant, qu'on appelle *Emplâtre blanche* : on le compose ainsi. Prenez un demi-litron des quatre farines, faites-en de la bouillie dans trois demi-septiers de lait. Lorsque la bouillie sera un peu cuite, il faut y mettre dedans une demi-livre de thérébentine, demi-livre de miel, demi-livre de poix grasse, demi-livre de suif de mouton, deux ou trois ognons de lys cuits sous la cendre & pilés avec une demi-livre de sain-doux ; le tout mêlé ensemble. Il faut que cette bouillie ne soit ni trop claire ni trop épaisse, & l'application s'en doit faire sur du linge & des étoupes.

S'il n'y a point d'inflammation, ou l'inflammation étant passée, on fait au milieu de la fesse, c'est-à-dire, au haut de la cuisse, à la partie postérieure, une incision longitudinale pour pouvoir y introduire un morceau de racine d'hellebore noir de la grosseur d'une amande trempé dans du vinaigre. On y fait ensuite un point de suture avec une forte aiguille & du fil ciré pour retenir ce morceau de racine en place, & pour réunir la peau, & on y laisse ce morceau jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même. Cette racine attire une supuration abondante, & fait une dérivation considérable des humeurs qui se porteroient aux parties inférieures. Si l'enflure ne diminue point, on rasera le poil tout autour, & on lavera la jambe enflée avec la composition suivante.

Prenez six pintes d'eau, demi-livre d'alun, autant de couperose blanche, un quarteron de

noix de galle, & deux gros d'arsenic, le tout en poudre; faites tiédir seulement dans un pot & en bassinez la partie.

On peut encore se servir de cette préparation-ci, qui n'est pas fort différente.

Prenez deux livres de miel, demi-livre d'alun, autant de couperose, un quarteron de noix de galle, une once de sublimé, le tout en poudre passée au tamis; mettez sur le feu, & aussi-tôt que le miel commence à bouillir, retirez & en oignez la partie tous les jours.

Ce même remède est bon pour les poireaux.

Mais tous ces remèdes seroient inutiles non seulement pour préserver de la récidive, mais même pour achever la cure & dessécher les eaux, si l'effet des remèdes déficcatifs employés à l'extérieur n'étoit appuié par des remèdes donnés intérieurement, capables de détourner le cours des humeurs qui se portent continuellement, & par la pente naturelle & par l'habitude que la fluxion a occasionnée, sur les parties inférieures.

Il faut donc s'il n'y a point d'inflammation, avoir soin de purger le Cheval de tems à autre. Et s'il y avoit inflammation, on attendroit qu'elle fût passée. On peut par exemple le purger de la maniere suivante.

Prenez aloës-socotrin deux onces, sené une once, le tout en poudre fine, huile d'olive une livre; mêlez le tout ensemble, & faites-le prendre au Cheval que vous aurez soin d'empêcher pendant la nuit de manger, & le ferez rester encore cinq ou six heures après sa médecine sans boire ni manger; ensuite vous lui donnerez du son mouillé & de l'eau blanche. En cas qu'elle n'opère pas,

le lendemain à pareille heure qu'il aura pris la médecine la veille, il faudra le faire promener doucement, & lorsqu'elle commencera à opérer, le remettre à l'écurie bien couvert pour le tenir chaudement, & lui présenter de tems en tems un peu de pain ou de son mouillé mêlé avec du miel, ou bien un peu d'avoine, mais peu à la fois; car les purgations dégoûtent les Chevaux: Mais on leur fait revenir aisément l'appetit, soit par l'*assa fetida*, ou quelque autre remède semblable.

Si l'on veut une médecine qui opère plus promptement, on usera de la suivante. Prenez aloës socotrin deux onces, mane grasse deux onces ou deux onces & demi, cristal mineral demi-once que l'on incorporera dans suffisante quantité de miel, pour en faire des pilules, de la grosseur d'une noix, que l'on roulera sur de la poudre de reglisse pour faire avaler les unes après les autres, faisant avaler entre chacune un petit verre de vin au Cheval.

Si l'on veut rendre cette médecine plus active, il n'y a qu'à y ajouter une demi-once ou même une once (suivant la force du Cheval) d'agaric en poudre. L'on peut aussi employer avec succès cette médecine avec l'agaric dans les fluxions sur les yeux, & lorsqu'un cheval est sujet à des étourdissemens, le lendemain à pareille heure que vous aurez fait prendre les pilules, si elles ne faisoient pas leur opération, vous feriez la même manoeuvre que nous venons de dire qu'il falloit faire quand la potion purgative n'opéroit pas.

Si le Cheval étoit foible & languissant, on pourroit se servir des pilules suivantes. Prenez beurre frais huit onces, miel rozat quatre onces,

fené une once, coloquinte, baïes de laurier, safran, de chaque demi-once, sucre deux onces, coriande, canelle, mitridate, de chaque une once. Le tout bien pulverisé & mêlé ensemble, faites des pilules, dont vous donnerez la moitié un jour le matin, avec un peu de vin pardeffus, pour que le Cheval puisse avaler facilement, & le lendemain matin vous donnerez l'autre partie de la même maniere.

Des Mules traversieres, & Crevasses.

Cette maladie provenant de l'acrimonie d'une humeur qui cautérise la partie où elle a son cours, se trouve placée naturellement à la suite des eaux. Cette maladie est fort douloureuse, en ce que la douleur se trouvant précisément dans le centre du mouvement, qui est la jointure, elle se renouvelle à chaque pas. Ces deux noms différens qu'on lui donne ne marquent que deux degrés différens du progrès que le mal a fait. Ce mal est au paturon ce que la malandre est au pli du genou, & la solandre à celui du jarret. D'abord il ne paroît qu'une simple crevasse, d'où il suinte des eaux puantes, quelquefois même un peu troubles & blanchâtres, comme si elles étoient purulentes. Lorsque cette crevasse n'a fendu que le cuir extérieur (soit qu'elle provienne de cause externe, comme d'avoir marché dans la bouë, dans la glace, &c. ou même qu'elle provienne de cause interne, comme des eaux ou d'une disposition à en avoir) n'est pas encore dangereuse, & se peut guérir, assez aisément même, si elle provient de cause externe; & alors elle ne mérite le nom que

de simple crevasse. Mais si non seulement le cuir se trouve fendu, mais encore que l'acreté de l'humour jointe aux mouvemens continuels de cette partie ait corrodé & divisé les membranes qui recouvrent les jointures dont cette partie est remplie, & qu'en introduisant un stilet ou une paille dans cette ouverture, l'on entre sans résistance dans un vuide d'un travers de doigt ou deux de profondeur, pour lors le mal est très-dangereux & mérite le nom de mule traversiere. Il faut donc des remèdes plus ou moins forts, & plus ou moins d'exactitude dans le régime, suivant que ce mal est plus ou moins inveteré. Dans le cas de la simple crevasse, tous les remèdes employés pour les rapes, les solandres & les malandres sont convenables & même suffisans; mais lorsque la crevasse pénètre un peu plus avant, il faut quelque chose de plus efficace employé avec une méthode très-exacte. Il faut premierement que le Cheval garde autant que faire se peut un parfait repos & ne sorte point de l'écurie même pour aller chez le Maréchal, & qu'on le panse à sa place dans l'écurie. On peut se servir des remèdes suivans.

Faites brûler dans une poêle, une demi-livre de beurre salé, & en faites des onctions matin & soir.

Ou bien, faites légèrement bouillir demi-livre de miel avec couperose blanche & noix de galle, de chaque une once, & en user de même.

On peut encore se servir d'une pinte de lait, dans laquelle on aura fait bouillir un quarteron de couperose blanche, & en laver la plaie plusieurs fois par jour.

L'onguent suivant qui est fort bon pour cette

maladie s'emploie aussi avec succès dans les malandres & solandres.

Prenez huile de chenevis, miel, vieux oing, verd de gris, poix noire, fleur de soufre, mercure vif, couperose blanche, orpin, alun de glace, de chaque deux onces. Il faut bien pulveriser le mercure vif avec la fleur de soufre, jusqu'à ce que le tout soit en poudre noire; ensuite mettre toutes les autres drogues en poudre. Incorporez le tout avec l'huile de chenevis, le miel & le vieux oing, & le mêlez dans un pot de terre pour le faire cuire à petit feu, en remuant toujours, pendant un bon demi-quart d'heure, après quoi vous le retirerez du feu, remuant toujours la composition, jusqu'à ce qu'elle soit froide. Il faut éviter de se mettre sur la fumée qui est un poison. Vous vous servirez de cette composition pour panser tous les jours jusqu'à guérison. Le suivant est plus simple & est bon aussi pour les mêmes maux.

Prenez savon noir, populeum, beurre frais, de chaque deux onces, le tout bien mêlé ensemble en onguent: frotez-en tous les jours jusqu'à guérison. Quand il y a pourriture ou quelque filandre dans la plaie, il faut employer l'onguent suivant, qui est fort détersif. Prenez béaume de Saturne, ceruse, de chaque huit onces, miel commun vingt-quatre onces; mettez le tout ensemble dans un pot de terre, & le faites cuire à petit feu, remuant toujours avec une spatule, afin qu'en bouillant, cette composition n'excede point le bord du pot; lorsque cela sera mis en consistance d'onguent, vous le retirerez de dessus le feu, & le laisserez refroidir en remuant toujours jusqu'à ce que la chaleur soit tout-à-fait éteinte. Quand

les tendons & les os sont tout-à-fait découverts; il faut se servir de la teinture d'aloës faite dans l'esprit de thérébentine, & mettre sur la jambe un détensif ou restraintsif, comme aux entorses & foulures : on baignera la plaie à chaque fois avec du vin sucré ou miellé.

Des Poireaux ou Verrues, & des Grapes.

Tout le monde connoît cette tumeur à laquelle les hommes sont sujets, ainsi que les animaux, & qu'on nomme poireaux. Cette tumeur provient de l'extravasion surabondante du suc nerveux qui compose le rézeau de la peau, & forme ces éminences grenuës & canelées qui couvrent la superficie de cette excroissance; sa substance est d'une dureté plus grande que celle de la peau, & approche de la consistance de cette corne particulière aux Chevaux, que l'on appelle châteigne. Ce mal est incommode & dangereux. Incommode, parce qu'il revient aussi souvent qu'on le guérit; & dangereux, parce qu'à la fin il estropie un Cheval & devient incurable. Les jambes sujettes aux eaux sont fort exposées à tous ces accidens qui en sont les suites presque inévitables. Quand une jambe en est un peu gorgée & qu'elle commence à suinter, on en voit bientôt sortir des poireaux & des grapes. Celles-ci ne sont autre chose que de petits boutons érépisé^{ux} semblable proportion gardée à ceux qui viennent aux hommes qui ont des jambes ademateuses lorsqu'il y survient quelque inflammation, ou plutôt encore une espèce de galle à boutons. Ces grapes ne sont autre chose que de petits boutons rouges,

qui se multipliant souvent autour d'un même point, représentent imparfaitement en petit une grappe de raisin, ou plutôt de groseille. Ce mal est moins difficile à guérir que les poireaux, mais n'est pas à négliger, parce qu'il les annonce dans peu. Quand on s'en apperçoit, on commence par couper le poil plus ras qu'il est possible, puis avec un bouchon de paille on frotte assez rudement pour que le sang puisse couler de toutes les grapes, c'est-à-dire, pour crever tous ces petits boutons, & on applique dessus de la composition suivante étendue sur des étoupes.

Prenez environ huit ou dix pintes de biere que vous mettrez dans un grand vase, ensuite pilez dix-huit ou vingt oignons de lys, & cinq ou six poignées de racine de guimauve; faites bouillir le tout ensemble pendant un quart-d'heure, puis y ajoutez beure, vieux oing, miel, thérébentine, de chaque une livre; puis quand le tout aura donné encore un bouillon, vous y ajouterez suffisante quantité de farine de froment, ou autre pour l'épaissir à la consistance d'une espèce de bouillie. Après avoir appliqué ce mélange sur le mal, vous envelopperez tout le tour de la jambe avec de la filasse & une bande, sans trop serrer la jambe, de crainte de la faire enfler, & rendre le remède pire que le mal. Et si au bout de cinq ou six jours, il restoit encore quelques grapes, ou s'il se trouvoit quelques poireaux, vous les couperez jusqu'au vif, pour y remettre du même onguent jusqu'à parfaite guérison: Et s'il n'y avoit point de grapes, & qu'il y eût seulement une affluence d'humours, il seroit suffisant d'y appliquer ce remède sans froter ni couper. Le suivant est même suffisant quand il n'y a que des eaux.

Prenez verd de gris, noix de galle, couperose verte, couperose blanche, de chaque deux onces, alun de roche, une once, vieux oing, une livre, vinaigre trois pintes; il faut bien piler toutes les susdites drogues & hacher le vieux oing; faire bouillir le tout dans un grand vase de terre, & vous en servir tous les jours soir & matin, pour étuver les jambes du cheval à froid, jusqu'à guérison. Mais pour peu qu'il se trouvât des grapes, il ne seroit pas suffisant, & au défaut de celui qu'on a décrit ci-dessus, on emploieroit le suivant.

Prenez mercure vis, fleur de soufre, verd de gris, alun de roche, noix de galle, écorce de grenade, de chaque deux onces, sain-doux une livre; réduisez le tout en poudre, ensuite éteignez le vis-argent dans la fleur de soufre & dans le sain-doux; & lorsque le vis-argent ne paroitra plus, vous y incorporerez les autres drogues pour faire un onguent à froid, c'est-à-dire, en le remuant seulement sans le mettre sur le feu; & vous vous en servirez sur les grapes. Le suivant est moins embarrassant, parce qu'il n'y a qu'à laver.

Prenez une livre d'alun de roche & une livre de couperose blanche. Le tout étant en poudre mêlez-le dans la valeur de huit pintes d'eau, & le faites bouillir jusqu'à consommation de moitié, que vous garderez pour vous en servir de la manière suivante. Prenez une petite éponge & la trempez dans cette eau pour la passer doucement une fois par jour, sur les endroits d'où sortent les humidités; & s'il commençoit à sortir des grapes ou des poireaux, vous feriez la manoeuvre que nous avons déjà indiquée.

Les poireaux sont plus opiniâtres & plus diffi-

ciles à guérir. Il faut passer dessus légèrement la pierre infernale tous les jours à chaque pansément, & appliquer par-dessus les remèdes que nous venons de dire pour les grapes. Il faut continuer cet attouchement jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Ils sont très-aisés à distinguer des grapes par leur grosseur, les grains des grapes demeurans toujours petits & étant en grand nombre, & les poireaux étant en plus petit nombre & quelquefois de la grosseur d'une noix.

On peut si l'on n'a point de pierre infernale couper les poireaux & appliquer dessus la poudre pour les boutons du farcin, étendue sur un plumaceau, réitérer au bout des vingt-quatre heures, s'il convient, & appliquer ensuite l'onguent desiccatif des eaux.

Du Fic, nommé improprement Fil ou Crapau.

Le Fic est une excroissance spongieuse & fibreuse, approchant de la nature de la corne ramolie, qui naît à la fourchette dans les pieds élevés & creux, qui ont le talon large. Cette tumeur qui excède quelquefois la grosseur d'un œuf de poule s'appelle par corruption Fil ; Quelques-uns lui ont donné le nom de crapau. Elle est très-dangereuse & peut être regardée comme une espèce de cancer sous le pied, d'autant plus dangereux qu'il attaque le tendon qui va s'implanter sous l'os du petit pied même, & quelquefois les tendons collatéraux sous les quartiers. Cette maladie est ordinairement un reflux de quelque humeur maligne (dont on a supprimé le cours par des remèdes astringens) comme des eaux desséchées, d'un reste

de forbure ou de farcin. Ce mal est plus commun, par cette raison, aux Chevaux qui ont les jambes rondes & gorgées, qu'aux autres. Lorsqu'on les traite avec des dessicatifs trop forts, il arrive alors, que la matiere souffle au poil & offense auparavant le tendon & le petit pied; ce qui est très-dangereux. Ce mal est beaucoup plus considérable que le précédent & est aussi traître; car après avoir été guéri en apparence, on ne doit pas être surpris de le voir reparoître deux ou trois mois après. Ce mal étant négligé, élargit & aplatit considérablement le pied, & le rend très-difforme. Quand ce mal n'a pas atteint le tendon, le Cheval ne paroît pas en boiter aux premiers pas qu'il fait; mais on découvre bientôt son mal.

Les pieds de derriere, comme plus sujets à être dans l'humidité, sont aussi plus souvent attaqués de ce mal: comme les pieds de devant, par une raison contraire, sont plus sujets aux seimes. C'est pourquoi les Chevaux de tirage qui sont & séjournent plus souvent & plus long-tems dans l'humidité que d'autres, y sont plus sujets.

Il seroit inutile de songer à guérir un fic, s'il y avoit des eaux à la jambe, parce que la source du mal ne tariroit pas, & prendroit son cours par le fic; c'est-à-dire, par le mal même que l'on voudroit guérir, & abreuveroit continuellement une partie que l'on veut dessécher. Il faut premièrement songer à guérir les eaux, comme il a été prescrit; après cela parer le pied, pour pouvoir facilement couper la sole tout au tour du fic, avec la feuille de fauge ou le bistouri. Il est à remarquer que de cette premiere opération dépend souvent la prompte ou la longue guérison du fic, parce

que ce mal ayant des racines , qui s'étendent avant sous la sole , si on les emporte entières en les détachant avec dexterité , le mal guérit promptement ; & si vous en laissés quelques racines , le mal sera plus long & plus difficile à traiter qu'au-paravant. Quand la sole est levée , vous fatisrés bien exactement tout ce qui paroît tenir de la nature du fic , avec la feüille de sauge , évitant cependant , autant que faire se peut , de couper une artère qui pourroit fournir du sang. Si cependant il survenoit une hémorrhagie , vous appliqueriés dessus , pour premier appareil , un restrainctif fait avec suie de cheminée & thérébentine cuites ensemble (en remuant toujours , afin que la matiere ne se grumelle point) étendue sur des étoupes : s'il n'y a point d'hémorrhagie , vous étendés sur des plumaceaux l'onguent suivant à froid.

Prenés deux livres de miel , chopine d'eau-de-vie , six onces de vert de gris passé au tamis , six onces de couperose blanche , quatre onces de litarge , deux gros d'arsenic & demi-quarteron de noix de galle , le tout en poudre très-fine , que vous mélangerés ensemble dans un pot de terre bien net , & que vous ferés épaisir insensiblement sur un petit feu , jusqu'à ce que la composition soit suffisamment épaisse ; il faut la remuer de tems en tems , pour qu'elle soit bien liée.

Les deux premiers appareils doivent rester en place au moins deux fois vingt-quatre heures chacun : en levant l'appareil , il faut examiner si l'on n'a point laissé de racine à ce fic , bien essuier avec des étoupes bien séches ; & si l'on ne trouve

point qu'il ait été laissé de racines, laver avec de l'eau seconde & panser avec l'onguent décrit ci-dessus, mais ne mettant de l'onguent que dessus le fic, & aiant soin de mettre par-dessus les plumaceaux des rouleaux ou petits plumaceaux épais, & seulement imbibés d'eau-de-vie des deux côtés du fic, pour l'empêcher de s'étendre; puis vous remettés les éclisses, & vous tenés le pied le plus séchement qu'il est possible.

Si à la levée du troisième appareil, il vous semble que le fic s'élargisse au lieu de se resserrer, partagez votre composition en deux parties égales, ajoûtés à une partie trois onces de bonne eau forte, & pansés avec. Si le fic au pansement suivant paroît diminué, prenez de l'onguent simple, c'est-à-dire de l'autre moitié; & ne vous servés de celle où vous aurés ajoûté l'eau forte, que lorsque les chairs surmonteront.

Si le fic gaignoit le dedans du sabot ou le tendon, traités-le alors comme le javar encorné; faites-en de même, quand la matière soufle au poil; & vous servés le moins que vous pourés de cauterés violents.

Si le Cheval perd l'appétit, donnés-lui des lavemens avec le sel polycresse, & lui faites manger tous les jours du foie d'antimoine dans du son mouillé, à la dose d'une once.

Quand la cure est achevée, il n'y a pas d'inconvenient, pour éviter la récidive, de barer les deux veines du paturon.

Au lieu de l'onguent précédent on peut se servir de celui-ci, dont on a vû de très-bons succès. Il faut ainsi qu'avec le précédent couper les crâpoux jusqu'au vif. On recueille soigneusement le

sang qui en découle évitant cependant de causer une hemorrhagie, par l'incision de l'artere. On prend environ deux onces de ce sang, qui sort du pied malade, que l'on met dans une bouteille avec une once de vitriol en poudre, deux gros de sublimé corrosif aussi en poudre & une once de la meilleure eau forte. On agite fortement la bouteille pour faire un mélange exact, & on en met trois fois par jour avec une plume (qu'on trempe dans cette composition) sur la partie malade. Il faut à chaque pansement avant que d'y mettre de ce mélange laver la plaie avec de l'esprit de vin bien rectifié. Le Cheval pendant ce tems doit travailler médiocrement sur la pousière & non sur le pavé ni dans la bouë.



CHAPITRE III.

Des Opérations de Chirurgie qui se pratiquent sur les Chevaux.



NOUS avons réservé pour la fin de cet Ouvrage, une courte peinture des Opérations manuelles ou chirurgiques, que les Maréchaux pratiquent sur le corps des Chevaux, & la maniere de les panser après que les Opérations sont faites. Comme les mêmes Opérations se pratiquent en différentes occasions, & pour différentes maladies, on eût été embarrassé de leur donner une place convenable dans le cours du Livre, & l'on aura l'avantage de voir en abrégé une espèce de Chirurgie

entiére pour les Chevaux. On auroit pû enfler ce Chapitre d'un plus grand détail; mais ne voulant rien avancer, ni extraire des Auteurs, même les meilleurs, dont l'expérience, qui est le plus sûr garant auquel on se puisse fier, ne nous ait bien assuré; nous nous contenterons de faire les observations sur les opérations qui ont été faites en présence de tout le monde.

De la Saignée.

La saignée est une des Opérations qui se pratiquent le plus fréquemment sur les animaux aussi bien que sur l'homme. Cette Opération n'est autre chose qu'une incision faite à un vaisseau pour en tirer du sang. Comme il y a deux sortes de vaisseaux qui en contiennent, savoir, les veines & les arteres, on fait aussi incision à ces deux espèces de vaisseaux.

Il n'y a point de partie qui ne contienne des veines & des arteres. Il n'y auroit point aussi de partie exempte de la saignée, si la grosseur ou la petitesse des vaisseaux ne réduisoit les saignées à un petit nombre de parties, dans lesquelles on en trouve d'une grosseur moïenne. Les dernières ramifications des vaisseaux, que l'on nomme *les extrémités capillaires*, fourniroient trop peu de sang, & les gros vaisseaux tels que les grosses arteres en fourniroient tant, & avec tant d'impétuosité, que l'on auroit de la peine à en arrêter le cours.

On a donc réduit au nombre suivant ou à peu près celui des saignées praticables, ou du moins nécessaires.

On

On fait communément cette opération à la langue, au palais, au col, aux ars, aux flancs, au plat de la cuisse en dedans, à la pince & à la queue.

Dans les saignées qui se pratiquent sur les hommes, les Chirurgiens sont en usage de poser une ligature sur le vaisseau dont ils veulent tirer du sang pour en intercepter le cours.

Ils ne sont dans cet usage que parce que les vaisseaux de l'homme étant extrêmement fins, déliés & roulans; ils auroient de la peine, sans cette précaution, à les ouvrir transversalement, & à les assujettir sous la lancette. Mais comme ces vaisseaux sont infiniment plus gros dans les Chevaux, cette précaution devient inutile; c'est pourquoi on peut les faire toutes, & réellement on les fait toutes sans ligature.

On se sert de divers instrumens pour faire cette opération.

Elle se pratique avec la lancette, la flamme, la corne de chamois, un clou à attacher les fers, &c.

La flamme est l'instrument le plus usité pour les saignées que l'on fait aux Chevaux; on va décrire celle où les autres instrumens s'employent.

De la Saignée au Col.

La saignée au col est la seule où l'on employe la ligature; car je ne parle pas de celle qui se fait au paturon, quand on veut barer la veine, parce que l'on en tire du sang, plutôt pour assurer de la ligature du vaisseau, que pour faire une saignée.

On passe une corde autour du col le plus près que faire se peut du garrot & des épaules. On la

ferré par le moyen d'un nœud coulant , qui est à un des bouts de la corde : Quelques personnes sont dans l'usage d'arrêter ce nœud coulant par un autre nœud ferré ; mais cette méthode est dangereuse , parce que quand on veut le défaire , si le Cheval vient à tomber en défaillance (ce qui arrive quelquefois) on est trop long-tems à défaire ce nœud.

Il faut pour la même raison faire attention à ne pas trop serrer cette corde , parce qu'en comprimant trop les vaisseaux du col , le Cheval s'étourdirait , tomberait sur la place , & de sa chute pourroit se tuer , ce que l'on a vu arriver plus d'une fois. S'il a un filet dans la bouche , on a soin de le remuer , afin que le mouvement des mâchoires fasse gonfler la veine ; s'il n'a qu'un licol , on procure le même effet , en lui mettant les doigts ou un bâton dans la bouche. Quand on a trouvé le moment où la veine est suffisamment gonflée , on pose la flamme dessus , & avec une clef ou le manche du brochoir , on donne un coup sec sur le dos de cet instrument pour couper le cuir , qui est fort dur , & le vaisseau d'un seul coup.

Il y a du danger à donner le coup trop foiblement ; il y en a à le donner trop fort.

En le donnant trop mollement , on entame le cuir sans ouvrir le vaisseau , & l'on ne tire point de sang , ou l'on fait une saignée baveuse. En donnant le coup trop violemment , on pourroit estropier un Cheval ; mais l'usage fait prendre un juste milieu , que les livres ne peuvent indiquer.

Quand on a tiré la quantité de sang que l'on souhaite , il faut avant de refermer la veine , presser légèrement les environs de la saignée à un

pouce de distance autour de l'ouverture, ce qui se fait communément en passant dessus, la corde même qui a servi de ligature. Il est bon d'user de cette précaution, parce que l'on a vû quelquefois des inflammations & des abscesses se former à l'occasion du sang caillé, épanché aux environs de la saignée, & être suivis de la gangrène, sur tout dans les grandes chaleurs de l'Été.

Ensuite on pince les deux lèvres de la plaie que l'on a faite, & on les perce d'outre en outre avec une épingle, autour de laquelle on tortille, ou en croix de S. André, ou en rond, cinq ou six crins que l'on arrache de la crinière du Cheval même, & on les nouë d'un double nœud.

Le lieu de cette saignée est quatre doigts au-dessous de la fourchette. On appelle fourchette une bifurcation de la veine, qui paroît manifestement sur le col. Plus haut on n'auroit qu'un petit vaisseau, & plus bas on trouveroit trop de chair à percer, avant de rencontrer le vaisseau. C'est environ deux ou trois doigts au-dessous de l'endroit du col, où répond l'angle de la machoire inférieure, qu'on appelle la ganache. Cette saignée peut cependant se pratiquer sans passer la corde avec le nœud coulant, & l'on est même quelque fois obligé de s'en abstenir, par exemple, à des Chevaux qui ont une galle vive sur le col, ou une plaie considérable sur laquelle il faudroit que la corde appuiât; on fait prendre alors par un serviteur la peau à pleine main, vers le bas du gozier, & on la fait tirer du côté adverse assez fortement pour faire gonfler la veine que l'on veut saigner, & quand la veine paroît assez grosse, on saisit le moment pour donner le coup de flamme,

comme dans la précédente maniere.

De la Saignée à la Langue.

Toutes les autres saignées se font sans corde, même celle de la langue. On se contente de la tirer doucement dehors, de crainte de l'arracher. On la retourne un peu, on la mouille avec une éponge, & on coupe avec la flamme ou une lancette, ou un clou à ferrer plus communément, les vaisseaux qui paroissent à la partie inférieure, on la laisse saigner à discrétion, parce que le sang s'arrête de soi-même, & que ces vaisseaux en fournissent peu. Cette saignée se pratique ordinairement pour les avives.

De la Saignée au Palais.

Pour celle du palais, rien n'est plus commun. Les Palfreniers font dans l'usage de la faire sans demander avis, aussi-tôt qu'ils voyent leurs Chevaux dégoûtés, ils ont un morceau de corne de cerf amenuisé & pointu par le bout, ou une corne de chamois, qu'ils enfoncent le matin à jeun dans le troisième ou quatrième fillon du palais. Cette saignée, si on la faisoit plus loin, ne seroit pas sans danger; car on auroit de la peine à étancher le sang. Quand cet accident arrive, il faut faire un plumaceau avec de la filasse, & le saupoudrer de vitriol, l'appliquer sur le mal, & par-dessus mettre un gros tampon de filasse que l'on appuie par un bandage qui passe par-dessus le nez, & on attache le Cheval avec son licol un peu haut par les deux côtés, & il faut le laisser cinq ou six

heures fans le délier , & fans lever l'appareil , ni par conféquent lui donner à manger. Cette faignée fe pratique auffi pour le lampas , parce qu'elle dégorge les vaiffeaux , dont la plénitude caufe cette maladie.

De la Saignée qui fe pratique aux Ars.

Cette faignée paffe parmi les Maréchaux pour la plus difficile de toutes. On ne fait point de ligature pour faire paroître le vaiffeau , parce qu'il paroît affez manifeftement & eft à fleur de peau : mais comme ce vaiffeau roule aifément , il faut pofer la pointe de la flamme bien jufté fur le milieu de la rondeur du vaiffeau , & on donne un coup de manche du brochoir , un peu plus fort qu'à celle du col , à caufe de la dureté du cuir , enfuite on fait la ligature , ainfi qu'il a été dit , avec cinq ou fix crins tortillés autour d'une épingle. Cette faignée fe pratique pour les efforts du genou , pour les efforts d'épaule , écars & autres accidens femblables.

De la Saignée aux Flancs.

Quoique cette faignée ne foit pas fi difficile que la précédente ; on met cependant quelquefois plus de tems à la faire.

Il paffe tout du long des côtes du Cheval , de la partie antérieure à la partie poftérieure fur le ventre , un vaiffeau qui eft quelquefois très-gros , & quelquefois paroît très-peu.

Quand il paroît peu , on eft obligé de mouiller le poil avec de l'eau chaude & une éponge , & on

coupe cette veine avec la flamme, en donnant comme à la précédente, un coup sec avec le manche du brochoir.

Il y a cependant quelques personnes, qui sans donner de coup sur la flamme, coupent transversalement le vaisseau avec le tranchant de la flamme ; mais cette maniere est plus en usage pour la saignée qui se pratique au plat de la cuisse en dedans.

De la Saignée au plat de la Cuisse en dedans.

On ne mouille point le vaisseau dans cette partie, parce qu'il est assez apparent, & on ne se sert point de l'éponge, parce que la peau y est plus tendre, on tranche le vaisseau en travers avec la pointe de la flamme, & on se retire promptement, dans la crainte de recevoir une ruade du Cheval.

Il y a cependant des Maréchaux qui font cette opération avec la même tranquillité que les précédentes, ils ajustent leur flamme sur le vaisseau, donnent un coup du manche du brochoir, & ensuite en font la ligature, comme il a été dit.

La saignée aux flancs se pratique pour les tranchées ; & celle au plat de la cuisse en-dedans pour des efforts de hanche, de jarret ou de rein.

De la Saignée à la Queue.

On saigne à la queue pour un ébranlement ou effort de reins. Cette saignée se pratique de différentes façons, ou en coupant un ou deux nœuds en entier, ou en fendant la queue par une incision cruciale, ou en figure de T, ou en donnant de-

dans plusieurs coups de flamme.

Si c'est un Cheval à courte queue, on n'en coupe point de nœud, parce que la moëlle alongée, perçant jusqu'au trois ou quatrième, il pourroit en survenir des accidens, outre la difformité qui en résulteroit; on se contente de faire une incision longitudinale à la partie inférieure, & une transversale au bout; ou bien on fait l'incision transversale à un ou deux pouces de distance du bout, ce qui forme une croix: c'est ce que les Maréchaux appellent faire le gâteau.

Quand on veut saigner un Cheval à la queue pour le guérir des démangeaisons qu'il a dans cette partie, l'usage n'est point de fendre la queue, ni de faire d'incision cruciale, ni d'en couper de nœuds; mais seulement d'y donner plusieurs coups de flamme dessous & sur les côtés, pour en faire sortir du sang. Il y a des personnes qui ne veulent point que l'on fasse aucune espèce de saignée à la queue dans cette maladie; & leur raison est, qu'autant de coups de flamme que l'on donne, sont autant de plaies douloureuses, qui pour former leurs cicatrices, se recouvrent de nouvelles galles plus incommodés que la première, & obligent le Cheval à se froter de nouveau, & à remuer la queue perpétuellement; c'est pourquoi on préfère de la baigner avec de l'eau & du sel ou autres remèdes convenables.

A ceux qui ont la queue longue, on ne doit pas craindre d'en couper un ou deux nœuds, dans l'appréhension de perdre les crins; car le restant du tronçon les fournit assez longs après; quoique cependant on puisse regarder cette pratique comme inutile & plus douloureuse que nécessaire.

A toutes ces saignées , on laisse couler le sang aussi abondamment qu'il peut , & on ne cherche point à l'étancher ; excepté quand on coupe deux nœuds , alors on arrête le sang avec le feu , que l'on y met avec le brûlequeux ; on met ensuite de la poix ou du crin tortillé , sur l'endroit que l'on vient de cautériser , avec le feu que l'on y remet de nouveau de la même manière.

Cette saignée se pratique ordinairement pour un effort , ou pour un ébranlement de reins.

De la Saignée à la Pince.

On saigne aussi à la pince pour des efforts d'épaule , pour des jambes gorgées , pour un étonnement de fabot , &c.

On déferre le pied & on le pare mince , à peu près comme si on vouloit le ferrer à neuf , & on creuse avec le coin du bouterol , de la largeur d'une pièce de douze sols. Il faut dans cette opération conduire l'instrument avec beaucoup de douceur , quand on commence à appercevoir le sang , parce que si la plaie étoit trop profonde , il pourroit survenir une inflammation qui y formeroit un petit ulcère , qui suinteroit peut-être long-tems , ce qui arrive quelquefois.

Il faut remarquer que le lieu de cette saignée , est le bout de la pince , & qu'il faut s'éloigner de la fourchette , pour éviter le tendon , qui s'élargit en patte d'oie , & va s'implanter dans l'os du petit pied , jusqu'à la pointe de la fourchette , tant à la jambe de devant qu'à celle de derrière.

On tire environ deux livres de sang , & on bouche le trou avec du poivre , & du sel mis en pou-

dre sur un plumaceau ; on met par-dessus une bonne emmiélure étendue sur un plumaceau , beaucoup plus large que le premier , pour empêcher que la corne ne se dessèche , après avoir ferré le Cheval à quatre clous seulement ; & l'on met une ou deux éclisses pour tenir le tout en état.

De la Saignée au Larmier.

Pour la saignée au larmier , elle n'est point d'usage aujourd'hui , & on ne la fait que quand on veut barrer cette veine , seulement pour assurer le maître du Cheval , qu'on a sûrement lié le vaisseau.

Toutes ces opérations se font ordinairement à la main , mais en voici une qui , plus douloureuse & plus longue que les précédentes , demande communément que le Cheval soit mis dans le travail pour la sûreté de l'Opérateur , du Cheval même , & des Assistans.

De la manière d'églander.

On églande ordinairement un Cheval à qui les glandes s'engorgent & s'endurcissent dans la braie , ou vers l'angle de la mâchoire , c'est-à-dire , derrière la ganache. Après l'avoir mis au travail , lié , & suspendu comme il doit être ; ou renversé par terre , si c'est en campagne ou à l'armée , & les jambes liées pour éviter accident , on leve la tête haute avec une corde , on fend la peau avec un bistouri , faisant une incision longitudinale sur la glande , & ensuite avec les doigts ou avec la corne de chamois , qui est une corne

courbe, pointue, lisse & polie, on cerne la glande & on la souleve, pour connoître & couper toutes les attaches & adhérences, évitant soigneusement les veines, les nerfs & les artères. Si cependant on avoit fait ouverture de quelque vaisseau, il faudroit en faire la ligature, en passant par dessous une aiguille courbe enfilée d'un fil ciré double, & embrassant un peu de chair ou autre substance, hors les nerfs, dans la ligature que l'on assure d'un noeud double en rosette. Au défaut de la ligature, qui demande une sorte de dextérité, on peut appliquer par dessus un plumaceau chargé de vitriol en poudre : mais si on peut saisir le vaisseau, la ligature est préférable.

Il y a des gens qui sont dans l'usage de fendre la peau & la glande tout à la fois, & qui y mettent du sublimé corrosif mêlé avec de la salive & de l'eau-de-vie, ou de l'onguent doux. D'autres se servent de réalgal, mais rarement a-t-on un bon succès de caustiques dans les parties glanduleuses.

On panse la plaie avec de l'égyptiac, & on lave tous les jours la plaie avec du vin chaud avant le pansement ; & si les chairs surmontoient, on feroit un liniment sur les chairs baveuses avec de l'huile de vitriol, & on rempliroit toute la cavité avec de la filasse trempée dans une eau de vitriol.

De la Castration.

Il faut renverser le Cheval par terre, lui lier avec une corde la jambe du montoir de derrière, lui passer cette corde par dessus le col, & fendre avec un bistouri bien tranchant la premie-

re peau du scrotum ou de la bourse, c'est la même chose, & faire cette incision à la partie latérale. Après la première peau, s'en présente une seconde, que l'on fend encore, suivant la même direction; on fait sortir le testicule que l'on tire doucement à soi; puis avec un fer à châtrer, qui s'ouvre & se ferme comme une espèce de compas, on embrasse & on serre tout le paquet des vaisseaux spermatiques, aiant la précaution de glisser dessous les deux jambes du fer, un linge mouillé en double, de crainte qu'en passant le feu, on ne brûle tous les vaisseaux & les parties voisines. Quand on a ferré le fer & arrêté la vis avec un bistouri, on coupe le testicule à l'épaisseur de deux écus près du fer, puis on appuie un fer rouge sur le bout des cordons coupés. On frote ensuite avec une masse, composée avec de la poix blanche & du vert de gris, & l'on y repasse un autre fer rouge; on en fait autant à l'autre testicule & l'opération est faite.

Quand tout cela est fini, il faut détacher le Cheval, & le laisser relever, puis le mener à la rivière, s'il en est proche; ou bien on le lave avec un seau d'eau fraîche. Si c'est en Eté, on continue de quatre heures en quatre heures à le laver avec de l'eau fraîche. Si c'est en Hiver, on fait tiédir l'eau. Il faut que cette plaie suppure & qu'il tombe une escare. C'est pourquoi, si cette plaie se refermoit, on la rouvrirait avec le doigt oint de sain-doux ou de crème.

Il faut, si on le peut, ôter les vilénies & le camboui, qui se trouvent dans le fourreau, avec un peu d'huile d'olive.

*Du Lavement , & de la maniere de vuider
un Cheval.*

Autrefois ce n'étoit pas une chose aisée que de donner un lavement à un Cheval ; on se servoit d'une corne percée comme un entonnoir , que l'on fouroit dans l'anus du Cheval , & l'on versoit avec un pot le lavement dans la corne. Il falloit bien des cérémonies pour le faire entrer , comme de lui mettre les pieds de devant en un lieu plus bas que ceux de derriere , remuer la langue du Cheval , lui fraper sur les rognons , & encore avoit-on bien de la peine , & quelquefois on ne réussissoit pas. Aujourd'hui la séringue supplée sûrement & bien plus commodément à ce long procédé. Mais malgré la commodité de cette invention on pourroit ne pas réussir encore à donner le remède , lorsque les matieres se trouvent amassées en si grande quantité à l'extrémité du rectum , qu'elles y forment une masse de la grosseur de la tête d'un homme. C'est pourquoi il faut alors vuider le Cheval de ces grosses matieres , ce qu'un homme fait , en graissant son bras & la main d'abord , avec du sain-doux , vieux-oint , huile , beurre ou autre corps gras semblable , & l'introduisant doucement jusques dans le boïau , d'où il tire à poignées tout autant de fiente qu'il en rencontre. Quelquefois la rétention seule de ces grosses matieres , que le Cheval veut faire sortir par de vains efforts , lui causent un batement de flancs & des tranchées , dont il est soulagé aussi-tôt que l'opération est faite. Quand le Cheval a quelque difficulté d'u-

rinier, on presse la vessie, en étendant & en appuyant la main dessus, ce qui fait uriner le Cheval sur le champ : mais il n'est pas sûr d'y appuyer trop fortement.

Du Séton, & de l'Ortie.

Le Séton est un morceau de corde faite avec moitié chanvre & moitié crin, ou un morceau de cuir, ou quelque autre corps semblable, que l'on introduit entre cuir & chair par une ouverture, & que l'on fait ressortir par une autre, pour donner issue à des matieres qui étoient enfermées & qui croupissoient dans quelque partie.

L'Ortie est un pareil morceau de corde, cuir, ou fer battu, ou de plume, que l'on introduit par une ouverture, & que l'on ne peut retirer que par son entrée.

Ces opérations se pratiquent à différentes parties du corps, sur le toupet, au bas de la crotte, au garrot, & à d'autres parties : mais la principale, étant celle qui se fait à l'épaule, on jugera aisément, par la description de celle-ci, comment elles se pratiquent aux autres parties.

Quand on veut appliquer un séton ou une ortie à l'épaule, si c'est un Cheval qui ait le poitrail fort large, & par conséquent qui ait les épaules fort grosses, on commence par lui broier l'épaule avec une tuile, une brique ou quelque corps qui soit fort dur, pour que la peau se détache plus facilement ; il faut avoir pris la précaution de renverser le Cheval sur du fumier ou de la paille, sur tout s'il est méchant ; car il y a des Chevaux si patiens, qu'il suffiroit de les re-

tenir. Quand on a broïé cette partie, on coupe avec un rasoir ou un bistouri le cuir en travers, à trois doigts au-dessus de la jointure du coude; puis avec un morceau de cerceau poli, un cierge, ou encore une spatule de fer bien lisse & polie, destinée à cet usage, on sépare la peau d'avec la partie externe du corps de l'épaule, en remontant jusques vers le garrot ou le bas de la criniere, & promenant la spatule en long & en large devant & derriere l'épaule, afin que les sérosités & les glaires s'amassent dans cet espace: ensuite on fait entrer avec la spatule un morceau de cuir replié, long de dix-huit ou vingt pouces, & large de sept à huit lignes, & afin qu'il ne glisse pas, & qu'il ne sorte pas avant qu'on veuille le retirer, on fait avec la spatule une petite coche entre cuir & chair à la partie inférieure de l'incision, pour y loger le bout excédent de ce cuir. C'est ainsi que se pratique l'ortie. Pour en faire un séton, il n'y a qu'à faire une contr'ouverture à la partie supérieure de l'épaule, & mettre un morceau de cuir beaucoup plus long, ou une corde faite avec moitié crin & moitié filasse, & la remuer tous les jours dans le pansement pour la nétoïer & l'enduire de nouveau de supuratif ou de quelqu'autre onguent semblable. En tirant cette corde, on ne l'ôte point entièrement pour cela, on ne fait que la passer & repasser. Quand on ne fait qu'une ortie, on l'enduit la premiere fois de supuratif, & on la laisse en place quinze à dix-huit jours; car quoique les Maréchaux soient dans l'usage de ne la laisser en place que neuf jours par complaisance, pour des Particuliers impatiens, qui veu-

ient voir promptement la décision de la cure, soit en bien, soit en mal, l'expérience fait voir dans les maux un peu graves, que ce terme est trop court.

Il faut après que l'opération est faite, empêcher le Cheval de se coucher pendant tout le tems qu'il porte le séton ou l'ortie, pour donner une pente continuelle aux humeurs, ce que l'on fait communément en le suspendant : Car tout le monde sçait que les Chevaux dorment aisément debout ; le régime qu'il faut faire observer au Cheval, consiste à lui ôter l'avoine, le mettre au son & à la paille pour nourriture, & l'eau de son pour boisson.

Il ne faut pas oublier, après l'opération, de froter l'épaule avec l'onguent ou huile rosat, & l'eau-de-vie, & les jours suivans d'y appliquer matin & soir une charge résolutive & spiritueuse, pour fortifier la partie ; on peut emploïer, par exemple, l'emmiélure rouge, & à son défaut l'emmiélure commune, & y ajoûter un demi-septier d'eau-de-vie.

Quand on passe des sétions ou des orties à d'autres parties, comme à la nuque, au col, sur les rognons & ailleurs, on fait l'ouverture & le détachement de la peau proportionné à la grandeur de la partie.

Quelquefois on passe un séton au travers d'une tumeur ; en ce cas, la matiere a cavé dessous suffisamment, & il est inutile de séparer davantage le cuir d'avec la chair.

Il y a des Maréchaux très-sensés, qui prétendent avec quelque apparence de raison, que cette opération pratiquée, comme on vient de le

décrire , ne sert qu'à dessécher le dessus de l'épaule. Or comme cette opération ne se pratique que pour des écarts , ou une épaule entr'ouverte , ce qui n'arrive point sans que la lymphe du sang remplisse le vuide qui se forme par le déchirement du tissu cellulaire qui joint l'épaule au coffre , & que cette lymphe épanchée , venant à prendre dans son séjour une consistance de gelée , forme ce qu'on appelle des glaires , auxquelles il faut procurer une issue , pour empêcher un Cheval de boiter , ils prétendent avec raison , que le séton passé en dessus , n'en peut aucunement procurer l'issue , & en proposent deux autres , qui y remédieroient fort bien , si elles étoient sans danger.

L'une , est de faire faire au séton , le tour des bords de l'omoplate ; (c'est l'os de l'épaule , qu'on nomme vulgairement le *Palleron* ou la *Palette*) ou au moins le demi-tour de ces bords , qui joignent l'épaule au coffre.

L'autre , est de cerner l'épaule par dessous , en commençant sous le pli du coude , au-dessus de l'ars , & faisant faire à la spatule le même chemin , sous l'omoplate même , qu'on lui fait faire dessus dans l'opération qui a été décrite plus haut.

Cette maniere d'opérer est fort bien imaginée , puisqu'elle attaque le mal dans son principe , donnant un écoulement à des humeurs qui n'en peuvent avoir , après s'être infiltrées par un écart entre l'épaule & le coffre.

Mais le danger qu'il y a de rencontrer un gros rameau de veine qui va se rendre dans la foulclavière , fait que cette opération ne peut réussir qu'entre

qu'entre les mains d'un homme qui sache parfaitement la situation de ce rameau, & la structure de cette partie, sans quoi le Cheval courroit risque de perdre la vie avec son sang; car ce malheur est sans remède.

L'effet de ce remède, est de procurer une sup-
puration abondante, qui commence à couler dès
les premiers jours, par l'ouverture que l'on a faite
dans l'opération. Ce pus est formé par les fi-
bres meurtries & déchirées, qui se trouvent dé-
truites par l'introduction de la spatule entre le
cuir & le corps de l'épaule. Ces membranes ma-
chées par la dureté du fer, venant à se corrom-
pre & à se détacher du vif, & abreuvées, par un
suc gelatineux qui découle & fuinte par le bout
des vaisseaux rompus, forment ce suc épais d'un
blanc couleur de soufre, qui découle de ces par-
ties. Les parties voisines abreuvées aussi d'un suc
étranger ou surabondant, soit par dépôt ou col-
lection d'humeur de quelque genre que ce puisse
être, se dégorgeant dans cette ouverture, pas-
sent par la même voie, jusqu'à ce que la partie
soit revenue dans son premier état.

Maniere de Dessoler.

Il y a des Chevaux si doux, qu'on peut les des-
soler à la main : mais quand ils sont méchants,
ou qu'on s'en méfie, on les met dans le travail,
ou bien on les renverse par terre. On les prépare
ordinairement la veille en y mettant une em-
miélure. Ensuite on pare le pied le plus min-
ce qu'on peut, on ouvre bien les talons, & avec
le boutoir même, on coupe & on cerne la sole

tout autour du sabot, y laissant pourtant à l'entour l'épaisseur de deux écus de sole. Il faut prendre garde de trop enfoncer le boutoir; il suffit de couper assez avant pour qu'il en sorte une petite rosée de sang. Quand avec le boutoir on a détaché de tous côtés les plus fortes adhérences de la sole, on repasse le bistouri dans la rénure qui a été faite, & en soulevant la sole par un côté, on coupe avec le bistouri toutes les adhérences qui sont dessous, en frappant légèrement sur le dos du bistouri avec le manche du brochoir. Quand les côtés sont bien détachés, on enlève la sole avec un instrument appelé *le Leve-sole*, on la saisit avec les triquoises, & on l'arrache. Quand tout cela est fait, on passe une corde autour du paturon pour resserrer les vaisseaux, étancher le sang, & se donner le tems de reconnoître le véritable état du pied. Si c'est pour encastelure, ou pour un clou de rue qui ait blessé la fourchette, on fend la fourchette d'un bout à l'autre, pour desserrer les talons & donner une plus libre circulation dans la partie, en dégorgeant les suc's qui y sont étranglés. S'il se trouve des chairs fongueuses, baveuses ou surabondantes, il faut bien se donner de garde d'y mettre aucun caustique pour les guérir; ce seroit rendre le mal incurable; il faut couper, l'incision étant beaucoup moins douloureuse. S'il y a quelque bleime ou chair meurtrie, on y donne quelques coups de bistouri ou de renette pour la même raison; on fait lâcher ensuite pour un moment la corde qui lie la jambe dans le paturon, pour laisser couler le sang, & aroser la partie, & lui servir de baume. Quand on croit la partie assez dégorgée,

on fait resserrer la corde , ou ~~la~~ la plaie avec de l'oxycrat ou de l'eau-de-vie , on ferra à quatre ou cinq clous , & ensuite on applique des plumaceaux couverts de thérébentine , ou imbibés seulement d'eau-de-vie & d'oxycrat , & des éclisses par dessus , retenues par une autre éclisse transversale qui s'arrête entre les éponges du fer & les deux côtés du talon , & on ne doit lever l'appareil au plutôt que quatre jours après ; car c'est une règle générale , que moins une plaie est exposée à l'air , plus promptement elle guérit. C'est la pourriture seule , la trop grande quantité de pus , & la crainte , qui font lever un premier appareil ; car on a vu des Chevaux , auxquels un seul appareil a suffi , après avoir été défolés , & la sole entièrement revenue au bout de quinze jours , pendant lesquels on n'avoit point levé l'appareil pour quelques raisons particulières.

Il faut avoir soin de mettre un restrainctif avec bol & vinaigre , ou avec la suie de cheminée , le vinaigre & les blancs d'œufs autour du boulet toutes les vingt-quatre heures , de crainte que la matiere ne souffle au poil.

De l'Amputation de la Queue.

Toutes les saisons de l'année ne sont pas propres à faire cette opération : le grand froid la rend mortelle ; le grand chaud la rend incommodé à cause des mouches , & de la gangrène qui peut s'y mettre.

Elle se fait de diverses manières : on se sert du bistouri ; on se sert du bouterol ; on se sert d'un couteau. A un jeune poulain on peut la couper

dans un joint avec le bistouri , sans aucune difficulté. A un Cheval fait , on la coupoit anciennement , en mettant le boutoir sous la queue à l'endroit où on vouloit la couper , & en donnant dessus un grand coup de maillet , mais c'étoit faire au Cheval un double mal , meurtrissure d'un côté , incision de l'autre. Aujourd'hui on s'y prend d'une autre maniere , on met la queue sur une bache de bout ; on met un grand couteau fait exprès sur l'endroit où on veut la séparer , on donne sur le couteau un grand coup de maillet ou de marteau , on panche le couteau un peu pour la couper en flute , afin que le Cheval la porte par la suite de meilleure grace , puis on y met le feu , en la levant le plus haut qu'on peut avec le brûle-queue , qui est un fer fait comme une clef des rouës d'un carosse , avec cette différence , que l'extrémité utile est ronde , & non quadrée , afin que la queue puisse y entrer. Il faut ensuite appliquer un peu de poix noire sur le bout de la queue , & poser le fer , qui aura perdu un peu de sa chaleur , sur la poix , pour la faire fondre. Il faut avoir attention que le Cheval ne soit pas dans l'écurie près de la muraille ni d'un pilier , après cette opération , afin qu'il ne puisse pas se forter ce qui cause quelquefois de grands accidens. Il faut après l'opération froter avec de l'eau-de-vie le tronçon de la queue , jusques sur les rognons , pendant quelques jours , soir & matin. Si la queue étoit meurtrie ou trop brûlée , ou que le Cheval se fût frotté , il faudroit se servir de l'esprit de térébantine & eau-de-vie , partie égale , battues ensemble , & en froter comme ci-dessus.

Les Maréchaux Anglois après avoir coupé la

queue assez longue, font 5. où 6. incisions d'égale distance, depuis la naissance de la queue en dessous, jusqu'à l'extrémité où elle est coupée. Ils laissent une suffisante quantité de crin au bout de la queue, pour y attacher une longue corde de la grosseur du bout du petit doigt : ils passent ensuite l'autre extrémité de cette corde dans une poulie qui est attachée au plancher, positivement au-dessus du milieu du dos du Cheval, lorsqu'il a la tête à la mangeoire : la même corde doit passer ensuite dans un autre poulie, aussi attachée au plancher, derrière la croupe, au milieu du trottoir ; on suspend au bout de cette corde un poids d'une certaine pesanteur, de sorte que le Cheval étant couché ou relevé, ait toujours la queue soulevée & renversée sur la croupe. On laisse cette corde jusqu'à ce que les cicatrices soient fermées. Cette opération leur fait porter, ce qu'on appelle, la queue à l'Angloise. Je ne vois pas pourquoi, en pratiquant la même chose aux Chevaux des autres pays, ils ne la porteroient pas de même.

Maniere de barrer les Veines.

On s'y prend de deux manieres pour faire cette opération. On se sert du feu, (ci-après,) nous en parlerons ; on se sert de la ligature.

On barre la veine à presque toutes les parties du corps, savoir, au larmier, au bras, à six doigts au-dessus du genou, au jarret, & au pâturon dans sa partie latérale.

Quand on veut barrer la veine au larmier, il faut mettre une corde au col du Cheval, com-

me si on l'y vouloit saigner, afin que la veine du larmier, qui est une ramification de la jugulaire externe, puisse se gonfler. On lui met la main dans la bouche pour lui faire remuer la langue & les machoires, ce qui aide encore à grossir le vaisseau. Quand il paroît assez plein on coupe la peau longitudinalement sur le vaisseau pour le découvrir. On le détache le plus adroitement que faire se peut avec la corne de chamois, que l'on introduit sous la veine en glissant haut & bas de la longueur d'un bon pouce, on enfle la corne de chamois, qui a un trou fait exprès, pour cet usage, d'une soie torse doublée jusqu'à la grosseur d'un fil gros de Cordonnier, & on la cire ou on l'enduit de poix noire ou grasse, on passe la corne enfilée de cette soie sous le vaisseau, & l'on fait la premiere ligature du côté que la veine se va rendre dans la jugulaire, on assure la ligature d'un double nœud, ensuite de quoi l'on fait une légère piqure longitudinale à trois ou quatre lignes près de la ligature, pour en tirer du sang, & pour assurer le Maître qu'on a sûrement lié la veine; ensuite on fait une seconde ligature, qui soit aussi forte au moins que la premiere, pour arrêter le sang; & ensuite on applique une charge dessus, pour empêcher l'inflammation, & l'on fait quelques saignées au Cheval, pour diminuer le volume du sang, qui cause quelquefois une enflure très considérable; on laisse tomber les soies d'elles-mêmes, ce qui n'arrive qu'après plusieurs semaines.

Dans toute opération, & particulièrement dans celle-là, il faut observer que le bistouri & autres instrumens dont on se sert, soient bien nets. On

a vû des Chevaux prendre le farcin pour avoir été pansés avec des instrumens mal essuiés, & le mal commençoit à l'endroit de l'opération.

Lorsqu'on la fait au bras, il faut choisir l'endroit le moins charnu, qui est environ à six doigts au-dessus du genou : on n'y fait point de ligature avec la corde, parce que la veine est assez apparente.

Il en est de même du jarret.

Quand on la veut faire au paturon, on peut mettre la corde au-dessus du boulet ou du genou. Cela est alors indifférent. Mais il faut observer de ne la jamais faire aux jambes gorgées actuellement.

Du Feu.

Il n'y a point de remède qui soit d'une utilité si universelle que celui-ci dans les maladies des Chevaux : il étoit même anciennement en grande faveur dans la Médecine pour les hommes, & ce seroit peut être une question qui ne seroit pas mal fondée, de savoir, si la cruauté apparente de ce remède a du être une raison suffisante pour le faire tomber dans un si grand discrédit. Si la Chirurgie moderne a perfectionné la dextérité de la main pour faire les opérations les plus hardies, elle a peut-être perdu aussi, en s'attachant trop à la main, une ressource infinie pour traiter un nombre de maladies que l'antiquité guérissoit par le moïen du feu, & que la Chirurgie moderne abandonne comme incurables, ou qu'elle entreprend sans succès, malgré le haut point de perfection auquel elle est parvenue. Laissons ces

conjectures qui ne sont pas de notre ressort , & revenons à la maniere de donner le feu.

Le feu est en usage pour les mêmes raisons , & à peu près dans les mêmes cas pour lesquels on emploie le séton & l'ortie ; c'est-à-dire , lorsqu'il y a quelque tumeur extraordinaire , causée par l'extravasation d'un suc , qui par son séjour peut se corrompre , altérer & même détruire une partie , ou par son déplacement en embarrasser le mouvement. Les tiraillements violens & fréquens , les suppurations abondantes , qui sont souvent accompagnées ou précédées de grandes inflammations , étant fort à craindre dans les parties tendineuses & ligamenteuses , qui sont dans le voisinage des jointures , parce que ces parties prêtent peu & se gangrènent plutôt que de s'allonger ou se dilater au-delà d'une certaine mesure proportionnée à leur ressort , par ces raisons , dis-je , on a banni de ces parties , l'usage du séton & de l'ortie , que l'on n'emploie que dans les parties grasses & charnues où tous ces accidens , lors même qu'ils arrivent , sont moins dangereux. Outre cet avantage du feu sur le séton & l'ortie , il y en a un autre à considérer ; c'est que le feu est résolutif par lui-même. Ce n'est pas assez de donner une issue à un suc étranger à une partie ; il faut encore donner à ce suc , souvent épaissi , la fluidité & la facilité nécessaire pour sortir par l'ouverture qu'on a pratiquée : c'est ce qu'on appelle *Digérer , résoudre* une humeur. Or , il est dans tous les corps animaux des matières d'une nature singulière , ou qui acquièrent cette nature par leur déplacement & leur séjour , & qui deviennent les unes comme une gelée épaissie ;

d'autres semblables à du suif ; d'autres à de la cire ; d'autres à de la gomme ; d'autres à une résine mêlée de matières terrestres, &c. Ces sortes de matières ne peuvent que rarement, sur tout quand elles ont acquis une sorte de consistance, se résoudre par des résolutifs tirés des plantes dont on compose les charges (ou cataplasmes) ordinaires; la chaleur actuelle du feu, infiniment plus vive que celle de tous ces *Topiques*, est beaucoup plus propre à fondre ces matières, à détruire cette glu & ces attaches rameuses & intrinseques, qui en liant toutes les particules d'un fluide, & embarrassant leur mouvement, en ôtent la fluidité. Cette activité propre au feu, le rend le plus résolutif de tous les remèdes. Il fait plus ; il racourcit toutes les fibres (expérience aisée à faire, en présentant un morceau de cuir à l'ardeur du feu), & par conséquent rétablit leur ressort, qui, quoique d'une manière imperceptible, ne laissent pas d'être dans une alternative perpétuelle de contraction & de relâchement. Cette action seroit inutile sur des fucs épaissis à un certain point ; aussi la nature seule guérit rarement ces maux : mais ces fucs étant fondus par la chaleur du feu, & ce ressort augmenté, cette humeur acheve de se briser & de s'atenuer à la longue, & de rentrer insensiblement dans les voies de la circulation. La cicatrice que laisse le feu aiant outre cela durci les environs de la tumeur, ou plutôt le centre, sert de digue pour empêcher un nouveau dépôt. C'est par cette raison, que si le feu ne diminue pas une tumeur, du moins l'empêche-t-il de croître.

L'action du feu a encore un avantage sur le

féton & l'ortie; elle est plus limitée, ne pénètre au dedans qu'autant qu'on le veut, & ne détruit rien qu'à l'extérieur, excepté quand on s'en sert pour faire des ouvertures d'abcès, comme au mal de taupe, aux tumeurs sur le garrot, &c. auquel cas, la destruction ne vient point du feu, la matière à laquelle on veut donner issue, aiant fait auparavant tout le désordre. Mais toutes les fois que l'on donne le feu à quelque partie, on n'y fait pas pour cela une ouverture, & la manière ordinaire de le donner, est presque toujours superficielle, en appuyant plus ou moins fort, & en promenant le feu dans un espace plus ou moins grand, suivant l'étendue du mal, & la figure de la partie. C'est pourquoi on donne tantôt de simples petites raies de feu, tantôt des pointes, des boutons, des étoiles. Quelquefois quand le mal est grand, on le donne en forme de feuilles de fougere, de feuilles de palme, de pates d'oye. D'autres fois, on met des roues de feu avec une semence autour, c'est-à-dire, que l'on fait d'abord un cercle avec un couteau rougi au feu, & qu'ensuite on y fait des raïons avec le même couteau, & sur toutes ces lignes, on appuie d'espace en espace, quelques pointes de feu avec un poinçon de fer aussi rougi au feu. Pour appliquer le feu de toutes ces manieres différentes, on se sert de divers instrumens; sçavoir, de pieces de monnoie, de couteaux, de boutons ronds, de boutons plats, de pointes, d'S, selon le besoin des différentes parties.

Quelques personnes sont scrupuleuses sur le choix des matieres dont ces instrumens doivent être faits; les uns prétendent qu'on doit préférer

l'or ; d'autres tiennent pour l'argent ; quelques-uns pour le cuivre, & le plus grand nombre pour le fer.

Le feu de l'or & de l'argent , est reconnu presque universellement pour être trop violent ; le cuivre seroit plus doux ; mais les Maréchaux sont plus accoutumés à connoître le juste degré de chaleur du fer , que des autres métaux.

Quant aux diverses manieres de l'appliquer , la situation ou la conformation de la partie en détermine la figure. Par exemple, on barre les veines avec le feu, & cet usage est moins douloureux & moins dangereux que la maniere précédente ; car le feu ne cause pas une inflammation si grande, particulièrement aux jambes, que l'on a vu quelquefois devenir de la grosseur du corps d'un homme, ce qui n'arrive jamais par le feu : On le met avec le couteau de feu, en faisant une croix ou une étoile sur la veine, ou en tirant dessus, deux ou trois petites raies : on évite outre cela le danger du farcin, dont nous avons parlé.

On barre ainsi la veine au larmier, au jarret, au bras, à la cuisse, &c.

On perce des abscesses avec des pointes de feu, sur tout au garrot, au toupet, pour le mal de taupe, sur les rognons, & aux endroits où nous avons dit que venoient les cors, quand il y a du pus.

A l'épaule, pour un écart ; ou à la hanche, pour un effort, on le met en figure de rouë : quelquefois au lieu de faire des raïons, après avoir tracé le cercle, on y dessine avec une pointe de feu les armes du Maître, un pot de fleur, une couronne, ou autre chose semblable, suivant le goût de celui qui travaille, mais la figure n'y

fait rien. Quand il faut beaucoup de raies & de boutons de feu, on peut y faire quelque dessein, mais il seroit ridicule de tracer une figure de feu à un endroit où il ne faut que deux ou trois raies, comme à un furos, où une petite étoile suffit; à une fusée, où on le met en fougere, ou pate d'oye, c'est-à-dire, à peu près comme les raions d'un éventail, ou quelquefois en raies, disposées comme les barbes d'une plume.

Ce qu'on appelle grains d'orge & semence de feu, c'est la même chose, ce sont de petites pointes de feu, plus petites que les autres, & que l'on sème sur des lignes où on a déjà passé légèrement le feu.

A la couronne, lorsque la matiere soufflé au poil, ou qu'on veut rélargir le sabot & lui faire reprendre nourriture, on applique de petites raies.

Quand la corne est éclatée, on y met un S de feu pour réunir les deux quartiers séparés par une seime, afin qu'il s'y fasse une avalure qui les puisse réunir. On appelle avalure, une corne plus tendre, formée par un suc gélatineux qui succède à la place de la corne qui a été emportée, & qui est moins sèche & moins cassante que la corne vieille, & qui par conséquent donne le tems au reste du sabot qui est fendu, de se rejoindre, à l'aide des bons remèdes qu'on y applique, ou plutôt qui sert d'une espèce de glu pour réunir la division. S'il y avoit inflammation à la seime, au lieu d'une S, on mettroit aux deux côtes, deux petites raies de feu.

Pour les courbes, éparvins, vessigons, &c. on le met en palme ou fougere.

Il y a plusieurs choses à observer pour donner

utilement le feu, qui ordinairement est un remède très-efficace.

Premièrement, le tems, est celui de nécessité, sans s'embarrasser du cours de la Lune ni des Planettes.

Secondement, il est à propos, s'il y a inflammation à la partie malade, de l'ôter auparavant, par le moïen des remèdes émollians, dans la crainte de l'augmenter par le feu.

Troisièmement, il ne faut jamais faire chauffer les fers au feu du charbon de terre, parce qu'il chauffe trop vivement, & que par sa vivacité il ronge les couteaux & y fait des dents (au lieu de les conserver lisses & unis) mais seulement à celui du charbon de bois. Et il faut en faire chauffer sept ou huit à la fois, ou du moins plusieurs en même tems, afin de n'en pas manquer pendant l'opération, & de la pouvoir achever tout de suite.

Quatrièmement, il faut qu'ils soient rouges, non flamants.

Cinquièmement, il faut avoir la main legere ; bien entendu pourtant qu'il faut appuyer assez, pour que la chair prenne une couleur de cerise, & ne se pas contenter de brûler seulement le poil ; mais ne pas enfoncer lourdement jusqu'à ce que l'on ait percé le cuir.

Sixièmement, il ne faut point d'impatience quand on a donné le feu à un Cheval, ni pour le pansement, ni pour le succès de la cure. Je dis pour le pansement, parce qu'il ne faut point faire marcher un Cheval, si on lui a donné le feu aux jambes, que plusieurs jours après que l'escare est tombée, ce qui n'arrive guères qu'au bout de quinze jours, & elle est bien autant & plus à se

guérir. On ne doit pas non plus être inquiet pour le succès de la cure, parce qu'il arrive souvent qu'un Cheval auquel on aura donné le feu pour boiter, boitera encore six mois, & même un an après; mais quoique l'effet de ce remède soit lent, il opère cependant assez sûrement; & s'il n'emporte le mal, du moins il en arrête le progrès.

Quand on a appliqué le feu, on frote la brûlure avec du miel & du fain-doux, ou du miel & de l'eau-de-vie, ou de l'encre à écrire commune, ou bien on y met un ciroëne avec de la cire jaune fonduë avec partie égale de poix noire, & de la tondure de drap ou des os calcinés, ou de la favate brûlée par dessus; mais le miel & l'eau-de-vie font l'escare moins grande. Les jours suivans on applique dessus de l'onguent d'Althoea ou rozat pendant dix, douze, ou quinze jours.

Voici un autre onguent pour la brûlure qu'on assure meilleur. Prenez une livre de fiente de poule la plus fraîche, une livre de sauge hachée & pilée, & mêlée avec la fiente de poule; ensuite deux livres de fain-doux fondu, mis dans un grand pot de terre, avec la fiente & sauge; bien couvrir le pot, le mettre sur un feu de charbon; faire cuire cela quatre ou cinq heures; passer ensuite le tout bien chaud dans un gros linge. Il faut garder cet onguent; & pour s'en servir, il faut en frotter tous les jours délicatement sur chaque raie avec la barbe d'une plume.

Septièmement, il faut empêcher que le Cheval ne se frote, & qu'il ne se morde, ce qui arrive souvent; car il s'arrache jusqu'au vif. Il faut alors lui mettre un colier, le chapelet & même les entraves, & mettre sur la plaie, de l'alun calciné ou

du colcothar en poudre, ou de l'eau vulnenaire, une fois le jour, ou de l'eau seconde.

Huitièmement, si le feu agissoit peu, ou que les plaies se refermassent trop vite, il n'y auroit qu'à passer deux ou trois fois avec un pinceau de l'huile de vitriol sur les raies, cela rendroit le feu qu'on auroit donné beaucoup plus résolutif & plus actif.

Neuvièmement, quand le feu a fait trop d'impression, on lave la brûlure avec de l'eau vulnenaire ou de l'eau seconde, une fois ou deux par jour. Quoique nous venions de dire qu'il n'y avoit point de tems marqué pour faire usage du feu & que la nécessité y pouvoit déterminer en tout tems ; cependant quand on est libre de le choisir comme pour molettes, vessigons, courbes ou autres accidens qui ne pressent pas, il y a un avantage considérable à préférer l'Automne, parce que les chaleurs & les mouches étant passées, le Cheval en est beaucoup moins incommodé. Il est à propos de le laisser l'hiver entier à l'écurie sans le faire sortir, & au commencement du Printems on le promene à la rosée dans les prairies ou sur un tapis verd dans la campagne. On peut mettre les Chevaux hongres ou les Cavales, à qui on a donné le feu, en pâture au printems, au lieu de les garder à l'écurie & de les promener comme on est obligé de le faire aux Chevaux entiers. Quand on fait cette opération à un Cheval de prix, on ne doit point regretter le long-tems qu'il reste sans travailler ; il répare dans la suite par un travail infatigable le tems qu'il a perdu, & l'on ne voit presque jamais arriver de maux aux parties qui ont eu le feu.

Maniere d'énervier.

Sur les os des pinnes ou aîles du nez, dont on a parlé dans l'Ostéologie, il se trouve de chaque côté un muscle qui vient jusqu'au bout du nez. Ce muscle est fort sensible au toucher, & roule sous le doigt, comme une corde, de la grosseur d'un tuyau de plume : parvenus l'un & l'autre jusqu'au bout du nez, ils se réunissent par leurs tendons, qui s'épanouissent en une aponévrose, laquelle se perd dans la lèvre supérieure, & c'est ce double muscle que l'on doit couper dans l'énervation.

On faisoit anciennement cette opération, en fendant les nazeaux par le bout, on trouvoit l'extrémité aponévrotique, ou la réunion de ces tendons, desquels nous venons de parler ; on la faisoit avec des triquoises ou tenailles communes ; ou bien on la passoit dans un morceau de bois fendu que l'on serroit fortement par-dessus avec une forte ficelle, on y passoit une corne de chamois, puis on la tiroit à soi pour sentir toutes ses adhérences, & reconnoître la direction de ses fibres, que l'on coupoit avec un bistouri, après avoir fendu la peau à un pouce au-dessous de l'os de la pommette à droite & à gauche ; puis d'une facade on l'arrachoit fortement, & l'opération étoit faite. Mais cette méthode est absolument mauvaise, elle cause une inflammation & une enflure terrible à la tête du Cheval, qui en périt souvent.

Il est à remarquer, que plus on coupe haut ces muscles, & plus l'inflammation est à craindre, à cause

cause que le tiraillement se fait dans une plus grande longueur.

On s'y prend aujourd'hui d'une autre maniere. On fait une incision longitudinale de deux poudes de longueur sur la partie charnië du muscle même, à côté du nez, à quatre ou cinq doigts au-dessous de l'œil; on découvre le muscle & on le coupe le plus haut que faire se peut, on saisit le bout d'en-bas, qui se retire fort promptement, & on en coupe environ un pouce ou un pouce & demi de longueur. On pansë la plaie avec du beure frais ou du supuratif, & on empêche que le Cheval ne se frote.

Cette opération se pratique pour décharger les vûes grasses, pour les Chevaux lunatiques, pour diminuer le volume des têtes trop grosses; mais elle n'opère que comme pourroit faire un séton; elle empêche, dit-on, les Chevaux de broncher.

Cette opération se pratique aussi aux ars. Les Maréchaux ne sont pas parfaitement d'accord sur la partie que l'on doit couper; les uns prétendant que c'est un gros tendon, large d'un pouce antérieur au pli du bras; les autres, un autre tendon latéral, beaucoup plus mince; les uns & les autres disant, en avoir de bons & de mauvais succès. Cette dernière opération se pratique, en fendant la peau longitudinalement de haut en bas, disséquant le tendon du muscle qui se présente, passant la corne de chamois dessous, & coupant tout en travers ce tendon sur la corne. Il est à observer que les Chevaux n'ont point de convulsion, quand on leur coupe les tendons, quoiqu'ils ne soient pas entièrement achevés de couper, comme cela

arrive aux hommes ; & même qu'ils souffrent cette opération assez tranquillement ; l'on n'est pas même obligé de les lier , & il suffit de leur lever une jambe. Elle se pratique pour les jambes arquées ou bouletées , que les Maréchaux appellent *Juquées* ou *Piedsbots*.

Du Polipe ou de la Souris.

Les Chevaux sont aussi sujets que les hommes , à une maladie qu'on appelle *Polipe*. C'est une excroissance fongueuse , qui prend son origine vers la voûte du palais , descend dans le nez & embarrasse la respiration , & fait souffler le Cheval. Il n'y a point d'autre remède à cette maladie , que d'emporter ce corps étranger. On introduit la corne de chamois dans le nez ; on perce la substance spongieuse de ce corps étranger , & on l'attire à soi ; on donne la corne à tenir à un serviteur , sans quitter prise , & l'on introduit le bistouri le plus avant que faire se peut dans les narzeaux , & on coupe le plus près de la racine que l'on peut , en remontant.

Les Maréchaux appellent ce mal *Souris* , & l'opération *Desouricher* , mais cette opération n'est pas ordinaire , quoiqu'utile & peu dangereuse.

De la maniere de couper la Langue.

Il y a des Chevaux qui ont la vilaine habitude de tirer la langue , & qui la laissent pendre en dehors d'une longueur assez considérable. Quoique ce soient d'ailleurs de très-beaux Chevaux , rien n'est plus désagréable à la vûë. Cela peut provenir d'un relâchement dans la partie , aussi-bien

que de mauvaise habitude. On essaie différens moyens pour les corriger de ce défaut. On leur met des drogues âcres & désagréables sur le bout de la langue pour la leur faire retirer ; on la pince, on la pique, on y singe de petits coups pendant plusieurs jours, & quand ce n'est qu'une mauvaise habitude, on la leur fait perdre quelquefois à force de soins & d'assiduités. Mais si ce défaut vient de mauvaise conformation ou d'un relâchement dans la partie, & que toutes ces tentatives deviennent inutiles, on a recours à l'opération, qui consiste à en couper un petit bout de chaque côté. Ce qui se fait en la tirant un peu sur le côté, la tenant ferme dans la main, ou sur un petit bout de planche, & en coupant avec un rasoir bien tranchant, les deux côtés du petit bout, afin que la langue reste toujours un peu pointue, parce que si on la coupoit transversalement, elle passeroit par la suite par-dessus le mors, & outre cela le Cheval auroit de la peine à ramasser son avoine dans la mangeoire.

Observation sur la maniere de faire avaler les breuvages & les pillules, & sur l'usage du billot.

L'usage ordinaire, lorsqu'on veut faire avaler un breuvage à un Cheval, est de lui lever la tête haute, de lui tenir la bouche ouverte avec un baillon, & lui couler dedans la potion tout doucement avec la corne. Dans certaines maladies où il ne peut ouvrir la bouche, on lui met la corne dans les nazeaux, & le breuvage passe par la communication de la voute du palais entre la bouche & le nez. Dans d'autres maladies, on le

fait pour déterger quelque ulcère qui se peut trouver dans les nazeaux, comme dans la gourme & la morve. Quelquefois on use de cette méthode, quoiqu'il n'y ait point d'ulcères dans les nazeaux, & que le Cheval puisse ouvrir aisément la bouche, mais seulement parce qu'il seroit dangereux de lui faire lever la tête, qu'il est obligé de lever plus haut, quand il prend par la bouche. Pour les pillules, on se saisit de la langue, on la tient ferme & on met la pillule dessus avec un petit bâton, & elle se fond ou tombe insensiblement dans l'œsophage, si elle ne couloit pas aisément, on lui feroit tomber sur la langue quelques goûtes d'huile pour faciliter la descente. Après avoir pris les pillules, on peut lui couler sur la langue un petit verre de vin pour achever de précipiter les pillules. Mais voici ce qu'il faut observer.

10. Qu'il est dangereux de faire lever la tête trop haut, parce que le Cheval s'engoue plus facilement.

20. Que quand il touffe, il faut cesser pour un moment le breuvage & les pillules, & lui laisser baisser la tête, parce qu'on a vû des Chevaux qui ont péri d'une médecine, non par la qualité des drogues, mais par la quantité de liqueur qui étoit tombée dans la trachée artère, & avoit suffoqué le Cheval.

30. De ne point tirer la langue trop fort, parce que les adhérences étant foibles, on pourroit l'arracher.

40. De ne lui point faire avaler trop vite, par la même raison.

50. De laisser le Cheval quatre ou cinq heures au filet sans manger.

Le billot n'est point sujet à ces inconvéniens, c'est un bâton fait en forme de mors, autour duquel on met les médicamens convenables, incorporez, s'il le faut avec suffisante quantité de beurre ou de miel, & que l'on enveloppe d'un linge pour retenir le tout; aux deux bouts de ce mors, est attaché une corde que l'on passe par-dessus les oreilles, comme une têtière. On laisse le Cheval à ce billot jusqu'à ce qu'il ait sucé tout le médicament. Cette maniere de faire prendre les remèdes, est assez commode & sans aucun danger.

D'autres ne mettent point de bâton dans le billot: ils mettent le médicament sur un linge, qu'ils roulent ensuite & nouent par les deux bouts, & ils l'attachent comme le précédent.

Maniere de faire les Pelotes blanches ou Etoiles.

Il y a plusieurs manieres pour faire une pelote blanche, mais la meilleure est celle qui suit.

Il faut avec un poinçon, fait en forme d'une grosse alêne de Cordonnier; percer la peau au milieu du front, de travers en travers, & détacher la peau de l'os avec ledit poinçon; il faut prendre ensuite quatre petites lames de plomb, étroites & longues d'environ quatre doigts, & à chaque trou que l'on fait, y passer une lame, en sorte que les deux bouts de ladite lame, sortent par les deux extrémités: on en met de cette façon quatre en forme d'étoile, qui passent les uns sur les autres, & forment une espèce de bosse dans le milieu du front. Cela étant fait, il faut avec une ficelle ferrer les extrémités desdites lames, en ferrant la ficelle de plus en plus, & l'arrêter; on laisse le plomb & la ficelle deux fois vingt-quatre heures;

on l'ôte ensuite , on laisse supurer la plaie sans y toucher ; il s'y fait une espèce de croûte , le poil tombe de soi-même , & celui qui revient est blanc.

D'autres se servent d'une tuile ou brique , en frottent la partie jusqu'à ce que le poil soit tombé & la peau écorchée , & frottent ensuite l'endroit avec du miel.

D'autres se servent d'une pomme qu'ils font rôtir au feu , & l'appliquent toute brûlante sur la partie ; ce qui forme une escare , & le premier poil qui revient est blanc.

D'autres razent la partie , la frottent avec du jus d'ognon ou de poireau , appliquent ensuite sur l'endroit razé , une mie de pain sortant du four , l'y laissent jusqu'à ce qu'elle soit refroidie , & frottent ensuite la partie avec le miel.

Maniere de tailler les grandes Oreilles pour les rendre petites.

Il faut faire faire deux moules de forte tole , par un habile Serrurier , qui prendra la mesure juste d'une oreille bien faite , & il formera ses moules de même : il faut qu'il y en ait un plus petit que l'autre ; le plus petit sera mis en-dedans de l'oreille du Cheval , & le plus grand en-dehors. L'oreille étant ainsi prise entre ces deux moules , il faut la serrer fortement en-dedans & en-dehors par le moyen d'un instrument à vis , ensuite avec le bistouri on coupera ce qui débordé de l'oreille. L'opération étant ainsi faite aux deux oreilles , on ôte les moules , & il faut laisser le Cheval quatre ou cinq heures au filet , attaché entre les deux piliers dans l'écurie , de maniere qu'il ne se frotte

pas. Lorsque le sang sera arrêté, il se formera une croûte autour des oreilles, & le lendemain on frotera la plaie tout-au-tour avec de l'onguent pour la brûlure, ou parties égales d'althea, de miel ou de saindoux fondus ensemble, on applique de l'un ou de l'autre onguent avec la barbe d'une plume soir & matin, jusqu'à ce que cette croûte tombe d'elle-même. Avant de faire cette opération, il faut couper ou razer le poil des oreilles en dedans & en-dehors le plus près qu'on pourra.

Pour relever les oreilles des Chevaux qui les ont écartées & pendantes (qu'on appelle oreillards) on leur coupe environ deux doigts de la peau au-dessus de la tête entre les deux oreilles : il faut ensuite rapprocher & coudre les deux peaux pour les rejoindre ; on pansera la plaie à l'ordinaire jusqu'à guérison. Il paroît qu'il y a un peu de cruauté dans les opérations ci-dessus, mais il y a aussi des curieux à qui cela plaît.

*Maniere de faire des marques noires sur le corps
d'un Cheval blanc ou gris.*

Il faut prendre environ une demi-livre de chaux vive, un quarteron de savon d'Espagne coupé bien menu, & une demi-livre de litarge d'or en poudre, dans un pot où on aura mis de l'eau de pluie suffisamment. On met cette composition sur le charbon, on remue comme pour faire de la bouillie : lorsque le tout est cuit & bien mêlé ensemble, on le laisse refroidir en le remuant toujours, jusqu'à ce que l'on puisse y toucher avec la main ; on l'applique ensuite sur le poil qu'on veut teindre en noir, après quoi on met un linge blanc

avec un bandeau léger, jusqu'à ce que la matière soit sèche; on lave ensuite la place avec de l'eau fraîche. Afin que cette teinture dure long-tems; il faut l'appliquer lorsque le Cheval aura mué, & cela durera un an sans changer de couleur.

Pour faire des marques de couleur de poil de châteigne, il faut prendre une livre d'eau-forte, une once d'argent brûlé, une once de vitriol en poudre, une once de noix de galle en poudre; mettre le tout dans une grande bouteille, ayant auparavant fait consumer l'argent par l'eau-forte; on laisse le tout ensemble l'espace de neuf jours avant que de s'en servir, & il faut que ce soit avec un pinceau, & plus délicatement qu'avec l'autre composition: si l'on veut seulement une couleur d'alzan, il faut mettre plus ou moins d'argent brûlé dans de l'eau-forte, & la couleur sera plus ou moins foncée.

*Pour faire revenir le Poil tombé par galle
ou blessure.*

Prenez partie égale de populeum & de miel blanc, frotez-en deux fois par jour quinze jours de suite, les endroits où le poil sera tombé: & si c'est en été, à cause des mouches, mêlez-y de la poudre de coloquint ou de la poudre d'aloës sucotrin.

En voici un autre.

Prenez des racines de joncs blancs, qui croissent sur le bord des étangs ou rivières; après les avoir bien netoyés, il faut les faire bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles deviennent en bouillie; ajoutez

rez-y ensuite autant de miel blanc , mêlez bien le tout ensemble , & de cette composition , passez-en tous les jours sur les places où le poil ne veut pas revenir , quinze ou vingt jours de suite.

Maniere de remplir les Salières.

Prenez partie égale d'orge mondée & de vessé qu'on donne aux pigeons , pilez-les l'un & l'autre , & les faite cuire dans de l'eau-rose jusqu'à ce que cela soit en bouillie ; remplissez-en tous les jours les salières du Cheval , avec un bandeau fait exprès , & continuez trois semaines ou un mois.

Pour faire croître le Crin & la Queue.

La principale cause que la plûpart des queue's des Chevaux ne sont pas longues , & garnies de poil , c'est le peu d'attention des Palfreniers , qui lavent superficiellement le haut de la queue , & n'ôtent pas la crasse qui est à la racine des crins , qui cause des démangeaisons au Cheval , qui l'obligent à se froter & déchirer sa queue. La même chose arrive aux crins de l'encolure si l'on n'en a pas soin. On trouve à certaines queue's de gros crins courts , qui consomment la nourriture des autres crins , il faut les arracher. Quelquefois aussi ce sont des cirons qui rongent la racine des crins ; en ce cas , il faut se servir du remède suivant , & prendre une once de vis-argent amorti dans une once de thérébentine , l'incorporer dans du sain-doux , jusqu'à ce qu'il vienne couleur de cendre , & en froter la racine des crins pendant quatre jours.

Les remèdes les plus communs dont on se sert pour faire croître les crins & la queue sont les suivans.

Quelques-uns mettent infuser dans un seau d'eau des feuilles de noyer, & en lavent les crins & la queue.

D'autres se servent de la racine de roseaux qu'ils font bouillir.

D'autres prennent l'eau avec laquelle on lave la viande de boucherie avant de la mettre au pot.

D'autres prennent de la lessive & du savon noir mêlez ensemble, mais il ne faut pas que la lessive soit trop forte, elle feroit tomber les crins, & de l'une de ces eaux on lave les crins & la queue jusqu'à la racine.

On assure que le remède suivant est excellent, non seulement pour faire croître les crins, mais pour les faire revenir où ils sont tombés.


Deux poignées de crote de Chevre fraîche, une demi-livre de miel, une once d'alun en poudre, une chopine de sang de Porc; faire bouillir le tout ensemble, & en froter les crins.

On se sert aussi, pour faire revenir les crins & le poil après une blessure, de coques de noix ou noisettes brûlées & pulvérisées, que l'on met dans partie égale de miel, huile d'olive & vin, & l'on en frote les crins.

Du jus d'ortie avec du miel & du sain-doux mêlés ensemble font le même effet.

Il faut tous les mois couper le bout de la queue, non seulement pour la rendre égale, mais encore pour la faire croître. Il ne faut pas qu'elle passe le fanon, le Cheval en reculant marcheroit dessus & se l'arracheroit.

Quand un Cheval a la queue blanche, & qu'on veut la conserver propre, il faut, après l'avoir peignée & lavée, l'enfermer dans un sac, autrement la fiente & l'urine la rendroient jaune.



T R A I T E' D U H A R A S.

PERSONNE ne révoque en doute que de tous les animaux le plus nécessaire & le plus utile est le Cheval, soit pour la communication des habitans d'une Province à l'autre, soit pour le transport des marchandises, soit enfin pour la magnificence & pour la défense d'un Etat : il seroit donc surprenant qu'on négligeât d'en multiplier l'espèce dans un Royaume où l'on trouveroit tout ce qui convient à l'établissement & à l'entretien des Haras.

Il est constant que la France n'a rien à désirer de ce côté-là, puisqu'elle est située sous un climat qui abonde en excellens pâturages. Cette vérité est même attestée par l'Histoire, qui nous apprend que les Romains avoient établi de magnifiques Haras sur les bords du Rhône, tant ils étoient persuadés qu'on ne peut avoir trop d'attention pour se procurer une bonne & nombreuse Cavalerie. D'ailleurs en négligeant cet avantage, ce seroit laisser à ses voisins le profit d'un commerce dont l'utilité est certaine. Mais ces réflexions étant étrangères au sujet que nous avons à traiter, nous nous contenterons de rapporter ici les observations que nous avons faites sur les Auteurs qui ont écrit de cette matière : observations qui augmenteront utilement notre Ecole de Cavalerie.

Un Auteur moderne compare avec raison un

Haras avec un jardin. Il dit que les arbres exposés avantageusement & cultivés avec soin, produisent d'excellens fruits, au lieu que des arbres plantés au hazard & négligés, ne donnent rien d'agréable au goût. Il en est de même d'un Haras, il faut des connoissances particulières pour en tirer de bons Chevaux.

Ce qu'il y a d'essentiel à examiner pour l'établissement d'un Haras, c'est :

1°. L'exposition du terrain & la qualité des pâturages,

2°. Le choix des Etalons & des Cavales.

3°. Les règles qu'on doit observer dans la conduite d'un Haras.

4°. Et enfin la maniere d'élever les Poulains jusqu'à ce qu'ils soient en état de rendre service. C'est ce que nous allons tâcher d'expliquer dans les articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

Du terrain propre pour un Haras.

L'EXPE'RIENCE fait voir qu'un Haras établi dans un terrain sec, dur & stérile en apparence, produit des Chevaux sains, légers, fermes & vigoureux, avec la jambe sèche & nerveuse, & la corne dure; ils s'entretiennent de peu, toutes qualités recherchées des connoisseurs. Au contraire ceux qui sont élevés dans des pâturages gras & humides, ont pour la plupart la tête grosse de chair & d'ossemens, l'encolure charnuë, le corps épais, les jarrets gras, les sabots gros, les pieds plats & pesants, ils dépérissent au moindre travail, il leur faut une nourriture grasse & abondante; ils sont

d'un temperament humide, & par conséquent sujets aux fluxions, surtout aux jambes, qui sont comme l'égoût de toutes les humeurs.

La plupart de ces défauts se trouvent dans beaucoup de Chevaux élevés en Frise, en Hollande; en Flandres; &c. parce que les pâturages de ces Pais sont grossiers & fort humides, à cause de leur situation marécageuse & de la froideur du climat; d'ailleurs l'abondance des herbes que ce terrain produit, fait que les Poulains croissent extrêmement en hauteur & en épaisseur, mais peu en nerf, en fermeté & en courage, parce que suivant les Physiciens & les Naturalistes, le propre des alimens humides & fluides est d'étendre & d'amolir les parties du corps de l'animal; & le propre des alimens chauds est de resserrer & de fortifier ces mêmes parties. C'est pour cela que les Chevaux élevés dans les pais chauds sont généralement parlant, nerveux, légers & vigoureux, d'une ressource presque inépuisable & d'une plus longue vie que les autres, parce qu'il est certain que l'air, le climat & le terrain de ces Contrées produisent des herbes & du grain qui fortifient & vivifient le temperament des Chevaux qu'on y élève.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne puisse absolument tirer de bons Chevaux que des pais où le climat & les alimens sont chauds, puisque depuis long-tems il sort des Haras de l'Empereur & de plusieurs Princes d'Allemagne, des Chevaux qui par leur beauté & leur courage sont souvent au-dessus des Etalons dont ils sortent. Le même avantage s'est quelquefois trouvé dans quelques cantons de la Normandie & du Limousin, quand

les Haras n'y étoient pas négligés :

Il doit résulter de toutes ces circonstances, qu'il faut tâcher de remplacer par l'art ce qui manque à la nature du país. On choisit pour cela un terrain un peu élevé, composé de quelques hauteurs & petites colines, dont la terre ne soit ni grasse ni forte. Ce terrain ne doit pas être absolument aride : il faut qu'il soit capable de produire une herbe douce, tendre & odoriférante, ce qu'on éprouvé en y semant de la graine qui renferme ces qualités ; il faut aussi pour cela qu'il soit exposé au Midi ou à l'Orient.

Comme il se trouve dans plusieurs Provinces de France des terrains & des expositions telles que nous venons de dire, on peut conclure que ce n'est que par la négligence, le manque d'attention & le mauvais choix qu'on a fait des Etalons, que nous sommes privés de l'avantage d'avoir des Chevaux tels qu'on le désireroit, soit pour la selle ou pour les beaux atelages.

Heureusement les soins qu'on prend présentement pour remédier à ces inconvéniens, donnent lieu d'espérer, que dans peu d'années les amateurs de la Cavalerie seront entièrement satisfaits.

A R T I C L E II.

Du choix de l'Etalon & de la Cavale.

LEs Etalons qui viennent des país chauds ont été de tout tems regardés comme les meilleurs pour en tirer race : tels sont les Chevaux Turcs, Arabes, Barbes & Espagnols ; & lorsqu'ils sont bien choisis, les Chevaux qui en proviennent, peuvent produire aussi d'excellens Etalons. Un

beau Cheval Anglois , Danois ou Allemand , s'il est de bonne race & bien choisi réussit fort bien dans un Haras , parce que la Noblesse de ces païs est fort curieuse , & n'épargne rien pour avoir des Etalons parfaits. Il est cependant plus avantageux d'en avoir du païs propre d'où ils sortent : ils forment presque toujours des Chevaux d'une structure plus noble & plus fière , ils résistent mieux à la fatigue , & vivent plus long-tems que les Chevaux qui sont sortis d'Etalons du côté du Nord.

Un Etalon Barbe fait ordinairement plus grand que lui , surtout en France ; mais il ne faut pas qu'il soit haut sur jambes ni trop long-jointé ; il faut au contraire qu'il ait le pâturon un peu court , mais gros à proportion de sa jambe & flexible.

Les Etalons d'Espagne ne réussissent pas si bien , parce qu'ils sont plus petits qu'eux , & qu'une jument n'en retient pas si bien que d'un barbe. Lorsqu'on veut tirer race d'un Cheval d'Espagne , il faut le choisir fort de corps , d'épaules & de jambes , & d'une taille avantagense , car les poulains qui proviennent dégènerent toujours de ce côté là.

Un Etalon pour être beau , doit être grand , relevé du devant , sain par tout le corps , jeune & sans défauts : n'avoir point la vûë altérée , les reins bas , les jarrets , les jambes , ni les pieds défectueux ; sur tout qu'il ne soit point ferré du derrière , ni étroit du devant , mais bien ouvert entre les bras & les jarrets.

Il ne suffit pas seulement pour le choix d'un Etalon , qu'il soit d'une magnifique figure , & qu'il n'ait aucun des défauts extérieurs décrits dans la premiere partie de cet Ouvrage : une chose aussi

essentielle, & à la quelle bien des gens ne font pas d'attention, ce sont les qualités intérieures qu'il faut rechercher, outre la figure, & qui ne sont que trop souvent négligées. C'est précisément ce manque d'attention & de connoissance, qui multiplie les belles rosses, dont le prix ne devient considérable que par l'ignorance de ceux qui s'en entêtent, parce que les faux-connoisseurs s'imaginent que la bonté est inséparable de la beauté. Il y en a qui tombent dans une autre erreur non moins dangereuse, qui est, qu'après s'être servi long-tems d'un Cheval entier; lors qu'il commence à s'user ils le confinent dans un haras, comme s'il suffisoit qu'un Cheval eût été bon dans sa jeunesse pour qu'il produise de bons Chevaux dans un age trop avancé. Un Cheval hors d'age, usé, ou qui a fait de grands efforts, ne peut plus engendrer des poulains sains, nerveux & vigoureux.

Les qualités essentielles dans un Etalon, à l'approche d'une jument, sont l'activité & la légèreté, car s'il est froid & mol, il ne fera que des poulains laches & sans vigueur.

Quoique, contre l'avis de bien des auteurs, je ne regarde la différence des poils, que comme un caprice & un jeu de la nature, je suis pourtant d'avis qu'on choisisse des Etalons qui soient d'une robe & d'un poil estimés des curieux, non que je les croye meilleurs, mais uniquement pour donner une bonne teinture à un haras.

Les poils les plus en réputation sont le noir de jais, le beau gris, le bai chatain, la bai doré, l'alezan brûlé & l'alezan vineux, l'Isabelle doré avec la raie de mulet, les crins & les extrémités noires. Tous les poils qu'on appelle lavés & mal-

teins

teins avec les extrémités blanches, avec raison ne sont pas recherchés pour le haras.

Suivant ce que nous venons de dire pour le choix d'un Etalon; l'unique moïen pour avoir de beaux, de bons & de courageux Chevaux, s'est d'acheter, sans ménager sur le prix, des Etalons, qui outre la figure, aient encore toutes les qualités qu'un brave Cheval doit avoir, sçavoir, la bouche bonne & fidelle, les ressorts des hanches unis lians, une souplesse d'épaules qui les rendent libres & légers, autant qu'un Cheval peut l'être naturellement sans le secours de l'art. Toutes ces qualités doivent encore être accompagnées d'une grande docilité, jointes pourtant à un naturel gaillard & vigoureux. Tout Cheval naturellement hargneux, malin, fougueux, ombrageux, retif, ramingue, dangereux de la dent & du pied, traître & ennemi de l'homme doit être absolument exclus du haras, car tous ces défauts se communiquent & empestent la race.

Comme les qualités que nous venons de décrire pour former un bon Etalon, ne se trouvent pas dans la simple figure, on doit absolument monter celui qu'on veut acheter, pour juger de sa ressource & de sa vigueur & pour sentir s'il ne pêche point du côté de la bouche, des épaules, des hanches, des jarrets, &c. Et s'il n'a aucun vice intérieur.

On ne sçauroit non plus être trop sur les gardes, pour éloigner d'un haras, les Etalons qui ont des défauts héréditaires: ces défauts sont, au dire des connoisseurs, la pousse, la morve, la courbature, les jarrets gras, les courbes, les ves-

figons, les éparvins, les jardons, les formes, les jambes arquées; ceux d'être rampin, lunatique, colere, sujet aux vertiges, d'avoir le tic, les yeux chargés, troubles & sujets aux fluxions; aux quels on ajoute, comme nous l'avons dit ci-dessus, les vices qui viennent de malice & de pure mauvaise volonté: tous lesquels défauts se communiquent ordinairement de génération en génération.

Lorsqu'on est curieux d'avoir des Chevaux de carosse pour former de beaux atelages, il faut choisir un Etalon d'une plus grande structure que pour la selle, & l'assortir avec des jumens de sa taille. Ceux qui sont les plus recherchés, pour cet usage, viennent des plus beaux haras de Danemarck & d'Allemagne; mais si on les veut d'une belle tournure & sans défauts, il ne faut avoir aucun égard au prix; car ils sont très-chers, même dans le país.

Tout ce qu'on vient de dire du choix d'un Etalon doit également s'entendre de celui d'une cavale; car si elle n'a les mêmes qualités, il est à craindre, malgré la perfection de l'Etalon, que les poulains qu'elle produiroit, ne se ressentissent de ses propres défauts.

Les jumens Angloises & les jumens Normandes sont regardées comme les meilleures, pourvû qu'elles soient de bonne race, relevées du devant, bien fournies, épaisses, grandes de corps, le corsage pourtant mediocrement long, le coffre large, c'est-à-dire, la côte ronde, ample & le flanc plein.

Comme les Etalons barbes, Espagnols & autres des país Orientaux & Méridionaux sont or-

dinairement très-fins, si la jument étoit de la même finesse, les poulains qui en proviendroient seroient trop minces de corps & de jambes. Elle ne doit pas non plus être de beaucoup plus haute que l'Étalon, parce que le poulain croîtroit trop en jambes.

Il est si important d'avoir des jumens de bonne race, qu'on remarque qu'une jument engendrée d'un mauvais Cheval, quoique belle d'elle-même, ne produit rien qui vaille, quand même le poulain paroîtroit d'abord bien fait & beau; car en croissant il decline: au lieu qu'un jument qui sort de bonne race, quoique son poulain n'ait pas une belle apparence dans sa première jeunesse, en croissant il embellira autant que l'autre deviendra laid.

Comme l'expérience fait voir que les poulains tiennent ordinairement de l'Étalon, il y a des gens qui ne s'attachent pas tant à la figure de la jument, pourvu qu'elle soit bonne nourrice, c'est-à-dire, qu'elle ait beaucoup de lait.

Lorsqu'une jument étrangère pèche par trop de finesse, & qu'elle a d'ailleurs des qualités, on lui donne un Étalon étoffé qui ait de la jambe. Si c'est une jument du pays, qui soit épaisse, traversée & bien fournie de jambes, il faut lui donner un Cheval fin; c'est ainsi qu'en assortissant les différentes espèces de figures, on peut rencontrer la belle nature.

ARTICLE III.

Des Règles qu'on doit observer dans la conduite d'un haras.

Les principales règles qui s'observent dans la conduite d'un haras regardent la distribution de son terrain ; l'âge que doivent avoir les Etalons & les jumens ; la quantité de jumens qu'un Etalon peut servir ; le tems de la monte ; la manière de faire couvrir ; & le tems où la jument met bas.

Distribution du Terrain.

Il faut qu'un haras soit placé dans un grand Parc ou Enclos, dont le terrain & l'exposition soient selon ce que nous avons dit dans l'article 1. Ce parc doit être partagé en plusieurs enclos, entourés de bonnes palissades, d'une hauteur suffisante pour que les jumens & les poulains ne puissent les franchir.

Si la nature n'a point produit dans le terrain destiné pour cet usage quelque petite rivière, ruisseau ou fontaine, ce qui seroit très-avantageux pour y abreuver les jumens & leur suite, il faut y faire quelques abreuvoirs.

Il faut pratiquer dans ces différens Enclos des écuries de planches, dont l'entrée soit fort large, pour mettre les jumens & les poulains à couvert, dans un tems d'orage, & pour les garantir de la grande ardeur du soleil.

Il doit aussi y avoir un homme vigilant, qui

prenne garde, nuit & jour, à ce qui se passe, afin de remédier aux desordres qui peuvent arriver, & d'en donner avis au chef du haras ; & cet homme est logé dans une cabane de planches.

En Hongrie, en Pologne, & en quelques autres endroits de l'Europe, les haras ne sont point fermés. On y laisse les poulains en plain air pendant une bonne partie de l'année, sans les rassembler ; ce qui les rend sauvages, ennemis de l'homme, & par conséquent difficiles à dompter. Ils sont avec cela pour l'ordinaire mal tournés & mal à droits, quoique sortis de bonne race. Il est vrai qu'ils sont d'une plus grande fatigue, & rendent plus de service que les autres.

*L'âge que doivent avoir les Etalons
& les Jumens.*

Si l'Etalon est un Barbe, un Espagnol ou autre des Païs chauds, il faut qu'il ait sept ans faits avant que de le faire couvrir. Si c'est un Etalon Anglois, Danois, ou Allemand ; comme ceux de ces païs sont plutôt formés, on peut le faire couvrir à six ans. Il y a des gens qui très-mal-à-propos se servent de Poulains de trois ou quatre ans pour cet usage, parce qu'ils paroissent avoir pris leur croissance ; mais c'est un abus que l'avarice a introduit dans quelques Provinces d'où il sortoit autrefois d'excellens Chevaux ; car il n'est pas possible que dans un âge si tendre ils puissent engendrer des Chevaux vigoureux, puisque n'ayant pas encore changé toutes leurs dents, ni jetté entièrement la gourme, leur sang ne peut être purifié, ni leur tempérament affermi.

Lorsqu'un Etalon a été ménagé & n'a point fait d'efforts, il peut servir dans un haras jusqu'à vingt & même vingt-cinq ans : il vaut pourtant mieux le réformer vers la seizième ou dix-huitième année ; car passé cet âge-là, ses ressorts n'ayant plus la même vigueur, ses forces & son brillant commencent à déchoir, & le Poulain doit se ressentir de cette foiblesse.

A l'égard d'une Jument, on peut la faire couvrir à l'âge de quatre à cinq ans ; car les femelles dans toutes les espèces d'animaux sont plus avancées que les mâles : & il faut aussi par la même raison la retirer du haras vers la quatorzième ou quinzième année.

La quantité de Jumens qu'un Etalon peut servir.

Un bon Etalon pourroit absolument fournir à une vingtaine de Jumens ; mais il ne faut pas se laisser tromper par l'ardeur qu'il fait paroître pour multiplier son espèce. Dans les haras considérables, on n'a coutume de donner à un Etalon que dix ou douze Jumens, parce que devant renouveler plusieurs fois l'accouplement à chacune, jusqu'à ce qu'on juge qu'elles soient pleines, un plus grand nombre pourroit l'épuiser ou du moins produiroit des Poulains foibles & étiques. On présente toujours à l'Etalon la Jument la plus disposée à le souffrir.

Il faut qu'un Etalon ait été préparé deux ou trois mois avant la monte. On doit pour cela le nourrir de bonne avoine avec un peu de féveroles mêlées dedans, surtout point de foin, ou très-peu, mais beaucoup de paille de froment ; le te-

nir toujours en exercice, le mener deux fois le jour à l'abreuvoir; le promener ensuite environ une heure sans l'échauffer. S'il restoit toujours à l'écurie, il courroit risque de devenir poulif, ou tout au moins gros d'haleine.

Le tems de la Monte.

La saison pour faire couvrir une Jument, est depuis la mi-Mars jusqu'à la fin de Mai, qui est le tems où elles deviennent ordinairement en chaleur; & cette disposition de nature les rend capables de produire un fruit plus parfait. C'est pour cette raison que huit ou dix jours avant que de lui présenter l'Étalon, on a coûtume de lui donner un peu de chenevis, soir & matin, mêlé dans son avoine.

On remarque qu'une Jument ne reste pas plus de quinze jours ou trois semaines dans un degré de chaleur convenable: & c'est à quoi il faut être attentif pour pouvoir profiter de son véritable période; ce qui donne plus ou moins de vertu pour la génération. Il y a beaucoup de Jumens qui restent en chaleur une bonne partie de l'année; mais ce sont celles qui n'ont point été couvertes.

La raison pour laquelle on fait couvrir les Jumens au commencement du Printems, n'est pas seulement parce qu'elles sont plus ordinairement en chaleur dans cette saison; mais aussi parce que le Poulain aura par ce moïen, deux Étés contre un Hyver. Et lorsqu'une Jument pouline à l'arrière-saison, le Poulain qui en vient est communément foible, parce que le défaut d'herbes fait

que la Jument ne fournit point de lait assez abondamment : ce qui n'arrive pas lorsqu'elle met bas au Printems.

Il faut qu'une Jument soit en bon état lorsqu'on lui présente l'Etalon ; mais si elle étoit trop grasse, elle pourroit bien ne pas retenir. Elle doit avoir été nourrie au sec, de même que l'Etalon, parce que le verd étant une nourriture molle & froide, aiant moins de substance que le grain & le fourage sec, il seroit à craindre que cela ne causât quelque altération ou foiblesse dans le tempérament du Poulain. Elle doit aussi avoir été tenue en exercice, c'est-à-dire, montée ou employée à quelque usage dont le travail ne soit pas violent, afin qu'elle ne soit pas trop fougueuse aux approches de l'Etalon. Ils doivent être l'un & l'autre déferrés du derriere, de peur d'accident.

On donne à l'Etalon une nourriture plus forte pendant tout le tems qu'il sert les Jumens : il est bon même, entre l'ordinaire du midi & celui du soir, de lui donner un peu de froment, pour l'échauffer & le rendre plus vigoureux. Mais s'il avoit coûtume de boire excessivement, il faudroit l'en empêcher, parce que la trop grande quantité d'eau le rendroit flasque & l'empêcheroit de bien digérer les alimens : d'ailleurs cet excès de boire pourroit le rendre pouffif ; parce que les Chevaux qui boivent beaucoup mangent aussi excessivement.

Maniere de faire couvrir.

On fait couvrir en main ou dans l'enclos : la maniere la plus ordinaire & la plus sûre est de faire couvrir en main. Pour cela un homme adroit

tient la Jument, & deux autres conduisent l'Etalon avec de bonnes longues attachées de chaque côté à un caveçon. On peut aussi attacher la Jument entre deux piliers.

Sitôt que l'Etalon a fait sa fonction, il faut promener la Jument l'espace d'un quart d'heure, afin qu'elle retienne mieux. Quelques-uns dans cette vûe, lui font jeter un seau d'eau fraîche sous la queue pour l'empêcher d'uriner.

Il y a des haras où on se sert d'un Etalon d'essai pour voir si la Jument est en état. C'est pour l'ordinaire un Cheval de peu de conséquence; & lorsque la Jument est prête à le recevoir, on le retire, & on fait avancer le véritable Etalon, qu'on laisse un peu de tems, à quelque distance; & vis-à-vis de la Jument, afin qu'elle le considère.

Ceux qui ne suivent pas la méthode de faire couvrir en main, mettent dans un enclos séparé, dix ou douze Jumens, & y introduisent ensuite l'Etalon. On l'y laisse quatre ou cinq semaines, qui est à-peu-près le tems qu'il faut pour couvrir lesdites Jumens à plusieurs reprises, après lequel tems on le retire. Il faut le nourrir de bonne avoine, & dans l'intervalle de son ordinaire lui donner une fois le jour une petite mesure de froment mêlé avec un peu de féveroles, pour l'échauffer & lui donner plus de courage.

On reconnoît qu'une Jument a retenu ou non, lorsqu'environ trois semaines après avoir été couverte, on lui présente l'Etalon, qu'on tient éloigné d'elle environ à quinze pas. Si elle vient à lui, c'est souvent une preuve qu'elle est encore en amour, & qu'elle pourroit bien n'être pas pleine. On fait aussi l'expérience ordinaire, qui est de

lui verser de l'eau froide dans les oreilles, & si elle se secouë rudement, on peut conclure qu'elle n'est pas pleine. Alors on la fait recouvrir par un autre Etalon. Il y a des gens qui mal-à-propos font saigner la Jument de la veine du col, positivement dans le tems que l'Etalon fait sa fonction, prétendant que cette opération la fera concevoir indubitablement; ce qui au rapport des habiles Médecins & Anatomistes est plus dangereux qu'utile pour la conception.

Une autre erreur qui n'est pas moins considérable, c'est de croire que si le tems est beau & serein dans le tems que la Jument conçoit, le Poulain en sera plus beau; qu'au contraire, s'il est pluvieux, venteux ou orageux, il sera défectueux & vicieux; d'autres ajoutent qu'il faut faire couvrir la Jument, depuis le 4. de la Lune jusqu'à son plein. Tous ces anciens préjugés sont absurdes & imaginaires.

On prétend qu'une Jument qui a avorté, produit dans la suite des Poulains de peu de valeur, & qu'elle n'est par conséquent plus propre dans un haras. Il se trouve aussi des Jumens qui sont deux ou trois ans sans porter. Elles sont absolument inutiles; car la dépense de l'entretien excéderoit le prix qu'on retireroit du Poulain qui en proviendrait; & il seroit à craindre qu'elle ne fût encore autant de tems à en donner un autre.

Lorsque le ventre d'une Jument pleine commence à s'appesantir, il faut la séparer d'avec celles qui ne le sont point, parce que celles-ci étant plus legeres & plus gaies, pourroient en ruant faire avorter celles qui sont pleines.

Le tems où la Jument met bas.

Une Cavale porte ordinairement onze mois & quelques jours, quelquefois douze ; le terme n'est point fixé ; Et c'est un abus que de compter les années des Cavales pour décider du jour qu'elle met bas.

Si la Jument a de la peine à jetter son Poulain, on lui fait prendre de la poudre cordiale, ou du thériaque dans du vin, pour l'aider & lui donner de la force. L'huile d'olive & la fleur de soufre sont bonnes aussi pour cela. D'autres versent dans les nazeaux du vin bouilli avec du fenouil & de l'huile d'olive, ce qui les faisant ébrouer fortement, peut pousser le poulain dehors ; quelquefois même, en lui ferrant simplement les nazeaux, l'effort qu'elle fait pour reprendre haleine, la pourra faire pouliner.

Lorsqu'il arrive qu'une Jument est prête à jetter son Poulain, dans le tems qu'on met les autres à l'herbe, il ne faut pas l'y mettre qu'elle ne soit rétablie & son Poulain fortifié. On doit la tenir quelque tems à l'écurie, lui donnant de bonnes nourritures pour la raffermir de son travail, & pour mettre son Poulain en état de la suivre au pâturage.

Si le Poulain est mort dans le ventre de la mere ; ce qui se connoît, lorsque les derniers jours de son terme, & même auparavant, en mettant le plat de la main sur le flanc de la Jument, on ne sent plus remuer son fruit ; lequel accident arrive par chute, coup de pied, ou effort extraordinaire ; il faut alors pour conserver la Jument, pren-

dre une pinte de lait de Jument, d'ânesse, ou de chèvre; une pinte d'huile d'olive; trois chopines de lessive forte, & une chopine de jus d'ognon blanc; faire tiédir le tout ensemble, & le faire avaler en deux fois à la Jument, en laissant deux heures d'intervalle d'une prise à l'autre.

Si ce remède n'a point d'effet, il faut qu'une personne adroite, après s'être bien huilé la main & le bras, tâche de tirer le Poulain, en entier ou par pieces; ou si la tête se présente, on attache une grosse ficelle au menton, en forme de noeud coulant; ce qui aide beaucoup à le tirer.

Il arrive quelquefois aussi que le Poulain sans être mort se présente de travers (c'est toujours du côté de la tête qu'il doit se présenter;) il faut dans ce cas se servir de la main & du bras, de la même façon qu'on vient de le dire, afin de le tourner du sens qu'il doit se présenter.

C'est l'usage de faire recouvrir la Jument huit ou dix jours après qu'elle a pouliné, afin que la saison ne se trouve pas trop avancée. Cela se pratique dans les haras où l'on veut mettre tout à profit; mais si quelque Seigneur curieux en Chevaux superbes, veut en faire la dépense, il ne faut faire couvrir chaque Jument que lorsque son Poulain sera sevré, c'est-à-dire, ne lui donner l'Etalon qu'un an après qu'elle aura pouliné. Par cette méthode une Jument ne produira qu'un Poulain tous les deux ans, mais il sera infiniment plus beau & plus vigoureux, que s'il étoit sa mère étant pleine.

Il y a des Auteurs qui prétendent que la membrane dans laquelle est envelopé le Poulain en venant au monde, étant desséchée & mise en pou-

dre, est un remède excellent pour la toux des jeunes Poulains qui tétent, en leur en donnant une bonne pincée mêlée dans du lait. D'autres assurent que le poulmon d'un jeune renard, aussi mis en poudre, fait le même effet, non seulement pour les Poulains, mais pour les Chevaux de tout âge.

ARTICLE IV.

De la maniere d'élever les Poulains jusqu'à ce qu'ils soient en état de rendre service.

Dans quel tems il faut les sévrer.

LEs Poulains ne doivent téter que six ou sept mois; car l'expérience fait voir, que ceux qui tétent jusqu'à dix ou onze mois, quoiqu'ils aient plus de chair & une taille plus avantageuse, ne valent pas ceux qu'on sévre plutôt. Les derniers aiant été nourris d'abord avec des alimens secs & chauds, leur taille devient plus dégagée, leur sang plus vif & leur tempérament plus vigoureux qu'à ceux qui tétent plus long-tems.

Lorsqu'on les sévre, il faut les mettre dans une écurie bien nette, avec de bonne litiere fraîche nuit & jour, aiant soin de nettoier leur écurie deux fois le jour pour les tenir propres. On ne les attache point qu'ils n'aient trente mois, & il ne faut pas les panser de la main avant ce tems, parce que leurs muscles & leurs ossemens étant encore trop tendres, on les empêcheroit de profiter. Si la mangeoire & le ratelier étoient trop élevés, cela les obligeroit de lever la tête trop haut, & pour-

roit leur donner un tour d'encolure fausse & renversée. Lorsque le tems est beau, on leur fait prendre l'air dans quelque endroit fermé, où il n'y a aucun embarras, soit de pierre ou de bois, ni aucun trou, ou autres choses semblables qui puissent les estropier.

On les nourrit d'avoine ou d'orge moulu mêlé avec du son, soir & matin. On peut aussi leur donner un peu de foin, pourvû que ce soit du plus fin. Cette nourriture dont la quantité doit être proportionnée à leur âge, les faire boire, leur donne du corps, des forces & du nerf. On leur retranche au Printems cette nourriture pour les mettre à l'herbe, lorsqu'elle est devenue assez grande ; car lors qu'elle est nouvelle & trop tendre, elle lache le ventre, & peut par conséquent affoiblir un poulain, & même le faire mourir.

Lorsque les poulains ont atteint l'âge de 30. mois, il faut alors les traiter avec encore plus d'attention, leur donnant un licol, les attachant dans des places séparées, les nétoyant, les pansant de la main, & les couvrant comme les autres Chevaux d'âge plus avancé. Si avant cet âge on leur donnoit à manger le grain tout entier, les dens & les jointures de la ganache étant encore trop tendres pour moudre le grain sec, les efforts qu'ils feroient en mâchant, pourroient leur attirer des fluxions sur les yeux. Le grain sec donné trop tôt à un poulain produit encore un autre mauvais effet, qui est de lui user les dens & de le faire paroître plus âgé qu'il n'est.

Il faut tondre la queue des poulains d'un an, afin qu'elle revienne plus touffue & plus forte, & par conséquent plus belle ; on peut même la

tondre deux ou trois fois, c'est-à-dire, tous les six mois; elle en sera plus belle & plus épaisse, & les crins plus forts pour résister au peigne.

On doit bien se donner de garde de mêler les poulains mâles d'un an & demi ou deux ans, avec les poulines du même âge, non plus qu'avec les autres cavales du haras; parce que commençant à se sentir alors, ils s'amuseroient avec les jeunes poulines, & au lieu de profiter ils dépéreroient. Pour éviter cet inconvénient, on met les jeunes cavales de deux ans avec leurs meres, & les poulains du même âge avec ceux de trois ou quatre ans.

On retire les poulains à la St. Martin pour les remettre à l'écurie, où on leur donne une nourriture convenable & proportionnée à leur âge, comme on vient de l'expliquer ci-dessus: & afin qu'ils deviennent beaux, fermes & vigoureux, on ne les remet plus au pâturage lors qu'ils ont atteint l'âge de trois ans. A l'égard des juments on peut les y laisser jusqu'à leur quatrième année accomplie.

Soleysel donne un remède pour fortifier les jambes des poulains lors qu'elles sont menuës, il l'assure excellent. C'est de prendre une livre d'huile d'olive, un quarteron de sel de verre bien pilé, demie once de sang-dragon, 4. onces de castoreum bien sec; il faut y ajouter une pinte d'esprit de vin: laisser réposer le tout à froid, l'espace de 12. heures, y ajouter ensuite une pinte de fort vinaigre, autant d'urine d'homme qui boive son vin pur, faire bouillir le tout pendant une heure. De ce bain fort chaud il faut en frotter les jambes, depuis l'épaule & depuis le grasset

jusqu'à la couronne, frotant vivement, avec la main à rebroussé poil, l'espace d'un quart d'heure, deux fois par jour pendant huit ou dix jours. Ce remède se fait quelque tems avant que de monter un poulain : ou bien on le fait 2. fois l'année, l'une au printems, l'autre en automne, jusqu'à quatre ans & demi.

De la maniere dont on apprivoise les poulains pour les rendre dociles.

Nous avons dit dans le chapitre second de la 2. partie que la docilité étoit une des premières qualités que tout Cheval doit avoir, & qu'il falloit employer toute la patience, toute l'adresse & toute l'industrie imaginables, pour rendre les jeunes Chevaux doux, familiers & amis de l'homme.

Quoi qu'on ne doive se servir d'un Cheval de selle qu'à cinq ans, parce qu'avant cet âge il est trop foible pour soutenir la fatigue ; il faut cependant commencer dès l'âge de trois ans ou trois ans & demi à l'apprivoiser. Voici comme on s'y prend : on l'accoutume d'abord à souffrir sur le dos une selle legere avec des fangles qui ne lui pressent point le ventre, & une croupiere qui ne soit pas trop courte : on le laisse ainsi sellé deux ou trois heures par jour. On l'accoutume de même à souffrir qu'on lui mette le bridon dans la bouche ; car il ne faut point de bride dans les commencemens aux jeunes Chevaux. On lui leve tous les jours les quatre jambes, & avec un bâton on frappe sur le dessous du pied, comme si on vouloit le ferrer.

Lors

Lors qu'il sera accoûtumé à souffrir le bridon & la selle, dans l'écurie, il faudra dans le même endroit faire monter dessus & descendre un homme léger, le Cheval restant en place, afin de le rendre doux au montoir.

On le fera trotter de deux jours l'un à la longe, avec un caveçon sur le nés, sans être monté, & sur un terrain uni. Lorsqu'il tournera facilement aux deux mains, qu'il viendra volontiers, à la fin de chaque reprise, proche de celui qui tient la longe, il faudra dans la même place le monter & le descendre sans le faire marcher, jusqu'à ce qu'il ait quatre ans: alors on le fera marcher au pas & au trot, quelque fois à la longe, quelque fois en liberté, selon qu'il obéira, & sur tout à de petites reprises. Avec ces précautions on viendra à bout de toutes sortes de poulains quelques farouches qu'ils soient d'abord; & jamais en s'y prenant de cette façon, ils ne deviendront retifs, ni ramingues, ni difficiles à ferrer, à seller, à brider & à monter; toutes choses essentielles pour la docilité.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la maniere de commencer les jeunes Chevaux; parce que ce ne seroit qu'une repetition de ce que nous avons déjà dit dans la deuxième partie de cet Ouvrage, où l'on trouvera toutes les leçons qui regardent la maniere d'acheminer les jeunes Chevaux & les principes qu'il faut suivre pour les dresser aux usages auxquels on les destine.

F I N.



T A B L E

DES CHAPITRES

ET ARTICLES

Contenus dans ce second Volume.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

H *Ipposteologie, ou Traité des Os du Che-
val.* Page 1

ARTICLE PREMIER.

Des Os de l'Avant-main.

<i>De la Tête.</i>	7
<i>Des Os du Col, ou Vertébrés.</i>	14
ARTICLE II. <i>Des Os du Corps.</i>	18
ARTICLE III. <i>Des Os de l'Arrière-main.</i>	20
CHAPITRE II. <i>Des Maladies du Cheval.</i>	23

T ij

384 TABLE DES CHAPITRES

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies de l'Avant-main.

<i>Du mal de Tête.</i>	Page 26
<i>Du Feu.</i>	27
<i>Mal de Tête de Contagion.</i>	31
<i>Du mal des Yeux ; de la Fluxion & du Coup sur l'Oeil.</i>	33
<i>Du Cheval Lunatique.</i>	35
<i>Du Dragon.</i>	38
<i>De la Taie.</i>	la même.
<i>De l'Onglet.</i>	39
<i>De l'Etranguillon ou Esquinancie.</i>	40
<i>Des Aïves.</i>	42
<i>De la Gourme.</i>	45
<i>De la Fausse Gourme.</i>	49
<i>Du Rûme ou Morfondement.</i>	50
<i>De la Morve.</i>	52
<i>Du Lampas ou Fève.</i>	55
<i>Barbillons.</i>	56
<i>Cirons.</i>	la même.
<i>Des Surdens</i>	57
<i>Des Barres & de la Langue blessées.</i>	58
<i>Du Pissanesse ou Pinsanesse.</i>	59
<i>Du Tic.</i>	60
<i>Du Mal de Cerf.</i>	61
<i>Maniere de faire l'Onguent des Nerfs.</i>	64
<i>Du Vertigo.</i>	65

<i>Du Mal de Taupe.</i>	Page 66
<i>Tumeurs & blessures sur le Garrot.</i>	68
<i>De l'Effort d'épaule, ou du Cheval entr'ouvert, ou Faux écart.</i>	69
<i>De l'Ecorchure entre les ars, ou du Cheval frayé entre les ars.</i>	74
<i>De l'Ancœur, Avant-cœur, ou Anti-cœur. la mê.</i>	
<i>De la Loupe.</i>	75
<i>Des Malandres.</i>	77
<i>Du Sur-os, de l'Osselet, & de la Fusée.</i>	78
<i>Du Nerve fêré.</i>	82
<i>De l'Entorse ou Mémarchure.</i>	83
<i>De l'Effort du Genou.</i>	87
<i>Des Jambes foulées, travaillées, ou usées. la mê.</i>	
<i>Blessure sur le Boulet.</i>	90
<i>Des Molettes, du Ganglion, & de l'Osselet du Boulet.</i>	la même.
<i>De la Forme.</i>	93
<i>De l'Atteinte, du Javar, de l'Atteinte encornée, du Javar encorné.</i>	94
<i>Onguent propre pour les Atteintes legeres & les Nervefures.</i>	100
<i>De l'Enchevêtrure.</i>	101
<i>De la Forbure.</i>	la même.
<i>De la Crapaudine.</i>	108
<i>Des Peignes & Grapes.</i>	109
<i>Matiere soufflée au Poil.</i>	112
<i>Méchans Pieds.</i>	la même.
<i>De l'Encastelure.</i>	113

386 TABLE DES CHAPITRES.

<i>Onguent de Pied.</i>	Page 114
<i>Fourchette neuve.</i>	116
<i>De l'Ognon dans le Pied.</i>	117
<i>Du Cheval dessolé de nouveau.</i>	118
<i>De la Bleime.</i>	119
<i>De Seimes.</i>	120
<i>De la Solbature & des Pieds douloureux.</i>	124
<i>De l'Etonnement de Sabot.</i>	la même.
<i>Des Teignes.</i>	126
<i>De l'Enclouure.</i>	127
<i>Autre Remède.</i>	129

A R T I C L E II.

Des Maladies du Corps.

<i>De la Fièvre.</i>	131
<i>Du Farcin.</i>	135
<i>De la Pouffe.</i>	140
<i>Autre.</i>	143
<i>Autre.</i>	la même.
<i>Remède contre la Pouffe.</i>	144
<i>Autre.</i>	145
<i>Autre Remède utile contre la Pouffe, & pour maintenir l'Haleine à un Cheval.</i>	la même.
<i>Autre pour soulager un Cheval pouffif.</i>	la même.
<i>Autre Remède pour arrêter la Pouffe.</i>	la même.
<i>Autre.</i>	146
<i>Autre.</i>	la même.
<i>De la Courbature.</i>	147

E T A R T I C L E S. 387

<i>De la Toux.</i>	Page 148
<i>Autre.</i>	149
<i>De la Gras-fondure.</i>	la même.
<i>Autre.</i>	151
<i>Du Flux de Ventre.</i>	152
<i>Des Vers.</i>	155
<i>De la Jaunisse.</i>	157
<i>Des Tranchées.</i>	159
<i>De la Rétention d'urine.</i>	160
<i>De la Fortraiture.</i>	161
<i>Des Chevaux maigres & dégoûtez.</i>	la même.
<i>Blessures & Enflures sous la Selle & sur le Ro-</i>	
<i>gnon ; & des Cors.</i>	163
<i>De l'Effort de Reins.</i>	165
<i>De la Galle, du Roux-vieux & des Dartres.</i>	167
<i>De l'Enflure des Bourses & sous le Ventre, &</i>	
<i>des autres Enflures.</i>	171

A R T I C L E III.

Des Maladies de l'Arriere-main.

<i>Du Cheval Epointé, Ehanché, & de l'Effort du</i>	
<i>Jarret.</i>	175
<i>De l'Enflure de la Cuisse.</i>	178
<i>Du Fondement qui tombe, ou qui sort.</i>	179
<i>De la Chute du Membre & de la Matrice.</i>	180
<i>Des Hernies.</i>	183
<i>Du Vessigon.</i>	186
<i>De la Courbe.</i>	187

388 TABLE DES CHAPITRES

<i>De la Varisse.</i>	Page 190
<i>De l'Eparvin.</i>	191
<i>Du Jardon, ou de la Jarde.</i>	196
<i>Du Capelet, & de l'Eperon.</i>	la même.
<i>Des Solandres & des Rapes.</i>	199
<i>Des Queues de Rat, ou Arêtes.</i>	200
<i>Des Éaux.</i>	201
<i>Des Mules Traversières, & Crevasses.</i>	205
<i>Des Poireaux, ou Verrues, & des Grapes.</i>	208
<i>Du Fic, nommé improprement Fil ou Crapau.</i>	211.

CHAPITRE III.

Des Opérations de Chirurgie qui se pratiquent
sur les Chevaux. 215

<i>De la Saignée.</i>	216
<i>De la Saignée au Col.</i>	217
<i>De la Saignée à la Langue.</i>	220
<i>De la Saignée au Palais.</i>	la même.
<i>De la Saignée qui se pratique aux Ars.</i>	221.
<i>De la Saignée aux Flancs.</i>	la même.
<i>De la Saignée au plat de la Cuisse en dedans.</i>	222
<i>De la Saignée à la Queue.</i>	la même.
<i>De la Saignée à la Pince.</i>	224
<i>De la Saignée au Larmier.</i>	225
<i>De la maniere d'Eglander.</i>	la même.
<i>De la Castration.</i>	226

ET ARTICLES. 389

<i>Du Lavement, & de la maniere de vuider un Cheval.</i>	Page 228
<i>Du Séton, & de l'Ortie.</i>	229
<i>Maniere de deffoler.</i>	233
<i>De l'Amputation de la Queue.</i>	235
<i>Maniere de barrer les veines.</i>	237
<i>Du Feu.</i>	239
<i>Maniere d'Enerver.</i>	248
<i>Du Polipe, ou de la Souris.</i>	250
<i>De la maniere de couper la langue.</i>	la même
<i>Observation sur la maniere de faire avaler les Breuvages & les Pilules, & sur l'usage du Billot.</i>	251
<i>Maniere de faire des Pelotes blanches ou Etoiles.</i>	253
<i>Maniere de Tailler les grandes Oreilles pour les rendre petites.</i>	254
<i>Maniere de faire des marques noires sur le corps d'un Cheval blanc ou gris.</i>	255
<i>Pour faire revenir le Poil tombé par Galle ou blessure.</i>	256
<i>Autre.</i>	la même.
<i>Maniere de remplir les salières.</i>	257
<i>Pour faire croître le Crin & la Queue.</i>	la même.

TRAITE' DU HARAS. 259

ARTICLE PREMIER.

<i>Du Terrain propre pour le Haras.</i>	260
---	-----

390 TABLE DES CHAP. ET ART.

ARTICLE II.

Du Choix de l'Etalon & de la Cavale. 262

ARTICLE III.

Des Régles qu'on doit observer dans la conduite d'un Haras. 268

Distribution du Terrain. la même.

L'âge que doivent avoir les Etalons & les Jumens. 269

La quantité de Jumens qu'un Etalon peut servir.

270

Maniere de faire Couvrir. 272

Le tems où la Jument met bas. 275

ARTICLE IV.

De la Maniere d'élever les Poulains jusqu'à ce qu'ils soient en état de rendre service. 277

Dans quel tems il faut les sevrer. la même.

Des la Maniere dont on apprivoise les Poulains pour les rendre dociles. 280

Fin de la Table.

T A B L E

A L P H A B E T I Q U E

D E S M A L A D I E S

E T D E S R E M E D E S

Contenus dans ce second Volume.

A.

A Rrêtes ,	Pag. 200.
Atteinte ,	94.
Avilure ,	97.
Avant-cœur ,	74.
Avives ,	42.

B.

B Arbillons ,	56.
Barrer les veines ,	237.
Barres & langue blessées ,	58.
Baume Ardent ,	87.
Baume pour l'Encloueure ,	129.
Baume Feüillet ,	130.
Billot, son usage ,	251.
Billot pour barres & langue blessées ,	58.
Billot pour mal du tête de contagion ,	32.
Billot pour la forbure ,	107.
Bleime ,	119.
Blessures sur le garrot ,	68.
Blessures & enfures sous la selle & sur les Rognons ,	163.
Blessures sur le boulet ,	90.
Bouïllie que l'on donne dans l'Etranguillon ,	42.
Bouton de feu pour le mal de Cerf ,	63.
Bouton de feu pour le mal de taupe ,	67.
Breuvages pour le mal de feu ,	29. 30.
Breuvage pour le mal de tête de contagion ,	32.
Breuvage pour les avives ,	43. 44.

Breuvage pour la gourme ,	46.
Breuvages pour la morve ,	53. 54.
Breuvage pour la forbure ,	107.
Breuvage pour le farcin ,	137.
Breuvage pour la pousse ,	143.
Breuvages pour la grasfondure ;	151.
Breuvage pour les vers ,	156.
Breuvages pour les tranchées ,	190.

C.

C apelet ,	196.
Carau ; ronger le carau ,	57.
Castration ,	226.
Cataplasme pour la gourme ;	49.
Cataplasme pour Nerferure ,	83.
Cataplasme pour l'Entorse ,	85.
Cataplasme pour l'Enchevêtreure ;	101.
Cautique pour les Suros ,	80.
Cautere actuel ,	194.
Cautere potentiel ,	ibid.
Chancre à la bouche ,	59.
Charge pour le mal de taupe ;	67.
Charge pour l'Avant-cœur ,	74.
Charge pour effort d'Epaule ,	72.
Charge fortifiante pour efforts ,	177.
Charge pour le vessigon ,	187.
Chute de membre ou de matrice ,	180.
Cirons ,	56.
Cirouëne pour les Jambes roides ,	90.
Coin de bois pour ouvrir la bouche dans le mal de cerf ,	63.
Composition pour donner de l'appetit après l'opération du lampas ,	55.
Cors ,	163.
Coup sur l'œil ,	33.
Couper la langue ,	250.
Couper la queue ,	235.
Courbature ,	147.
Courbe ,	187.
Crapau ,	211.
Crapaudine ,	108.
Crevasses ,	205.
Crin ; faire croître le crin ;	257.

D.

D Artres,	167.
Deffenfil pour Cheval deffolé,	118.
Descente,	183.
Deffoler; maniere de deffoler,	233.
Defficatif pour fourchette neuve,	117.
Defficatif pour queue de rat,	200.
Digestif pour Cheval deffolé de nouveau,	118.
Dragon,	38.

E.

E Au ftiptique pour fourchette neuve,	117.
Eaux pour les yeux,	35.
Eaux des Jambes,	201.
Ecart,	69.
Ecorché entre les ars,	74.
Effort d'Epaule, entrouvert, faux Ecart,	69.
Effort du genou,	87.
Effort de reins,	175.
Eglander,	225.
Emmielure pour jambes foulées,	89.
Emmielure pour folbature & pieds douloureux,	124.
Enurielure rouge,	184.
Emplâtre pour effort de reins,	167.
Emplâtre de Soleysel pour le Capelet & l'Eperon,	198.
<i>Emplâtre blanche,</i>	202.
Encaftelûre,	113.
Enchevêtrure,	101.
Encloueure,	127.
Enerver,	248.
Enflure de bourfes, fous le ventre & autres enflures,	171.
Enflure à la cuiffe,	178.
Entorfe, Mémarchure,	83.
Eparvin,	191.
Eperon,	196.
Epointé, éhanché, effort de jarret,	175.
Etoile au front; maniere de la faire,	253.
Etonnement de Sabor,	124.
Etranguillon, Esquinancie,	40.

F.

F Arcin,	133.
Faucher,	71.
Fausse gourme,	49.
Faux Écart,	69.
Feu,	27.
Feu ; manière de donner le feu,	239.
Fève,	55.
Fic,	211.
Fièvre,	131.
Fluxion sur l'œil,	33.
Flux de ventre,	152.
Fomentation pour l'Etranguillon ;	41.
Fondement qui tombe ou qui sort,	179.
Forbure,	101.
Forme,	93.
Fortraiture,	161.
Fourchette neuve,	116.
Fraîé entre les ars,	74.
Friction à la racine des oreilles pour le mal de tête de con-	
tagion,	33.
Fumigation pour le mal de feu,	30.
Fumigation pour le mal de tête de contagion,	32.
Fusée,	78.

G.

G Alle,	167.
Garot ; blessure sur le garot ;	68.
Gourme,	45.
Grapes,	109. & 208.
Grasfondure,	149.

H.

H Ernies,	183.
Haras ; traité du haras ;	259.

I.

I Ambes foulées, travaillées, usées ;	87.
Jardon,	196.
Javar,	94.
Jaunisse,	157.

L.

L Ampas ,	55.
L avement ; maniere de le donner ;	228.
L avement émolliant ;	29.
L avement pour la fièvre ,	134.
L avement pour le farcin ,	137.
L avement pour grasfondure ,	150.
L avement pour flux de ventre ,	154.
L effive pour la galle ,	168.
L effive pour la jaunisse ,	158.
L iniment pour la galle ,	169.
L iniment pour enflure de bourses ,	172.
L iniment pour cheval blessé sur le garot ,	68.
L oupe ,	75.
L unatique ,	35.

M.

M Aigre ; Cheval maigre , degouté ;	161.
M alandres ,	77.
M al de tête ,	26.
M al de tête de contagion ,	31.
M al de cerf ,	61.
M al des yeux ,	33.
M aniere de vuidier un cheval ,	228.
M arques noires ; maniere de les faire sur le corps d'un Che- val blanc ou gris .	255.
M atiere soufflée au poil ,	112.
M édecine pour grasfondure ,	152.
M édecine pour purger & engraisser un Cheval ,	163.
M émarchure ,	83.
M olettes ,	90.
M orfondement ,	50.
M orve ,	52.

N.

N Erferure ,	82.
---------------------	-----

O.

O bservation sur la maniere de faire avaler les bruvages & les pilules ,	251.
O gnon dans le pied ,	117.

Onction pour la forbure,	107.
Onglet,	39.
Onguent pour faire supurer une tumeur dans la gourme,	49.
Onguent pour le morfondement,	51.
Onguent pour froter la machoire dans le mal de cerf,	62.
Onguent des nerfs,	64.
Onguent pour Cheval écorché entre les ars,	74.
Onguent pour les Malandres,	78.
Onguent pour les Molettes,	91.
Onguent pour la crapaudine,	109.
Onguent pour peignes & grapes,	110.
Onguent de pied,	114.
Onguent pour seime,	122.
Onguent pour toutes sortes de blessures & plaies,	169.
Onguent de Montpellier,	185.
Onguent caustic pour toutes sortes de grosseurs & duretés,	195.
Onguent pour les folandres,	199.
Onguent pour les Mules tranversieres,	207.
Onguent pour les grapes,	209. 210.
Onguent pour les fics, fils ou crapaux,	213. 214.
Opération pour ôter le lampas,	55.
Opérations de chirurgie,	215.
Opiat pour la toux,	149.
Opiat pour les vers,	156.
Oreilles; maniere de tailler les grandes Oreilles pour les rendre petites,	254.
Ortie,	229.
Os de graisse,	119.
Offelet,	78.

P.

P Arfum pour la gourme,	49.
Peignes & grapes,	109.
Pelotes blanches; maniere de les faire,	253.
Pikalles pour le farcin,	137. 139.
Pilulles pour la morve,	54.
Pilulles puantes pour la forbure,	105.
Pilulles pour les eaux,	204.
Pinfaneffe,	59.
Plumes d'oye mises dans les nazeaux pour le mal de tête de contagion,	32.

Poil tombé par galle ou blessure ; maniere de le faire reve-	
nir ,	256.
Pointe de feu pour le Veffigon ,	187.
Poireaux ,	208.
Poifon , & morsure d'animaux venimeux ,	174.
Polipe ,	250.
Poudre Cordiale ,	28.
Poudre pour la gourme ,	48.
Poudre pour le farcin ,	137.
Poudre pour les boutons de farcin ,	138.
Poudre pour engraisser ,	163.
Poudre pour la pousse ,	143.
Poudre pour les yeux ,	39.
Poudre pour faire jetter par les Nazeaux dans la gourme &	
fausse gourme ,	48.
Pousse ,	140.
Projection d'une liqueur pour Cheval blessé sur le garot.	69.
Purgation pour les eaux.	203. 4.

Q.

Q Ueue , amputation de la queue ,	235.
Queue ; faire croître la queue ,	257.
Queues de rat ,	200.

R.

R Emède pour Cheval qui pisse le sang ,	820.
Remède pour blessures sous la selle ,	63.
Remède pour faire supurer une tumeur dans la gourme &	
fausse gourme ,	47.
Remède qu'on applique sur les furos ,	81.
Résolutifs spiritueux & aromatiques pour effort de reins ,	166.
Refrainctif pour la forbure ,	106.
Rétroir pour courbes , & vessigons ,	128.
Rétention d'urine ,	160.
Rhume	50.
Roué de feu qu'on applique sur la noix dans les écarts &	
faux écarts ,	72.
Rouvieux.	167.

S.

S Aignée ,	216.
Saignée au col ,	217.

298 TABLE ALPHABETIQUE.

Saignée à la langue,	220.
Saignée au palais,	ibid.
Saignée aux ars,	221.
Saignée aux flancs,	ibid.
Saignée au plat de la cuisse,	222.
Saignée à la queue,	ibid.
Saignée à la pince,	224.
Saignée au larmier,	225.
Salieres; maniere de remplir celles qui sont creuses,	257.
Seime,	120.
Sel calciné pour les taïes & vûës grasses,	39.
Seton,	229.
Siflet,	123.
Soye,	121.
Solandres,	199.
Solbature,	124.
Souris,	250.
Sternutatoire pour les tranchées,	160.
Supuratif pour les cors,	164.
Surdents,	57.
Suros,	78.
T.	
T Aïe sur l'œil,	38.
Taupe,	66.
Teignes,	126.
Teinture d'aloës pour le mal de taupe,	68.
Tic,	60.
Toux,	148.
Tranchées,	159.
Tumeurs sur le garot,	68.
V.	
V Arisse,	190.
Vers,	155.
Verrigo,	65.
Verues,	208.
Vessigon,	186.
Y.	
Y Eux; mal des yeux,	33.

Fin de la Table Alphabetique.